



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD  
*Vet. Ger. II A. 273*

VOLTAIRE

ND

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Vet. Ger. II A. 273

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

\* LETTRES  
FAMILIÈRES

ET [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

AUTRES,

DE

MONSIEUR LE BARON

DE

BIELFELD.

---

— *Quod fit, esse, velit, nihilque magis.*  
*Martial L. X. Epigr. XLVII.*

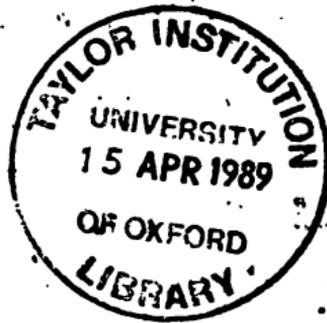
---

T O M E II.



A LA HAYE,  
Chez { PIERRE GOSSE JUNIOR,  
ET DANIEL PINET.  
*Libraires de S. A. S.*  
M. DCC. LXXIII.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



# LETTRES FAMILIÈRES

www.libtool.com.cn

• AUTRES,

DE

MONSEUR LE BARON

DE

BIELFELD.



LETTRE XLVI.

A MADAME DE ..... A BERLIN.

*à Breslau le 20 Juillet 1741.*



**J**E reviens en ce moment du  
camp de Strehlen où j'ai eu  
l'honneur de faire ma Cour au  
Roi. Ce camp ressembloit à  
la fois à celui d'Alexandre & à celui de  
Darius. Il avoit l'air-austère, actif, martial

A 2

tial

tial du premier & la magnificence du second. On y voyoit des marchands de toute espèce & l'on y trouvoit tout à acheter, jusqu'à des bijoux & des nippes de prix. Vous eussiez cru être à une foire célèbre. La petite Ville de Strehlen, distante à une portée de canon du camp, étoit remplie d'étrangers, de Ministres, de Courtisans, de Marchands & surtout de Femmes d'Officiers, qui sembloient y avoir été attirées par l'aiguille aimantée du mariage. Les fils de Mars venoient s'y délasser de leurs travaux dans les bras de leurs Cypris. Toutes ces Cypris ne suivoient pas cependant les devoirs d'une vocation légitime; & si d'un côté l'hymen y avoit appelé des Epouses tendres & fideles, l'amour de son côté y offroit le spectacle d'une foule de nymphes errantes de la Cour de Vénus qui suivoient au hazard la fortune des guerriers.

Parmi les Ministres étrangers M. le Duc de Belisle & M. le Marquis de Montigo paroissoient les plus remarquables. Ils étoient destinés, le premier par la Cour de France & le second par celle d'Espagne, à l'Ambassade de Francfort pour la Diette de l'élection & du Couronnement d'un nouvel Empereur. Tant  
de

de plumes habiles ont tracé les portraits de ces deux hommes célèbres & respectables, que je me dispense de vous les crayonner. Je n'ai pas eu d'ailleurs l'honneur de les voir assez long tems pour avoir pu développer leur caractère. Ils ont passé devant mes yeux comme un éclair ; cependant j'ai cru découvrir en eux des hommes d'Etat éclairés, des Ministres adroits, des Courtisans polis & des Seigneurs également instruits & aimables. L'un & l'autre étoient une grande magnificence, & jamais je n'ai vu voyager avec plus de grandeur solide, d'aifance & de commodité que M. de Montigo. Partout où il arrivoit, en route, soit pour dîner, soit pour souper, il trouvoit une chambre tapissée de haute-lisse, un tapis de Turquie sous ses pieds, des pliants de velour, toutes les commodités les plus nécessaires, un repas admirable, des vins exquis & un dessert tout monté en fruits & en confitures, tel qu'il auroit pu l'avoir au milieu de Paris. Cette espèce d'enchantement, vrai prodige en Allemagne, s'opéroit par trois fourgons ou charriots de bagage, qui faisoient la navette entre eux, dont deux précédoient toujours M. l'Ambassadeur, & qui chacun

portoient tous les besoins pour sa réception. Les Officiers & Domestiques affectés à chaque fourgon, en arrivant dans le plus chétif village, préparoient d'abord le logement, le faisoient nettoyer, y tenoient les tapisseries en les accrochant par leurs anneaux à des simples cloux, déployoient les tapis de pied & prenoient soin ensuite de la cuisine, de la cave & de l'office.

Le premier jour de l'arrivée de Mr. de Montigo il eut l'honneur de diner avec le Roi au camp; mais comme S. M. ne soupe point, il s'en retourna vers le soir à Strehlen, où nous le rencontrâmes M. le Baron de Pollnitz, M. Jordan & moi, se promenant avec son premier Gentilhomme d'Ambassade; M. de Caravachal, dans les rues de la Ville. Il avoit l'air un peu ennuyé & paroissoit fort embarrassé de sa soirée. Nous eûmes le courage de lui offrir un souper, que nous fîmes apprêter à la hâte du mieux qu'il nous fut possible. Nos domestiques coururent comme des furets pour rassembler, à quelque prix que ce fut, les meilleures provisions de la Ville, mais tout étoit épuisé & nous fîmes une chère pitoyable. Nous tâchâmes

mes de réparer cet inconvénient par la bonne humeur, & pour la rendre plus complète nous invitâmes une jeune Demoiselle qu'on nommoit Louise de Strehlen, & que M. l'Ambassadeur trouvoit fort à son gré, pour augmenter la bonne compagnie. Elle y consentit & le souper le plus mesquin devint le le plus gai du monde. M. de Montigo en fut si charmé qu'il nous invita pour le lendemain chez lui, & nous crumes qu'il seroit aussi embarrassé que nous pour nous bien régaler. Mais quel fut notre étonnement lors que nous mettant à table, nous trouvâmes un souper aussi splendide & aussi abondant en toutes sortes de friandises, qu'on en auroit pu faire dans la Ville de l'Europe la mieux fournie. Nous eûmes honte pour lors de notre repas de la veille, & nous vîmes qu'avec de l'argent & de l'arrangement on peut être bien dans tous les pays de l'Europe policée.

Le Roi a fait la revue de sa Cavalerie, qui a été complétée & qui se trouve dans un état admirable. Après le départ de Messieurs les Ambassadeurs les choses changerent de face dans l'Armée, & il me semble que le Roi a dessein de lever le camp, pour prendre

une autre position, & achever la conquête de la Silésie. Tous les autres Ministres étrangers & les Dames d'Officiers ont quittés Strehlen pour retourner à Breslau. Le Roi nous a pareillement congédiés, & m'a ordonné en particulier de me rendre en cette Ville & d'y attendre tranquillement ses ordres. J'y obéis avec d'autant plus de plaisir qu'il me sera doux de goûter un peu de repos après les courses pénibles que j'ai fait depuis 18. mois.

Je ne saurois finir sans vous assurer, Madame, que le Roi est très bien portant malgré les fatigues de la guerre, qu'il a l'humeur gaie, l'esprit plus vif que jamais, & qu'il fait un accueil gracieux à tous ceux qui l'approchent. Il m'a paru bien grand au milieu de son camp & à la tête de 60 mille Prussiens. J'ai l'honneur d'être.





L E T T R E XLVII.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A MR. DE M.... A HANNOVRE,

à Breslau le 3 d'Août 1742.

**J**E me trouve très bien à Breslau & j'y passe mon tems le plus agréablement du monde. Je me suis logé avec mon Ami Jordan dans la maison d'un très galant homme, qui est M. le Banquier Gimsch, où Madame la Comtesse de Stubeck a eu la bonté de nous céder son appartement. Nous y menons une vie studieuse. Les matinées se passent à prendre notre déjeuner, à lire & à écrire. Vers onze-heures & demi nous nous habillons, & à midi sonnante nous allons chez M. Korn, Libraire du Roi, où est le Rendez-vous de tous les Gens de Lettres de la Ville & de tous les Nouvellistes. On y lit toutes les nouveautés littéraires; & on y apprend toutes les nouvelles politiques. A une heure nous rentrons chez nous & nous trouvons un

très bon diner prêt. L'après dinée est consacrée aux visites & aux devoirs de la politesse. Tous les soirs il y a assemblée dans sept Maisons qui alternent, savoir, chez son Eminence M. le Cardinal de Sintzendorff, Madame la Maréchalle Comtesse de Wilscheck, M. le Comte de Hoberg, M. le Comte de Nostitz, M. le Comte d'Almenslo, M. le Baron de Wargotsch & M. le Baron de Sweërts. On y trouve fort bonne & nombreuse compagnie, & tout étranger connu y est parfaitement bien reçu. On nous regarde ici comme des Courtisans du Roi de Prusse, & qu'il honore de ses bontés; par conséquent on ne met point de bornes aux politesses dont on nous comble. Quoi que j'y sois très sensible & très reconnoissant, je ne puis cependant que rire au fond du cœur lorsque je vois la contenance altière de la grande Noblesse Autrichienne, se plier devant moi aux circonstances des tems, & chaque fois que j'entre dans une maison, il me semble que ma réception y est assurée par cinquante mille Prussiens. Ne croyez pas cependant que je sois capable de me prévaloir de cette situation par des airs de fatuité. Au contraire je  
m'é-

m'étudie à être plus humble & plus poli que jamais, & graces à cette conduite je vois que je suis plus aimé que craint à Breslau.

Nous avons encore ici M. de Munchow & M. de Reinhard, Chefs du Directoire de la guerre & du *Commissariat* de la Silésie pour le Roi de Prusse. M. de Marwitz, Lieutenant Général & Commandant de la Ville, Mesdames les Comtesses de Kameken, de Haack & de Wartensleben, Madame de Horn & Madame de Thiel avec quelques autres Dames d'Officiers de Berlin, Milord Hyndfort, Envoyé d'Angleterre; le Marquis de Vallory, Envoyé de France; le Baron de Ginckel, Envoyé d'Hollande; le Général Prétorius, Envoyé de Danemarck; M. Rudenschildt, Envoyé de Suède; M. le Comte de Thöring & le Chevalier de la Rosée, Ministres de Bavière; M. de Bulow, Envoyé du Roi de Pologne; & M. de Schwichelt, Envoyé d'Hannovre. &c.

Enfin, j'ai contracté une amitié plus particulière avec l'aimable M. de Podewils, Neveu du Ministre d'Etat, qui est revenu depuis peu de Russie, ainsi qu'avec M. Vockerodt, Conseiller privé au

Département des Affaires Étrangères, homme très savant, très capable & très laborieux. Je ne vous parle point du célèbre Baron de Pollnitz: vous savez que j'étois déjà fort lié avec lui. Pour rendre la société parfaite M. le Comte d'Algarotti vient de retourner ici d'un voyage qu'il avoit fait à Turin.

Ma maison favorite à Breslau c'est celle du Baron de W\*\*\*. En voici les raisons: J'y suis reçu à bras ouverts & à toute heure du jour, sans gêne & sans complimens. L'Hôte est le meilleur humain du monde & le plus sociable; il aime la bonne compagnie, la bonne chère & le jeu. Son Epouse est pêtée en grandeur & grosseur un peu colossale, du meilleur limon que Dieu ait jamais employé pour former une femme. Elle a de l'esprit & dit avec une voix de tonnerre des choses fort jolies & fort agréables. Elle fait des vers charmans, mais en langue Allemande. Elle se plaît à la conversation, & à faire le soir une petite partie de jeu de commerce. Son cuisinier est parfait; mais ce qui rend sa Maison bien plus attrayante encore ce sont deux Nièces charmantes qui y demeurent avec elle, & qu'on nomme  
Mes-

Mesdemoiselles de St. \*\*\*. Mon esprit s'est déclaré pour l'ainée & mon cœur pour la cadette, jamais je ne vis de plus beaux yeux ni de plus beaux cheveux bruns que les siens. Elle a beaucoup d'esprit & qui plus est beaucoup de délicatesse dans l'esprit, une gaieté douce & modeste, de l'agrément dans la conversation, infiniment de sagesse dans sa conduite & de vertu dans son ame. Tous les étrangers, qui se trouvent ici, rendent hommage à ses charmes. Je tâche de me distinguer dans la foule, mais j'ai un Rival redoutable dans la personne de mon meilleur ami. La philosophie du bon homme Jordan a échoué contre tant d'attraits; & je le vois plus amoureux qu'un jeune galant. Il est très ingénieux à imaginer toutes sortes de moyens, pour faire connoître d'une manière indirecte sa passion naissante à celle qui en fait l'objet. Elle lui dit l'autre jour que l'indifférence faisoit le fond de son caractère. Mr. Jordan crut qu'il étoit essentiel de combattre cette indifférence, & lui écrivit une Lettre badine sous le nom *du Sensible*. Voici, Monsieur, ce poulet qui vous amusera peut-être; surtout si je vous raconte les suites plaisantes qu'il eut.

## MADEMOISELLE.

Un sentiment de charité m'oblige à vous écrire : il n'y a qu'un semblable motif qui puisse justifier cette liberté. Je connois le scrupule des Dames sur le sujet des Lettres qu'on leur envoie.

*Car fille croit avoir raison,  
De refuser, d'une main masculine,  
Présent de vers, ou Lettre où l'on badine,  
Pour éviter un dangereux poison.*

Ce poison n'est pourtant pas si dangereux que l'indifférence dont vous affectez le sentiment.

*Vous ne sauriez faire profession  
D'un sentiment qui choque la nature.  
Ne point aimer ; c'est, je vous jure,  
Etre avec vous en contradiction.*

Je vous permets, Mademoiselle, d'en faire parade, c'est le moyen de vous débarrasser d'une foule d'Adorateurs importants que vos charmes vous attirent. Car.

*Quand on est belle comme vous,  
d'Adorateurs on est environnée.*

*En*

*En voir par trop à ses genoux,  
C'est une triste destinée.*

L'indifférence dans cette circonstance n'est pas l'ouvrage de l'amour propre; c'est celui d'une forte dose de raison, qui marque beaucoup de grandeur d'ame.

*Tel autrefois un Conquérant,  
Dans son char, conduit par la gloire,  
Voyoit d'un œil indifférent  
Tout l'appareil de sa victoire.*

Mais représentez-vous un homme qui meurt d'amour à vos genoux, qui est aimable, enjoué, qui mérite d'être estimé: pourriez vous être indifférente?

*Ce seroit en effet dureté,  
Que d'être alors indifférente.  
Il est permis d'être prudente,  
Mais il faut l'être sans fierté.*

Cette indifférence & la fierté se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Il y a, si j'ose le dire, de la présomption dans votre résolution Vous flattez-vous d'être toujours maîtresse de votre cœur?

*Détrompez-vous, adorable Silvie,  
On peut avoir tel sentiment,*

*Mais*

*Mais il est moment dans la vie,  
Qui le fera disparaître à l'instant.*

C'est là l'ouvrage de notre Maître commun, ou si vous voulez de notre Tyran. Vous ne le connoissez pas, mais vous le connoîtrez, dût-il même vous tromper en revêtant l'extérieur spécieux de l'amitié. Oui,

*Vous aimerez par amitié,  
Un amant qui pour vous soupire.  
C'est amant vous gagne à moitié,  
L'Amour finit ce qu'il desire.*

Et voilà comme vous perdrez, Mademoiselle, l'indifférence dont vous tierez vanité ; car, dans le fond vous ne voulez pas passer pour insensible à l'amitié. Je veux bien, pour vous faire ma cour, convenir que le parti que vous prenez est dicté par la sagesse, cela est louable, mais ne vous en vantez pas.

*Les gens, qui n'ont point de valeur,  
Parlent beaucoup de leur courage.  
Ces faux braves manquent de cœur,  
Quand le hazard au combat les engage.*

Mettez cette vertu foible sur le compte

te de votre raison, mais non pas sur celui de votre cœur. La Nature vous a fait sensible, & c'est la raison qui veut que vous paroissiez indifférente. Quand vous la seriez à mon égard c'est agir conséquemment.

*Moi, qui ne suis qu'homme savant,  
Ignorant quel est l'art de plaire,  
Je ne fais l'amour qu'en pédant;  
Aussi l'amour m'est-il toujours contraire.*

Cet effort ne vous doit pas coûter beaucoup. Je suis avec un profond respect.

MADemoisELLE,

*Votre très humble & très  
obéissant Serviteur.*

LE SENSIBLE.

Mademoiselle de St... trouva le billet spirituel & galant. l'Amour propre flatté rectifia tout ce qui pouvoit y avoir d'imparfait; mais elle ne se sentit pas disposée à y répondre par écrit, & prenant la chose pour un badinage, elle montra cette Lettre au jeune P\*\*\* qui en

en tira copie & y fit secrètement une réponse charmante au nom de la belle. Il a conservé toutes les mêmes rimes de Mr. Jordan dans les petits vers dont cette réponse est parsemée. Jamais il n'a voulu permettre que j'en prisse copie; mais je me souviens qu'elle commence ainsi:

MONSIEUR,

S'il y avoit un peu moins d'esprit & de galanterie dans votre Lettre, vous pourriez n'en pas passer pour l'Auteur; Mais, le moyen de vous méconnoître aux traits spirituels & galans qui y sont répandus?

*C'est vous qu'on croit, avec raison,  
De toute la gent masculine,  
Celui dont la façon badine,  
Sait le mieux couvrir le poison.*

Au moins je n'en connois pas, Monsieur, qui le sache mieux envelopper; mais c'est justement ce qui me confirme dans la résolution que j'ai prise &c.

Ma mémoire ne va pas plus loin, M. de P\*\*\* fit rendre cette réponse à l'amou-

moureux Jordan à l'Assemblée d'une manière mystérieuse, & qui faisoit croire qu'elle venoit directement de Mademoiselle de St. . . . Il s'échappa de la salle pour la lire dans l'anti-chambre & rentra bientôt d'un air si gai & si triomphant, que je m'aperçus par ses yeux étincellans de la satisfaction de son ame, sans cependant en pouvoir deviner la cause. Nous avions prié justement Mrs. P\*\*\* & Vockerodt à souper au sortir de l'Assemblée. M. Jordan vint à moi & me pria de finir mon jeu le plutôt que je pourrois pour retourner à notre demeure, où il avoit quelque chose d'intéressant à me communiquer. Nous achevâmes en effet assez vite notre partie & nous nous rendîmes chez nous avec nos deux convives. L'impatient Jordan nous lut tout de suite la réponse qu'il venoit d'obtenir. Son amour la lui faisoit trouver mille fois plus charmante encore qu'elle n'étoit en effet, & ne lui permettoit pas de douter un instant que la spirituelle St. . . . n'en fut l'auteur. M. Vockerodt le confirmoit dans cette idée & le félicitoit sur son bonheur. L'ingénieux & badin Podewils se mordoit les levres, en affectant de faire la critique de la Lettre ; quant à moi je  
 ne

ne pus m'empêcher d'applaudir, mais je sentis au fond du cœur un levain de jalousie qui me découvrit, que la main dont elle venoit m'étoit moins indifférente que je ne l'avois cru jnsqu'alors. Nous ne parlâmes pendant tout le souper que de la divine St...., nous bûmes vingt fois à sa santé, je faisois chorus, mais ma gaieté étoit forcée & je ne riois que du bout des levres, je me mis au lit en rêvant, je m'endormis avec des idées d'une admiration lugubre; mais le lendemain M. de P\*\*\* calma sans le savoir toutes mes inquiétudes en m'avouant confidamment que cette réponce étoit de sa façon, & que la belle n'y avoit aucune part. Je travaille depuis ce moment avec plus d'ardeur à lui plaire & à me rendre s'il se peut, son cœur favorable. J'en ai prévenu M. Jordan, & comme nous traitons cette affaire l'un vis a vis de l'autre en plaisantant, je me flatte que nos succès mutuels n'altéreront point la tendre amitié qui subsiste entre nous. Nous n'ambitionnons d'ailleurs que le bonheur de plaire à cette charmante personne. Nous l'estimons trop pour porter plus loin nos vues, & sa vertu aussi bien que sa naissance ne nous permet-

mettent pas de séparer nos sentimens de tendresse de ceux du respect. Quant au sacrement, mon Ami & mon rival se croit trop vieux, & moi, je me crois trop jeune pour y penser. Les hommages que nous lui rendons étant donc tout à fait désintéressés, nous pouvons les dégager de jalousie & y mêler l'enjouement & la gaieté. Je souhaite que les choses en restent là, que mon cœur ne finisse point par être la duppe de mes résolutions, & que le sérieux ne s'en mêle pas. Je sens que j'ai un besoin extrême d'être en garde contre la plus belle de toutes les passions, si je veux jouir dans ce monde d'un bonheur qui est la suite de ma tranquillité. En revanche je ne mets point de bornes à mon amitié, & surtout à celle que je vous porterai toute ma vie.



## L E T T R E    X L V I I I .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A U M E M E .

à Breslau le 12. Août 1741.

**Q**ue le désœuvrement est fatal à un jeune homme accoutumé au travail ! en Angleterre , où de grands objets m'occupoient , j'affrontois tous les dangers de l'amour , & la vue des beautés les plus parfaites ne faisoit qu'une légère impression sur mon ame , & les traits de l'amour n'effleuroient qu'à peine mon cœur. Mais aujourd'hui que mes travaux ne sont que des amusemens , tous mes goûts deviennent des passions , & me voilà déjà épris de deux aimables personnes à la fois , Dieu fait jusqu'où cela peut aller , puis qu'il est dit que les tendres engagements vont toujours plus loin qu'on ne pense. Comme j'ai intérêt que vous m'estimiez malgré mes foiblesses , & que je serois fâché de passer dans votre esprit pour un Celadon de Roman , pour un Amoureux de théâtre qui fait profession d'en

d'en conter tous les jours à une autre, je crois devoir vous faire l'histoire de mes amours, & la voici en deux mots.

Je vous ai fait confidence de ce que mon cœur sentoit pour l'aimable St.... ce sentiment y a fait tous les jours des nouveaux progrès, & j'étois sur le point de prendre pour cette charmante personne la plus belle & la plus fort passion du monde, quand un autre objet est venu faire une puissante diversion à cette ardeur naissante. Je me trouvai il y a quelque tems à l'assemblée; Mademoiselle de St.... n'y étoit point, & mes yeux erroient à l'aventure, lors que tout à coup je vis entrer une Dame étrangère que je ne connoissois point, mais qui me frappa vivement. A vue d'œil elle pouvoit avoir environ 28. ans; son port étoit naturel, elle se présenta noblement, & sembloit avoir quelque chose d'aisé & de gracieux dans toutes ses manières. Sans être foncièrement belle, elle avoit les traits réguliers & délicats comme tout le reste de sa figure. Ses grands yeux bleus étoient vifs & doux à la fois, ses cheveux plutôt cendrés que blonds, & son teint éclatant. Je m'informai de son nom, & l'on m'apprit que c'étoit Madame

me de C... dont le mari se trouvoit avec le Roi à l'armée, & qui venoit passer à Breslau le reste du tems que durerait la campagne. Je me fis présenter dans la foule à cette Dame, & je sentis une envie plus que commune de m'en faire remarquer; mais comme elle ne paroissoit faire aucune attention à ma figure, je m'éloignai pour parler à d'autres personnes de la compagnie, & je la vis s'entretenir avec M. de P\*\*\* qu'elle connoissoit. Une demi heure après les Dames firent les arrangemens pour leurs parties. Etrangère encore en ce lieu, M. de P\*\*\* lui proposa une partie de quadrille avec Madame la Comtesse de Nostitz, lui & un de ses amis. Cet ami c'étoit moi. Elle répondit, à ce que j'appris depuis. *Monsieur, je suis contente de Madame de Nostitz & de vous, mais j'ai en vue un quatrième & je vais lui demander s'il n'est pas déjà engagé.* En effet elle fit le tour de la salle & m'ayant vu causer dans l'embrasure d'une fenêtre, je fus fort surpris de la voir venir à moi une carte à la main, & m'offrir à faire sa partie. Je l'acceptai avec un empressement qui tenoit de quelque chose de plus que de la simple politesse

teffe & lui donnant la main, je la conduifis vers la table qui nous étoit destinée. En y arrivant elle dit, *Monfieur, voici notre quatrième.* Eh, *Madame*, répondit Monsieur de P\*\*\*, *c'est précisément là mon Ami, que je vous avois destiné.* Comment a-t-il fait pour obtenir si vite l'honneur de votre connoiffance! Elle rougit à ces mots & cette rougeur me parut délicate. Nous commençâmes à jouer, des petits regards dérochés, des rencontres d'yeux involontaires, des attentions, des applaudiffemens à ce que je difois, des fourires gracieux, des petites diftractions, tout cela me charma à un point qui me donna de l'inquiétude pour moi-même, mais m'inspira cependant assez de courage pour lui demander la permission d'ofer lui rendre mes devoirs chez elle. Elle s'en excusa; mais si foiblement que je ne balançai point de lui faire une vifite le lendemain au sortir du dîner. Je fus reçu avec bonté. Nous étions fans témoins & je hazardai de lui faire connoître, d'une manière assez vague & en termes fort mefurés, l'impreffion foudaine que la première vue de fes charmes avoit faite sur mon cœur. Elle y répondit délicatement d'une façon mo-

deste , mais qui me permettoit de croire qu'il y avoit une espèce de sympathie entre nos ames & nos goûts , & que nous avions été mutuellement frappés de notre premier abord. l'Amour à peine né ne laisse pas que d'être ingénieux à trouver de prétextes pour pouvoir grandir avec bienfiance. Nous prîmes celui de l'embaras qu'il y a de former chaque fois ses parties à l'Assemblée , pour convenir que nous jouerions désormais toujours ensemble , & en qualité d'étrangers appartenans au même Roi , nous nous promîmes de nous voir le plus souvent que possible. Madame de C... m'a tenu parole. Il ne se passe pas de jour que je n'aye la satisfaction ou de lui rendre mes devoirs chez elle ou du moins de lui parler en public aux Assemblées. Mais, cher ami, j'avale dans ces entretiens à longs traits un poison qui ronge mon cœur , & qui affoiblit insensiblement le goût que j'avois pour Mlle de St ... Mon ami Jordan , qui s'apperçoit de ma passion naissante , la favorise & me fait entrevoir que je n'agirois pas selon les règles de la plus exacte probité , si je cherchois à allumer dans le cœur d'une jeune Demoiselle des sentimens que je ne puis avoir dessein de rendre

lé-

légitimes. Je la vois toujours avec plaisir, mais je ne sens plus cette vive émotion qui m'agite en approchant de Madame de C... Que pensez-vous de tout cela, cher Ami? me croyez-vous réellement amoureux? Puis je concilier cette nouvelle inclination avec les sentimens que j'ai déclarés à la belle St... Ma sincérité, ma candeur n'en souffrira-t elle point? Assistez-moi promptement de vos conseils! Guidez moi! Comme vous ne connoissez pas les objets, vous ne sauriez être prévenu & vous ne consulerez dans vos décisions que la raison & la probité.

Je vous embrasse tendrement & j'ai l'honneur d'être.





## L E T T R E X L I X .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A M. LAMPRECHT A BERLIN.

à Breslau le 15. d' Août 1741.

**V**ous voilà donc à Berlin & vous comptez d'y fixer votre sort. C'est une résolution dont vous n'aurez j'espère jamais sujet de vous repentir. Les sables du Brandebourg vont faire désormais le vrai terroir où la main du Roi cultivera le mérite & les talens, & ne se bornera point aux plantes naturelles, mais y transplantera aussi les étrangères de quelques pays qu'elles viennent. Tâchez de vous faire connoître & soyez sûr que vous prospérerez. Mais vous y venez dans une saison stérile, dans un tems où la guerre occupe le Maître tout entier. l'Été est destiné aux travaux de Mars: il faut espérer que la guerre donnera au Roi le loisir de consacrer l'Hyver aux Muses, & que Sa Majesté pourra retourner dans sa Capitale. Je me flat-

flatte même que j'aurai le bonheur de l'y suivre. En attendant nous menons dans Breslau une vie fort tranquille, & je vous dirai presque fort agréable, tandis que le feu de la guerre ravage les contrées d'alentour. Cette Ville est comme la salamandre au milieu des flammes. Le calme y est si grand que je craignois l'ennui si je ne cherchois à y faire diversion en m'occupant. Mes heures du matin sont destinées à l'étude. Je me suis amusé, depuis quelque tems, à traduire en Langue Allemande *les Considérations sur les causes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, par M. de Montesquieu.* C'est un livre qui a fait plus d'une fois ma lecture favorite. Il parut lorsque j'étois à Paris & y fut d'abord assez peu goûté. On l'appelloit même *la Décadence de Montesquieu.* Je ne fis que le parcourir alors, & mon jugement fut séduit par celui des François. Mais quel fut mon étonnement quand, arrivant en dernier lieu à Londres, je trouvai cet ouvrage entre les mains de tout le monde, & lu avec admiration par les plus grands connoisseurs. Plus j'ai étudié dans la suite ce même livre & plus je suis revenu de ma première er-

reur. Vous savez mieux qu'un autre, tres cher Ami, qu'il a été un tems en Allemagne où les Belles Lettres étoient livrées au bras séculier des pédans, qui en les traitant n'appelloient pas les graces à leur secours. L'Eloquence, l'art de bien parler & d'écrire furent étrangement défigurés. Le Style Allemand devint prolix, d'une enflure ridicule, plein de grands mots & d'expressions recherchées & l'on farcissoit notre Langue, si riche & si abondante par elle-même, d'une infinité de mots Latins, Italiens & François, auxquels on donnoit une terminaison Allemande. Cette bigarrure, bien loin d'adoucir la rudesse naturelle à toutes Langues, qui semblent dériver de l'ancien Esclavon, rendoit la notre plus bizarre encore & moins sonore à l'oreille, moins harmonieuse. C'est une des raisons, je pense, qui ont inspiré au Roi notre Maître, une espèce d'éloignement ou d'antipathie pour sa Langue maternelle. Il la fait, mais il en fait rarement usage. Je me suis rappelé que S. M. me dit un jour, qu'elle ne croyoit pas qu'un livre bien écrit en François put se traduire avec la même énergie & briéveté en Allemand sans mélange d'ex-  
 pref-

pressions étrangères. J'étois bien de son sentiment, mais ayant trouvé pendant mon loisir de Breslau la Grandeur & la Décadence des Romains sur la table de mon ami Jordan, & faisant réflexion qu'il n'y a guère d'Ouvrage François qui soit écrit d'un style plus ferré, plus concis, j'ai essayé de le rendre en Allemand tant à cause de l'importance de la matière que par rapport à la beauté de l'expression. Voici, Monsieur, le Manuscrit de ma Version. Vous trouverez que sans rien omettre, j'ai été encore plus court en Allemand que M. de Montesquieu ne l'a été en François, & que je n'ai pas fait usage d'un seul mot, d'un seul terme de l'art qui ne soit Allemand & Allemand très pur. C'est à vous à juger si dans cette concision extrême, mon style a conservé l'élégance & la clarté qu'il doit avoir pour faire approcher cette Copie de son excellent Original. Je vous supplie de m'en dire naturellement votre sentiment, & en tout cas de me communiquer vos remarques. Mon dessein étant de plaire au Public, je suis charmé d'avoir en vous un Ami éclairé qui puisse m'indiquer les endroits foibles ou manqués.

Je ne vous cacherai point, Monsieur, que j'ai trouvé par ci par là de grandes difficultés pour exprimer en notre Langue les pensées énergiques de l'Auteur. Je ne vous en citerai qu'un seul exemple. Au Chapitre XXII. page 213. de mon Edition, il fait une comparaison & dit en parlant des Théologiens: *On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffinerait sur le point d'honneur.* Ce point d'honneur m'a furieusement embarrassé. Quoique nous connoissions en Allemagne très bien la chose, nous n'avons pas de terme pour l'exprimer. Je n'en ai pas même pu venir à bout en me servant d'une périphrase, & c'est ce qui m'a fait soupçonner que la pensée même pourroit bien être un peu entortillée. Il y a quelques passages dans ce livre, d'ailleurs si charmant, où l'Auteur à force d'avoir voulu être sentencieux me paroît obscur, & d'autres encore où les pensées ne sont pas toujours justes quoi que divinement bien exprimées. Ce qu'on y fait entendre du feu Roi de Prusse & des motifs qu'on lui attribue dans l'augmentation considérable de son armée, est marqué

au

au même coin. Mais il faut convenir que s'il y a des erreurs elles y sont rares, & qu'à tout prendre c'est un Ouvrage excellent. J'ai eu l'honneur d'en connoître l'Auteur à Paris. Il est aussi aimable homme dans la société que grand homme lorsqu'il met la plume à la main. Déjà Président du Parlement de Bourdeaux, déjà couvert de sa gloire littéraire & dans un âge qui étoit si peu à l'unisson du mien, il n'a pas dédaigné d'avoir mille bontés pour un jeune étranger qui cherchoit à s'approprier la Langue, les mœurs & les lumières de la Nation Françoisse; mais il fait plus, il m'honore quelques fois de sa correspondance. J'ai des Lettres écrites de sa main qui sont des chefs d'œuvres, & que je conserve comme des monumens très précieux. Il me marqua l'autre jour son arrivée à Paris, & me dit *qu'il y étoit fort répandu dans le grand monde, fort dissipé; que le séjour de la capitale le conduisoit au tombeau, mais par un chemin semé de fleurs.* Une autre fois, en me parlant de l'affoiblissement de sa vue, il ajoute plaisamment, *Mon ami, je perds tous les jours un œil.*

Je me fais une vraie fête de présenter à ce respectable vieillard la Traduction Allemande d'un livre pour lequel il a lui-même une espèce de prédilection. Je l'en ai prévenu dès que j'y ai mis la main, & il me répond avec sa vivacité ordinaire, *vous voulez donc faire connoître aux Allemands mes brigands de Romains!* mais, enfin, il me fait appercevoir que cette Version lui fera plaisir; & cet aiguillon m'a suffi pour l'achever avec empressement. Oserois-je vous charger, cher Ami, du soin de revoir le Manuscrit & de le faire imprimer sous vos yeux à Berlin. J'en fais présent au Libraire, & je ne demande pour mes peines qu'une douzaine d'exemplaires pour les distribuer entre mes meilleurs amis. J'ai consacré ce premier fruit de ma plume au Baron de Keyserlingk, au Baron de Knobelstorff & à Mr. Jordan, c'est un hommage bien pur que leur rend mon cœur. Vous trouverez l'Épître dédicatoire dans le même paquet au dessus du Manuscrit. De grace, ayez soin que l'Édition soit correcte & le papier beau. C'est un agrément accessoire de lire un livre bien imprimé. Disposez en revanche

che en toute occasion de mes services. Il me fera bien doux de vous embrasser cet hyver à Berlin, & de vous y être de quelque utilité; car personne n'est plus véritablement que moi &c.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)





## L E T T R E L.

A MR. DE M \* \* \* A HANNOVRE.

à Breslau le 26. Septemb. 1741.

**L**E séjour de Breslau commençoit à devenir de jour en jour plus délicieux pour moi. J'y jouissois d'une fanté parfaite, je me trouve dans l'âge des plaisirs, j'ai rencontré dans cette Ville un grand nombre d'anciens amis, & j'y ai contracté encore plus de nouvelles connoissances, ma bourse est honnêtement garnie, & je ne l'épuise point par de frivoles dépenses: mon esprit y est d'ailleurs occupé agréablement par l'étude, & mon cœur d'un objet qu'il adore. Que pouvois-je souhaiter de plus pour être heureux? Pour rendre notre contentement parfait nous avons loué, Monsieur Jordan & moi, un très joli Jardin dans un des fauxbourgs de cette Ville, où nous passons une grande partie de la journée à l'ombre d'un belle Orangerie. Nous

y faisons porter notre diner, & nos amis venoient y couler avec nous des jours sereins & tranquilles. La jardinière étoit une vieille Prêtresse de Vénus, qui cherchoit à convertir son jardin en bosquets de Cythère, & qui avoit toujours des victimes prêtes pour être immolées sur l'autel de la Déesse. Si j'avois eu moins de sagesse & un cœur moins épris, j'aurois couru de grands risques dans un lieu si dangereux; mais comme j'avois toujours Madame de C \* \* \* devant les yeux, je ne pouvois jamais me résoudre à lui faire une infidélité même passagère, & je me bornois à folâtrer avec les Nymphes de Cypris qui venoient en foule nous distraire dans cette retraite. Je crains que mon ami n'ait pas usé de la même modération, & qu'il n'en emporte de cuisans repentirs. Quoi qu'il en soit, ces plaisirs champêtres n'ont pas été de longue durée, car il y a environ quinze jours que le Roi écrivit à M. Jordan & lui ordonna de se rendre au camp devant Neifs, & de m'emmener avec lui. Nous quittâmes promptement le jardin de Paphos pour voler aux champs de Mars. Nous passâmes par Ohlau & couchâmes, à Grotkap, Ville appartenante

à l'Evêché de Breslau. Ces endroits, à leur air morne & languissant, se ressentoient encore des maux de la guerre, dont ils venoient de former le Théâtre. Le lendemain à la pointe du jour nous poursuivîmes notre route, & bientôt nous trouvâmes le Roi campé sur la crête d'une montagne à la vue de Neifs. On manquoit de tout dans ce camp, & il étoit piquant pour nous de voir de la hauteur l'armée de M. de Neuperg, en partie cantonnée & en partie campée dans la plaine dans une grande abondance de toutes sortes de provisions. Je montai sur la hauteur, & à l'aide d'une lunette d'approche je découvris, dans le quartier des houzards Autrichiens, des vivandières qui vendoient toutes sortes de vivres & même des friandises, des poissons, des fruits rares, des melons d'eau & jusqu'à des ananas, tandis que nous mourions de faim. Mais notre embarras ne dura pas long-tems, car dès l'après dîner nous vîmes toute l'armée de M. de Neuperg se mettre en mouvement, & marcher vers les montagnes qui couvrent la Bohême. Il abandonna son camp dans la plaine, & laissa en même tems le Roi maître de faire le siège de la Ville de

de Neifs. En effet sa Majesté se mit en marche à l'instant même, les troupes légères furent détachées à la poursuite des Autrichiens, & nous ne fîmes que descendre la montagne pour aller occuper le camp que ceux-ci venoient de quitter. Le Roi établit son quartier général dans le village de Nuntz, l'armée destinée pour faire le siège se campa sur les bords de la rivière de Neifs, & les autres troupes furent mises en quartiers de cantonnement dans les villages voisins, de manière cependant que tous les régimens pouvoient être rassemblés en quelques heures de tems. Le Roi parut être charmé de son nouveau quartier, de la retraite de M. de Neuperg, & de la facilité qu'il lui donnoit par là de prendre la plus forte place de Silésie. S. M. nous reçut avec beaucoup de bonté & ordonna à M. Frederstorff de nous loger dans la même Maison qu'elle occupoit. C'étoit la demeure du Curé catholique de ce village. Après le souper, qui fut court & bon, nous nous retirâmes dans l'espérance de nous réfaire dans un bon lit des fatigues de cette terrible journée, mais quel fut notre étonnement lorsque l'honnête, mais pauvre Curé, nous mena

dans

dans une espèce de galetas, précisément au dessus de la chambre du Roi, où il avoit fait préparer à terre une grande paillasse avec un simple drap de lit, & quelques coussins assez mal propres. Cet aspect nous dégoûta & nous rendit fort capots; mais il n'y eut pas d'autre parti à prendre que de nous mettre en déshabillé, de nous envelopper dans nos manteaux & de nous jeter à corps perdu sur cette paillasse. Pour comble de malheurs le Curé, après avoir marmotté pendant une demi heure entre cuir & chair des prières latines, & fait vingt fois le signe de la croix, se mit à nos côtés & ronfla du même ton qu'il avoit prié Dieu. Ce fut alors que nous pensâmes avec un tendre regret à notre jardin, à nos plaisirs de Breslau, & que nous maudîmes la guerre & les travaux. Enfin, Morphée eut pitié de nous, & daigna verser ses pavots sur notre triste grabat. Le sommeil fut paisible & nous ne fumes réveillés que fort tard par le bruit du tambour. Le lendemain le Roi fit faire tous les préparatifs du siège, & la même nuit M. le Général de Walrave ouvrit la tranchée devant la Ville. C'étoit un spectacle singulier  
pour

pour moi qu'un siège. Il me fit faire une foule de réflexions. Pendant les premiers jours ma Philosophie se revolta beaucoup contre les humains qui, non contents de réduire leur méchanceté & leur fureur en système, ont même ennobli leur art homicide. Mais, enfin, l'exemple & l'habitude triomphent dans l'ame des mortels de tout autre sentiment. Au bout de quelques jours je fus si accoutumé aux travaux guerriers que j'allai avec les Officiers de la suite du Roi, qui me combloient de caresses, à la tranchée, que je voyois élever les batteries, les redoutes, & foudroyer la Ville par les bombes & les boulets de canons, non seulement avec un grand sang froid, mais même avec un intérêt qui tenoit du plaisir. Il ne se passa rien de fort remarquable à ce siège. Le seul accident fâcheux que nous eumes, fut que quelques barrils de poudre, placés trop près d'une de nos batteries, s'allumèrent & firent sauter onze de nos soldats de l'artillerie en l'air. La plupart de ces infortunés périrent misérablement, & comme j'y survins peu après l'accident, je vis leurs cadavres étendus, mutilés

tilés & noirs comme des ramoneurs de cheminée.

Parmi les soins tous puissants de notre ami Frederstorff nous trouvâmes moyen d'avoir une couchette assez honnête & assez commode. On nous portoit tous les matins un bon déjeuner, le Roi avoit fait placer dans une grange deux grandes tables chacune de quarante couverts auxquelles il dinoit avec les Princes & ses Officiers. Nous y fumes admis & quelquesfois les Généraux nous invitoient chez eux. On faisoit très bonne chère dans le camp & le vin n'y manquoit pas. Nous passions les après diners dans la chambre de S. M. & vers le soir nous allions chez S. A. R. Mgr le Marckgrave Henry, qui étoit bien logé, qui nous offroit une partie de jeu & nous retenoit presque toujours à souper.

M. le Maréchal de Schwerin étoit logé dans un village à un quart de lieue du quartier général. Un jour il me fit l'honneur de m'inviter à diner, & m'offrit un cheval pour l'accompagner chez lui. J'y trouvai fort bonne compagnie, un superbe repas & du vin des Dieux. La bonne humeur anima l'hôte & les  
con-

convives & l'on poussa les plaisirs de la table si loin qu'il étoit nuit lorsqu'on s'en leva. J'étois obligé de m'en retourner au quartier général pour faire encore avant ma cour au Roi comme de coutume. M. le Maréchal eut la bonté de me prêter encore un cheval, mais le palefrenier eut la malice de me donner celui que le Maréchal avoit monté à la bataille de Mollwitz, qui étoit fort vigoureux, & qui depuis cette journée étoit devenu fort ombrageux. Je m'en apperçus à quelques pas du village, & comme jamais nuit ne fut plus noire je courus vingt fois risque de me casser le col. Il falloit monter & descendre une montagne pour arriver jusqu'au quartier général. Lorsque je fus sur la hauteur un frisson me saisit & mes cheveux se dressèrent. Je n'avois avec moi qu'un palefrenier inconnu. Toute la contrée d'alentour étoit infestée de troupes & de marodeurs; je montois un cheval indomptable. Je voyois pour ainsi dire sous mes pieds le bombardement de la Ville de Neifs. J'entendois des coups de canons & des cris lugubres. Au dessus de nos batteries toute l'atmosphère étoit enflammée & pour comble de disgr-

grace, je manquai le chemin & m'égarai dans l'obscurité. Enfin, en descendant la montagne mon cheval épouvanté fit tout à coup un fault terrible de côté : j'en ignorois la cause, mais l'ayant avec beaucoup de peine ramené dans le grand chemin, je me trouvai vis à vis d'un déserteur pendu le même jour. Ce spectacle me dégoûta horriblement, le gibet étant fort bas & la tête du pendu presque à la hauteur de la mienné. Je piquai des deux & m'éloignai à toutes jambes d'une si mauvaise compagnie nocturne. Enfin, j'arrivai au quartier tout en eau, je renvoyai le cheval & j'entrai chez le Roi, qui me demanda d'abord pourquoi j'avois l'air si échauffé. Je fis à S. M. un rapport fidèle de tous mes défastres. Elle en rit beaucoup, mais me conseilla sérieusement de ne plus sortir de nuit & seul hors de l'enceinte du quartier général.

Mais, deux jours après, je courus en plein-midi un bien plus grand danger encore. M. de Roth, Commandant de la Ville venoit d'arborer le drapeau blanc, & M. de Borck, Aide de Camp général du Roi, fut envoyé dans la Ville avec un trompette pour dresser la ca-  
pi-

pitulation. Toutes les hostilités furent suspendues pendant qu'on étoit occupé à convenir des Articles, & Mr. Frederstorff me proposa de profiter de cet intervalle pour faire une promenade à cheval, & nous approcher tout près de la Ville afin d'en voir la situation. J'y consentis, & en effet nous parvinmes sans obstacle jusques sous les remparts de la Ville. Mais en retournant sur nos pas, quelle fut notre épouvante lorsque tout d'un coup toutes nos batteries se remirent à tirer avec plus de force que jamais? Canons, mortiers, tout partit à la fois. Les assiégés y répondirent de leurs batteries & malheureusement nous nous trouvions sur la ligne entre les batteries ennemies. Pour rendre le péril complet j'avois un habit bleu avec de larges brandebourgs d'or, ce qui me fit prendre par ceux de la Ville pour un Aide de Camp général du Roi. Tout le canon fut braqué contre nous. Nos Canoniers nous crioient des batteries de nous sauver. Les boulets de canons pleuvoient à droite & à gauche de nos chevaux, mais par le bonheur le plus signalé du monde nous n'en fumes points atteints, & nous gagnâmes au grand galop une petite

tite éminence voisine qui nous servit d'abri, & d'où, après avoir fait prendre haleine à nos chevaux, nous retournâmes tranquillement à notre quartier.

Le lendemain la Ville se rendit au Roi, & nous en vîmes sortir la garnison avec tous les honneurs militaires. Il n'y avoit qu'un régiment d'Infanterie qui paroïssoit avoir l'air assez fier & assez bien tourné. Le reste étoit un ramas de troupes irrégulières qui inspiroient plutôt la pitié que la terreur.

Sa Majesté nous ordonna alors de retourner incessamment à Breslau. Mr. Jordan eut ordre de ne s'y arrêter qu'autant de tems qu'il faudroit pour arranger ses affaires & plier son bagage, & de se rendre à Berlin pour y annoncer le retour prochain de S. M. & faire les apprêts nécessaires; *mais pour vous, me dit le Roi, vous resterez à Breslau & y attendrez mon arrivée.* Nous obéîmes sur le champ & reprîmes la route de la Capitale de Silésie, où j'ai eu le chagrin de me séparer pour un tems de mon cher Ami Jordan. Ce digne compagnon de mes peines & de mes plaisirs est parti pour Berlin dans un Char Russe, qu'on appelle *Schlaffwagen*, appartenant à Voc-kerodt

kerodt qui la amené de Petersbourg. C'est la voiture la plus commode que je connoisse pour le voyage.

On attend après demain l'arrivée du Roi dans cette Ville & l'on fait de grands préparatifs pour sa réception. Je profite de cet intervalle de loisir pour vous écrire cette ample relation, & je souhaite de tout mon cœur que sa lecture ne vous ennuye point.

Continuez à jouir d'une santé durable, & à aimer celui qui ne cessera d'être jusqu'au dernier moment de sa vie &c.



LETTRE



## L E T T R E L I .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

DE M. JORDAN A L'AUTEUR,  
ÉCRITE DE GRUNBERG

le 3. d'Octobre 1741.

*Salut , au cher Ami de lit ,  
De cœur , de plaisirs & de table.  
Dépuis que j'ai quitté ton aimable réduit ,  
Le Dieu d'Ennui cruellement m'accable.  
Nous goûtions dans nos entretiens  
De l'amitié le plaisir délectable ,  
L'estime en resserroit les liens ;  
C'est ce qui la rendra durable.  
Nous partageons & peines & plaisirs  
Dans ce jardin , qui vaut Cypris , je pense ,  
Où nous donnions l'effor à nos desirs ,  
Sans nous embarrasser de la décence.*

Oui , cher Ami , je n'oublierai jamais  
les charmes de ce jardin de délices. Ap-  
pollon & l'Amour nous y dispensoient  
leurs faveurs & nous les goûtions avec  
reconnoissance....

Le

*Le mal qu'ont fait ces faveurs, ces Iris,  
C'est que, plongé dans un état de gêne,  
Ce qui lors me rendoit de plaisir tout épris,  
Devient l'instrument de ma peine.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Les regrets me suivent dans mon voyage & ma solitude me donne le loisir d'y songer. Je sens vivement le prix de tout ce que je viens de quitter.

*Va, cher Ami, porter aux beaux genoux  
De la charmante & divine Thémire (\*).  
Que j'ai senti (mais n'en sois point jaloux)  
Ce que son air à tout le monde inspire.  
Aux deux Beautés, (†) que l'on tient en-  
cloîtrées,*

*Force salut & devoirs de ma part.  
Si mal tu mets Jordan dans leurs pensées,  
Je te tiendrai pour un fieffé Paillard.  
A P.... donne leçon en Maître,  
En lui faisant mon humble compliment,  
S'il se met sur le pied d'être aussi médisant,  
Le Sexe féminin l'enverra bientôt paître.  
A V.... un baiser, s'il te plait,  
Je le lui dois : je passe en sa voiture*

*Des*

(\*) Madame de C\*\*\*.

(†) Les Demeçielles de St.\*\*\*,

*Des doux momens , car n'étant point distrait ,  
Je lis , je dors , sans que le tems me dure.*

*Je n'ai plus de quoi m'amuser , (\*)  
Et je suis seul avec moi-même :  
Quand on en est à cet extrême  
Peut-on du sommeil abuser ?*

*De Grunberg je t'écris , cher Ami ,  
Quatre sonnans , & du mois le troisième ,  
Étant de faim presque mort à demi ,  
N'ayant ni vin , ni mot qui rime en ième.*

(\*) Mon Livre est là.





## L E T T R E L I I .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)  
 REPONSE A M. JORDAN A LA  
 LETTRE PRECEDENTE.

*à Breslau le 12. d'Octobre 1741.*

**J**E ne vous parlerai point, cher Frère, en Apollon, du chagrin sensible que m'a causé votre départ. Je me flatte que vous sentirez vous même la force des liens qui nous unissent depuis si long tems, & que vous donnerez quelques regrets à notre séparation. En partant de Breslau votre voiture Russe, vos pélisses & votre bonnet fourré vous donnoient l'air d'un vénérable habitant des côtes de la mer glaciale; mais sous cette enveloppe laponne, sous ce masque emprunté de l'estampe de Maupertuis j'ai vu partir un cœur Germain & un esprit François, dont le premier faisoit toute ma consolation & le second tous mes délices. Mais comme ma tendre amitié vous est connue, permettez que je ne vous en parle plus ici, ayant à vous entretenir

de tant d'objets que vous ignorés, & que sans doute vous serez charmé de savoir.

Dépuis votre départ nous avons vu arriver en foule toute la noblesse de Silésie, les Députés du Clergé & ceux des villes, qui ont été convoqués à Breslau pour y rendre hommage au Roi leur nouveau Souverain. Cette Capitale fourmille de beau monde, & je puis dire avec vérité qu'elle a pris un faux air de Paris, toute la Silésie y étant, pour ainsi dire, condensée. On ne voit qu'équipages à six, à quatre & à deux chevaux, que valets de pied de toutes les couleurs, qu'Heyducques & Coureurs chamarrés depuis les pieds jusqu'à la tête. Les assemblées sont des cohues, on s'y tourne avec peine, & l'on est fort heureux d'obtenir une table de jeu. Comme les Seigneurs Silésiens sont très polis & liants, ils ne manquent point de faire visite à ceux de la suite du Roi & depuis huit heures du matin jusques vers le soir nos chambres ne désemplissent point.

Le Sénat & les Citoyens de Breslau ont été fort occupés de leur côté à faire les préparatifs nécessaires pour la réception du Roi. Depuis l'Empereur Matthias la Silésie n'a pas eu la satisfaction de

de voir ses Souverains ; ainsi l'on est fort peu stylé ici à de pareilles fêtes. La prise des hommages devant se faire dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, on a été fort embarrassé pour la meubler & l'orner à la hâte d'une manière convenable à une cérémonie si auguste. Il s'est trouvé un trône avec son dais qui a servi autrefois à ce même Empereur Matthias ; & il a fallu l'employer, faute de tems pour en préparer un autre. Mais malheureusement ce trône garni de velour étoit brodé en Aigles de l'Empire à deux têtes. On a donc coupé une tête à ces Aigles & cousu le chiffre du Roi sur leur poitrail, ce qui leur donne un air si Prussien qu'on les croiroit prédestinés à le devenir. Le trône est à quatre marches & le fauteuil, destiné pour le Roi, fort beau ; les murailles ont été tendues de tapisseries sur lesquelles on a appliqué de distance en distance les armoiries & le chiffre de sa Majesté.

Notre glorieux Maître, tout couvert des lauriers de sa campagne, arriva ici jeudi dernier après diner, & trouva une foule innombrable de peuple devant son Palais, & ses antichambres toutes remplies de Cavaliers Silésiens, de Prélats,

ficiers & d'autres personnes de distinction. On en présenta les principaux à Sa Majesté, qui leur fit un accueil des plus gracieux & s'entretint long tems avec eux. Elle se retira ensuite dans son appartement, y fit executer un concert, joua Elle-même de la flûte, soupa à petit couvert & se coucha de bonne heure, fort fatiguée de sa journée.

Le lendemain le Roi, après avoir tenu conférence avec M. de Podewils, M. de Munchow & M. de Reinhardt, fit appeller le Baron de Pöllnitz & lui dit: *Baron, j'ai rêvé cette nuit que je faisois des Princes: vous qui connoissez la Silésie, proposez moi des sujets dignes de porter ce titre.* Monsieur de Pöllnitz nomma les Seigneurs les plus considérables par leur naissance, leurs dignités, leurs biens & leur mérite, & Sa Majesté ayant fait tomber son choix sur M. le Comte de Schöneich, Seigneur de Beuthen & de Carolath, & sur M. le Comte de Hartzfeldt, Elle ordonna au Baron de leur en porter la nouvelle. Elle créa outre cela quatre Comtes, quatre Barons & quatre Gentils-hommes. Elles décora de l'Ordre de l'Aigle noir six des principaux Seigneurs Silésiens, & en reconnoissance.

naissance des services importans que lui avoit rendu dans cette guerre Monsieur de Podewils, Ministre des Affaires Étrangères, Elle l'éleva pareillement à la dignité de Comte & le revêtit de son Ordre. Il y eut outre cela beaucoup de Clefs de Chambellan, de patentes de Conseillers, de titres & de pensions distribuées. Monsieur de Munchow est destiné pour rester à la tête des affaires & des finances de Silésie, & pour lui donner plus d'autorité & de relief dans un pays nouvellement conquis, Sa Majesté l'a aussi élevé au rang de Comte & de Ministre d'Etat.

Voilà, cher Ami, les principales promotions qui ont été faites à Breslau depuis votre départ. Elles ont servi de prélude au grand jour des hommages.

*Mais, tandis que du nouveau trône,  
Les graces couloient à grands flots,  
Il pleuvoit ici des magots,  
Des Campagnards, dont le bec jaune  
S'ouvroit pour exhaler l'ennui  
Minces sujets, en bel étui.*

Tous ces gentilshommes de la campagne font dorés comme des calices: on

peut les appeller à la lettre *magnifiques Seigneurs*. Il faut convenir cependant que parmi cette grande & nombreuse noblesse de Silésie, il y a beaucoup de gens d'esprit & de mérite, mais ce sont ceux qui se répandent le moins, au lieu que les petits-Maîtres manqués s'introduisent par tout & se multiplient dans tous les cercles. Une chose qui me paroît assez extraordinaire c'est que je trouve ici une quantité surprenante de Poètes ou plutôt de Rimeurs Allemands. Chaque Polifson qui se marie est élevé jusqu'aux nues. On lui fait accroire dans cinquante Epithalames que tous les Dieux de l'Olympe se sont intéressés à ses chastes amours, & ont tissus les nœuds de son hymen. S'il meurt un honnête bourgeois, un membre ignoré & superflu de la société, une foule de Versificateurs se désespèrent autour de son tombeau. En un mot la plus mince occasion cause des débordemens de l'hypocrene. Le jour de votre départ nous dinâmes, M. de Podewils & moi, chez M. de R ...

*De trois beaux esprits Allemands,  
Grands parleurs & grands gourmands,  
Fut renforcée la compagnie.*

*Les*

*Les plats exquis qu'on nous servoit  
Excitoient fort leur glotonnie,  
Mais le sel attique manquoit  
A tous les plats de leur génie.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Que nous trouvâmes à dire à notre cher Ami Jordan ! Il semble que la privation des biens nous fasse sentir tout ce qu'ils valaient. Non que nous ayons été insensibles aux charmes de votre société tant que nous en avons joui ; mais comme on juge presque de tout en ce monde par comparaison, nous n'avons pu nous rappeler les plaisirs passés sans prendre le verre en main & nous écrier.

*Vive l'Ami Jordan, le Père des bons mots,  
L'aimable épicurien & la terreur des fots !*

Enfin pour dissiper un peu l'ennui qui se mit dans cette fête, notre cher hôte qui s'en apperçut jugea à propos de faire entrer une espèce de Danseuse de corde, la plus dévergondée de toutes les créatures.

*Vous savez à quel point je bais  
Les baisers d'une gourgandine,*

€ 5

Ge.

*Cependant je ne pus jamais  
En éviter de cette balladine.*

Elle me fit enrager. Mais n'importe  
je lui eus de l'obligation; car en fei-  
gnant de m'échapper à ses caresses, je  
m'esquivai hors de la chambre & je quit-  
tai brusquement la Compagnie,

*Pour voler vers certain azile,  
Où, loin de craindre un seul baiser,  
J'en voudrois oser offrir mille  
A qui ne sait qu'en refuser.*

Je ne vous dirai point où je suis allé,  
mais je vous donne la permission de le  
deviner. Le même soir il y eut gran-  
de Compagnie chez Madame de War-  
gotsch.

*Nous vîmes tous les campagnards,  
En frisure à la parisienne,  
Fetter force regards paillards  
Sur votre blonde Egyptienne.*

Vous sentez bien que c'est de votre  
charmante Brunette que je veux parler.  
Je ne crois pas que ce fut par hasard  
qu'el-

qu'elle avoit l'air triste & le visage dé-  
fait. Aussi ne fut-elle pas mal raillée.  
Vous connoissez l'agréable malice de M.  
le Marquis de V\*\*\*, du jeune Comte  
de P\*\*\* & de M. de Königsdorff.  
Peut être avoua-t-elle plus qu'elle n'avoit  
dessein d'avouer. Que ces aveux étoient  
flatteurs pour vous ! Je ne saurois finir  
ma Lettre par un endroit qui doive vous  
faire plus de plaisir. Je vous ferai la  
poste prochaine un détail circonstancié  
de ce qui s'est passé à la prise des hom-  
mages. Jusques là, ainsi qu'à jamais, je  
ne cesserai d'être &c.





## L E T T R E L I I I .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A U M E M E .

à Breslau le 15. Octobre 1741.

**D**épuis l'arrivée du Roi en cette Ville l'affluence de la Noblesse y a été si grande, que les appartemens des principaux hôtels se trouverent trop petits, pour contenir tout le monde qui venoit chaque fois aux Assemblées. Le Roi a donc jugé à propos de donner des Assemblées publiques dans la Maison de Locatelli où il y a des salles fort spacieuses. Sa Majesté les a honorées tous les soirs de sa présence, & a leur issue il y a eu grand souper chez le Roi, où les Dames les plus aimables ont été invitées. Enfin tous les apprêts ayant été faits, le jour si attendu des hommages arriva. Dès le matin toute la garnison se mit sous les armes & se posta en différens quartiers de la Ville, le premier bataillon des gardes à pied occupa la grande  
pla-

place & environna l'Hôtel de Ville. Le Député du Cardinal de Sintzendorff, Evêque de Breslau, à la tête de tous les Prélats, des Chefs des Ordres religieux & des Députés du Clergé de Silésie s'y rendit le premier. La troupe ecclésiastique fut suivie par les Députés de toutes les Provinces & par le Corps de la noblesse. Après eux venoient le Magistrat de Breslau & enfin tous les Députés des villes indépendantes de ce Duché. Cette procession ne finissoit point. Les principaux Seigneurs arrivoient en carrosses à six chevaux & tous les équipages étoient d'un brillant qui éblouissoit la vue. Les livrées surtout étoient éclatante & le concours du peuple dans la grande place extraordinaire. Toutes les fenêtres des Maisons qui entourent cette place se trouvoient occupées par les Dames du premier rang, ce qui formoit un coup d'œil superbe d'autant plus qu'il faisoit le plus beau tems du monde. Chacun prit la place qui lui étoit destinée dans la salle. Peu d'instans après L. E. M. le Maréchal Comte de Schwerin, M. le Comte de Podewils Ministre du Cabinet, M. le Comte de Munchow, plusieurs

Officiers Généraux , & tout ce qui étoit à Breslau de la suite du Roi entrèrent dans cette même salle , mais par une autre porte & se rangèrent des deux côtés du trône faisant face aux Députés de la Silésie. J'eus l'honneur d'être du nombre des Prussiens. Vers midi on nous annonça l'arrivée du Monarque. S. M. s'étoit rendue à la Cérémonie dans son phaëton de campagne , attelé de 8. chevaux mais avec des cordages. Elle portoit son uniforme qui n'avoit pas même les graces de la nouveauté. Elle n'étoit pas trop bien frisée & rien n'annonçoit sur sa personne le faste de la parure. Dans cet équipage martial le Roi se plaça dans son fauteuil sur le trône. Le Prince de Prusse & tous les Princes de la Maison qui étoient présents se rangèrent autour d'Elle. Mr. le Maréchal de Schwerin se mit à sa droite ; il devoit tenir l'épée de l'Etat mais on avoit oublié cette épée. Le Roi remédia bientôt à cette inadvertence en tirant sa propre épée , qui avoit conquis la Silésie , & la remit entre les mains du Maréchal. M. le Comte de Podewils , qui s'étoit placé à la gauche du Roi , ouvrit la solemnité par un fort beau discours dans

dans lequel il développa aux Etats assemblés les motifs qui avoient engagé S. M. à les convoquer après qu'elle venoit d'achever si glorieusement la conquête de la Silésie; il les exhorta ensuite à prêter de bouche, mais plus encore de leur cœur, hommage à ce Monarque en qualité de leur nouveau Maître & Souverain, Duc de cette Province, & leur promit enfin que S. M. les honorerait d'un amour vraiment paternel, d'une protection distinguée, & qu'elle croiroit perdu chaque jour de sa vie qu'elle passeroit sans leur donner des marques de sa clémence & de sa bonté royale. J'ai trouvé cette harangue très belle. Il y régnoit une éloquence mâle & naturelle, sans ornemens recherchés & une simplicité tout à fait noble.

M. Vockerodt lut ensuite le serment de fidélité, que tous les Députés & tous les Nobles répétèrent à haute voix. Pendant cette Lecture le Roi étoit seul assis ayant son chapeau sur la tête, au lieu que pendant la harangue qui se faisoit en son nom il s'étoit tenu droit, la tête découverte. Les Nobles se tenoient de bout & les Députés du Cardinal, du Clergé, & des villes étoient à genoux.

Cé.

Ce serment ayant été prêté tous les assistans s'avancèrent l'un après l'autre & selon l'ordre de leur rang vers le trône, posèrent leur main sur la bible, & baissèrent le pommeau de la garde de l'épée du Roi en guise d'hommage. Après cette procession, qui dura long tems, M. le Comte de Podewils finit cette auguste Cérémonie par un compliment fait au nom du Roi, dans lequel il témoignoit aux Etats de la Silésie assemblés le contentement que sa Majesté ressentoit de l'Acte solemnel qu'ils venoient de faire, & des engagemens qu'ils avoient contractés par là, & leur promit de sa part la confirmation & le maintien de tous leurs droits & privilèges. Les États y répondirent par des acclamations & par un *vive le Roi de Prusse notre Souverain Duc*. Sa Majesté alors salua l'Assemblée, descendit du trône & fut conduite jusqu'à la portière du carrosse par tous les Etats en corps.

Le midi il y eut un immense dîner chez le Roi où tous les Etats furent invités. La table de S. M. étoit de 50. couverts. Il y en eut encore six autres toutes magnifiquement servies. J'eus ordre de faire les honneurs d'une de ces tables, & je m'évertuai de mon mieux  
pour

pour y faire régner la gaieté. Le Roi vint très efficacement à mon secours en m'envoyant au dessert deux douzaines de bouteilles de vin d'Hongrie, & un grand plat d'argent couvert d'une serviette. Ce plat étoit rempli de médailles d'or & d'argent que S. M. avoit fait battre à l'occasion de cette solemnité, & Elle me fit ordonner de distribuer ces médailles parmi mes Convives en leur donnant à chacun une d'or & deux d'argent. Vous ne sauriez croire, mon cher Ami, combien les visages s'éclaircirent & les yeux s'animèrent à l'aspect de cet appas. Aussitôt que je découvris le plat toutes les bouches s'ouvrirent pour mordre à cet hameçon. J'arrangeai vite dans ma tête un petit compliment au nom du Roi, je fis remplir tous les verres, je distribuai mes médailles, & mes Convives burent avec le plus grand zèle & le plus parfait contentement du monde à la santé du Monarque, qui savoit si bien conquérir des Provinces & faire battre de si précieuses médailles. Notre gaieté devint même bruyante; Sa Majesté s'en apperçut dans l'autre appartement & en fut très satisfaite.

Dès que le jour commença à baisser  
cha-

chacun se mit dans son carrosse & chercha à s'y procurer bonne compagnie pour faire le tour de la Ville, & voir l'illumination que tous les Citoyens de Breslau avoient fait devant leurs maisons. A force de sollicitations j'engageai Madame de C\*\*\* à se placer avec moi dans ma voiture. Nous trouvâmes bientôt tout Breslau éclairé comme en plein jour par mille & mille lampions, dont toutes les maisons étoient artistement décorées, depuis les fondemens jusqu'au comble. La variété des desseins, des emblèmes, des inscriptions, des devises, des peintures & de toutes les inventions possibles, que les habitans de cette Capitale avoient mis en oeuvre pour exprimer leur jôye & leur zèle, tout cela nous amusa beaucoup, & nous mêmes près de deux heures à nous promener ainsi par la Ville, & à nous arrêter aux endroits les plus remarquables. Le Jésuites, les Récollets & les Capucins avoient fait de grandes dépenses pour orner magnifiquement leurs couvents, mais sans goût & sans génie. Leurs emblèmes & leurs Inscriptions étoient de vraies Capucinades. Mais en revanche l'illumination de la grande place & de l'Hôtel de Ville faisoit

soit un effet superbe, & l'idée en étoit charmante. Devant la maison qui fait face à cet Hotel de Ville on tiroit un feu d'artifice admirable. Notre Ami le Libraire Corn, qui comme vous savez demeure à cette place, avoit fait peindre sur du papier transparent la Carte Géographique de la Silésie, au dessus de laquelle on voyoit planer l'Aigle de Prusse avec ces mots en Allemand: *Propriété fondée en Droit*, ce qui formoit précisément le titre du célèbre Manifeste que le Roi a publié contre la Cour de Vienne, pour constater la justice de ses prétentions. On voyoit par ci par là des idées tantôt comiques, tantôt plaisantes, tantôt plates, & tantôt ingénieuses, mais le tout ensemble formoit un spectacle très amusant. L'embarras des carrosses étoit si grand que nous n'arrivâmes, qu'avec beaucoup de peine à l'Hôtel de Locatelli, où S. M. donnoit un grand bal en masque avec un beau souper à plusieurs tables. Il m'en a coûté l'emplette d'un fort beau Domino qui figurera encore long-tems à Berlin. On dansa beaucoup, & long-tems, & il étoit quatre heures du matin lorsque je me retirai très fatigué de cette mémorable journée.

Tous:

Tous les jours suivans ont été marqués, & par de nouveaux bienfaits que le Roi a répandu sur ses nouveaux sujets, & par des festins différens. Je vous avoue, mon cher Ami, que je suis encore tout étourdi de ces fêtes. Convenez que la Silésie, cette grande & belle Province, qui vaut plus d'un Royaume, que je connois en Europe, a passé bien gaiement entre les mains du Roi. Dieu veuille que la conservation ne lui en coûte pas plus que la conquête.

Sa Majesté vient d'ordonner que la plus grande partie de sa suite retournera à Berlin en prenant le chemin par de là l'Oder, parce qu'il faudroit trop de chevaux à chaque station si tous alloient par la même route; ce qui incommoderoit fort les payfans qui sont obligés de fournir les relais. Le Baron de Pöllnitz & moi nous avons reçu ordre de suivre Sa Majesté par la route ordinaire, & de partir avec Elle après demain matin.

Que je crains la journée de demain! Quel congé faudra-t-il prendre! Peut-être ne reverrai-je de ma vie la personne qui en fait tout le bonheur. Si quelque chose est capable de me consoler de cette cruelle séparation, c'est cher Ami,  
l'es-

DE BIELFELD, *Lettre LIII.* 69

l'espérance de vous retrouver à Berlin & de  
diminuer dans les bras de l'amitié, le  
chagrin cruel que me cause l'amour. A  
Dieu donc jusqu'au revoir!

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



LET:



## L E T T R E L I V .

A MADAME DE C\*\*\*. A BRESLAU.

à Berlin le 25. Novembre 1741.

**J'**Ai longtems balancé, Madame, si je devois vous écrire ou non. La correspondance forme à la vérité une espèce de dédommagement de l'absence mais que ce dédommagement est foible pour un cœur qui aime aussi tendrement que le mien. Vous savez qu'à Breslau je n'ai pu me passer quelques heures du plaisir de vous voir : & maintenant il ne me reste pour toute consolation que la possibilité de pouvoir vous écrire deux fois par semaine. Chaque Lettre n'est même qu'un renouvellement de douleur. Chaque trait de plume déchire mon ame & fait saigner mes blessures. Ma passion pour vous est moins fondée sur les charmes de votre figure & sur les graces de votre esprit, que sur la perfection de votre caractère. On admire une belle femme, on est enchanté d'une

ne

ne femme spirituelle, on sent des desirs pour l'une, on prend du goût pour l'autre, mais l'honnête homme, l'homme sensé n'est jamais véritablement amoureux que d'une femme à sentimens. Je fai que vous ne m'avez fait l'aveu des vôtres, que lorsqu'ils étoient sincères, & que notre tendresse réciproque a été aussi vive que pure. Fondé sur cette persuasion j'ai voulu réduire ma passion au silence, & ne point irriter votre chagrin en vous retraçant tout mon désespoir. Mais, Madame, on vient de m'apprendre que le régiment où se trouve M. votre Époux n'est pas destiné à demeurer en Silésie, qu'il est sur le point de retourner dans son ancienne garnison, & que non seulement vous passerez à Berlin, mais qu'aussi désormais nous ne vivrons plus dans un éloignement assez grand, pour ne pas pouvoir nous rejoindre de tems à autre sous les auspices de l'amour. Que cette nouvelle a versé de joie dans mon cœur ! Avec combien d'empressement n'ai-je pas saisi la plume, dès qu'elle a pu être guidée par l'espérance ! Revenez donc bientôt dans ces contrées ; volez dans les bras de vos parens ; c'est un motif bien beau,

ou

ou du moins un prétexte bien naturel.  
Et au surplus . . . . .

Je fai, Madame, & je ferois ingrat si j'affectois de l'ignorer, que vous prenez un intérêt trop tendre à ce qui me regarde, pour ne pas desirer de savoir ce qui m'est arrivé depuis notre séparation. Nous avons fait, Mr. de Pöllnitz & moi, à la suite du Roi un voyage fort brillant, fort heureux, mais en même tems très fatigant, & nous sommes revenus en deux jours & demi à Berlin accablés de lassitude. Nous ne nous sommes arrêtés en route que quelques heures à Frankfort sur l'Oder, où la foire se tenoit justement. En approchant de cette Ville nous trouvâmes la grande chaussée qui y conduit, bordée des deux côtés d'une foule innombrable de marchands & autres étrangers de toutes sortes de nations qui, attirés par la curiosité de voir le Conquérant de la Silésie, s'étoient rangés en haie sur ce chemin. Cependant l'entrée que le Roi fit à Franckfort, quoi que très triomphante, n'avoit rien de fastueux. Nous passions comme un éclair devant les yeux des spectateurs, & nous étions si couverts  
de

de boue & de poussière qu'on ne distinguoit qu'à peine la couleur de nos surtouts & les traits de notre visage. Nous fîmes quelques emplettes à Franckfort, & arrivâmes enfin heureusement dans la Capitale où le Roi fut reçu aux acclamations du Peuple.

Je couchai la première nuit chez M. le Baron de Pöllnitz, & le lendemain j'eus le bonheur de trouver un logement très joli & très commode au coin des Arcades, vis à vis du Château. J'ai cinq pièces de plein pied, cuisine, écurie, remises &c. J'y fis transporter mon bagage & tous les meubles que j'avois laissé ici, & hors le tems consacré à faire ma cour au Roi & à la Famille Royale, j'ai été occupé à m'arranger dans cette nouvelle demeure, où selon toutes les apparences je passerai tranquillement quelques années, Sa Majesté ayant jugé à propos de me placer en qualité de Conseiller des Légations au Département des Affaires Etrangères.

Après le genre de vie orageux que j'ai mené, je commence à goûter avec sensualité le calme. Je dine régulièrement chez moi. J'étudie & je travaille tous les matins jusqu'à l'heure de la

Cour. L'après dinée je fais quelques visites, je passe bien des heures dans la Bibliothèque de mon savant Ami Jordan. Vers le soir je monte au Château, j'entre chez le Roi, ou je vais faire ma cour à S. M. la Reine régnante, ou à S. M. la Reine Mère. Leurs Alteſſes Royales, Madame la Marckgrave Albert, la Marckgrave Henry & le Prince son Epoux me comblent de graces & de bontés. Je soupe ou chez Elles, ou à la Cour, ou en Ville. Je ne ſaurois assez me louer de toutes les politesses que me font leurs Excellences Messieurs le Comte de Podewils & de Borck, Ministres du Cabinet; ainsi que tous les autres Ministres d'Etat, les Généraux & en général les personnes de la première qualité qui tiennent Maison à Berlin. Ils me traitent non pas en étranger, mais comme si j'avois vécu toute ma vie avec eux. Je sens tout mon bonheur, mais je sens aussi qu'il ne sauroit être complet sans la satisfaction de vous revoir. Il y a dans mon cœur un vuide affreux que vous seule pouvez remplir. Toutes les dissipations ne sauroient m'étourdir sur le malheur que j'ai d'être éloigné de vous. Votre image me suit à la Cour

com-

DE BIELFELD, *Lettre* LIV. 75

comme dans ma retraite, & je ne goûterai de vraie félicité que lors que je pourrai vous dire de vive voix à quel point j'ai l'honneur d'être.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



D 2

LET.



## L E T T R E L V .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A MR. DE M \* \* \* A HANNOVRE,

à Berlin le 1. Decembre 1741.

Q u'est-ce que la vie, mon très cher Ami, sans occupations sérieuses & sans études? Il m'en faut: mon ame a besoin de cet aliment. Notre Département des Affaires Étrangères, auquel je suis agrégé, ne me fournit pas assez de travail, soit qu'il y ait déjà un trop grand nombre de Conseillers laborieux qui s'emparent de l'ouvrage, soit que ma façon d'écrire & de présenter les objets paroisse ou trop bonne ou trop imparfaite. L'un & l'autre peut avoir lieu. On a voulu me faire croire que je n'écrivois pas mal, & d'un autre côté je sens qu'il me manque encore une infinité de connoissances pour rendre mes travaux véritablement utiles, & pour pouvoir me reposer avec confiance sur ma propre habileté. Cette réflexion m'a fait naître  
l'idée

l'idée de profiter de l'oubli même que le Roi semble faire de moi, pour acquérir le savoir que je n'ai pas, & tournant ainsi le mal à mon avantage, je me livre depuis quelque tems sans réserve à l'étude. J'ai rencontré ici mon ancien Ami & compatriote M. *Lamprecht*. Nous faisons un cours de Belles Lettres & de Rhétorique ensemble. Mon étoile heureuse m'a fait faire aussi la connoissance d'un savant, nommé *Uhl*. C'est un grand Littérateur & il possède à fond le Droit public & l'Histoire de l'Empire. Je l'ai engagé à venir tous les matins chez moi pour me communiquer ses lumières dans ces sciences. Indépendamment de ces heures réglées je fais journellement de bonnes lectures, relatives aux objets que j'étudie. C'est ainsi que j'espère de me rendre au bout d'une couple d'années capable de m'acquitter plus dignement des emplois, auxquels le Roi pourroit me destiner dans la suite. J'ajoute à cette étude nécessaire celle des objets d'agrément, comme la poésie, le théâtre, les meilleurs romans, les ouvrages de pur génie, & tout ce qui peut servir à m'orner l'esprit. Ces lectures forment mon amusement, & je crois devoir me les per-

mettre. Mais ne croyez pas, cher Ami, que cette application, quelque assidue qu'elle soit, me fasse négliger la Cour & le Monde. Non, ce sont des Ecoles que je fréquente sans relâche & en qualité d'Ecoles. Je les crois plus utiles à mon but que toutes les autres. J'y vois comme dans un tableau mouvant mille objets animés qui varient sans cesse, qui m'instruisent, qui multiplient mes connoissances & me fournissent chaque jour de nouvelles idées. Heureusement pour moi on daigne m'y admettre, & l'on ne m'y donne pas la dernière place. Vous, mon cher Ami, qui joignez l'usage du grand monde à la plus belle érudition, dites-moi, de grace, si vous approuvez mon plan, & si vous croyez que j'y puisse réussir encore. Vous me voyez au pied du Parnasse, pensez-vous qu'en faisant des efforts pour y grimper je parviene à y atteindre une certaine hauteur. Je n'aspire plus à m'élever jusqu'au sommet, mais je ne voudrois pas non plus ramper dans la fange. Le desir extrême de bien faire me tient lieu de forces & m'inspire au moins du courage: j'ai quelque confiance au proverbe qui dit.

*Nil*

*Nil volentibus arduum.*

Guidez mes pas dans cette nouvelle carrière par vos sages conseils, & soyez aussi sûr de ma docilité que des sentimens de reconnoissance, d'estime & de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être.





## L E T T R E L V I .

A MADAME DE C\*\*\*. A D...

à Berlin le 10 Janvier 1742.

MADAME,

Pour qui ferois-je à l'occasion de la nouvelle année des vœux, si ce n'est pour vous? J'aimerois mieux souffrir les infirmités, l'infortune, la mort même que de ne pas vous voir jouir de la vie, de la santé & de tout le bonheur possible. Si jamais il pouvoit être question d'opter entre votre prospérité & la mienne, j'implore la Providence de vous accorder la préférence, puis qu'aussi bien il ne pourroit y avoir de félicité pour moi, si je savois que vous ne fussiez pas heureuse. Ce sont des sentimens qui occupent mon cœur non pas le jour de l'an, mais tous les jours de la vie. Ce sont des pensées qui naissent dans mon ame au moment de mon réveil, & avec les quelles je m'endors tous les soirs en fermant la paupière. La mode m'auroit cependant  
fer-

fervi d'occasion pour vous écrire & vous présenter exactement au premier de Janvier mes vœux & mes hommages, n'étoit que nous avons été depuis une quinzaine de jours enveloppés dans un tourbillon de fêtes, & de distractions, où les nêces de S. A. Royale, Monseigneur le Prince de Prusse & de la Princesse de Brunswick nous ont jettés. Il a fallu suivre le torrent des plaisirs, se faire habiller & penser à sa parure, ce qui est un *Opéra* pour moi. Mais ce qui vous étonnera d'avantage c'est que le lendemain de ces nêces moi chétif j'ai été, après le Prince nouveau marié, le plus fatigué de toute la Cour. Pour expliquer cette énigme je vais, Madame, vous donner une petite description des solemnités qui se sont faites à cette occasion.

Je sai que dans les Provinces on est friand de ces sortes de relations, & qu'on n'est pas fâché de pouvoir montrer à ses amis qu'on a des Correspondans en Cour.

Déjà depuis les fêtes de Noël Berlin fourmilloit d'Etrangers de la première distinction, parmi lesquels on comptoit 14. tant Souverains que Princes & Princesses. Le Roi fit tout au monde pour

leur rendre le séjour d'ici agréable, & chaque jour fut varié par quelque fête ou quelque nouveau genre de divertissement. C'étoit le prélude du grand jour des noces. La veille de ce jour S. M. se souvint que c'est une Etiquette établie dans la Maison de Brandebourg, comme à plusieurs autres Cours d'Allemagne, de faire présenter à la nouvelle Epouse, le lendemain de son mariage par un des Courtisans, une couronne de paille que l'on accompagne d'un discours ou compliment un peu gaillard, au nom de toute la Cour, sur l'état dans lequel elle vient d'entrer. Aux mariages des Princesses, filles du feu Roi, c'étoit tantôt Mr. le grand Ecuyer de Schwerin. tantôt un autre Seigneur qui avoit été chargé de faire cette fonction singulière: mais cette fois-ci S. M. daigna jeter les yeux sur moi, & ordonna au Baron de Pöllnitz de m'envoyer chercher. On eut beaucoup de peine à me trouver, & M. de Pöllnitz fit même présent d'un Ducat à mon domestique pour me déterrer. Je crus qu'il s'agissoit du salut de l'Etat ou de ma fortune, je courus au Château & je reçus à mon grand étonnement les instructions de la bouche de Roi pour mon

em-

emploi de Harangueur. La première idée qui me vint en sortant de chez Sa Majesté, fut celle de me pourvoir d'un habit plus éclatant que celui que j'avois destiné pour le jour des noces, puis que le lendemain ~~voutela Cour & tous les~~ spectateurs devoient naturellement fixer les yeux sur moi, & que je ne pouvois plus passer dans la foule. Le tems pressoit, cependant je trouvai & de l'étoffe & une broderie à la main très belle pour l'y appliquer. Mon tailleur me promit l'habit pour le surlendemain & me tint parole. Ces arrangemens faits je me rendis chez moi, & après avoir invoqué Apollon & les Muses, je me mis à composer mon discours. La tâche me parut difficile. J'avois à parler devant des Personnes Augustes & respectables, il falloit ménager les oreilles délicates des Reines & des Princesses en traitant un sujet scabreux, & qu'on m'avoit fort recommandé d'égaier par des gravelures bien gazées. A neuf heures du soir j'eus achevé, revu & limé ma pièce tant bien que mal. Je soupai avec une couple d'amis, l'esprit libre, & avant de me coucher je commençai à apprendre ce discours par cœur.

Le lendemain, jour de mariage, je restai toute la matinée chez moi, & après avoir diné seul je m'habillai pour me rendre vers cinq heures du soir au Château. A six toute la Cour fut assemblée dans les appartemens de parade qui, comme vous savez, Madame, sont fort richement meublés, surtout en vaisselle. Tous ces appartemens étoient très bien éclairés, & dans la grande salle qui les termine, & qu'on nomme la salle blanche, on avoit dressé, sous un dais de velour cramoisi, gallonné d'or, l'autel devant lequel l'Auguste Couple devoit se tenir pour recevoir la bénédiction nuptiale. Toutes les Dames étoient en robes de Cour, & les Cavaliers en habits de Gala superbes. On voyoit briller de tout côté l'argent, l'or, les perles & les diamans. Les trois jeunes Princes de Wirtemberg étoient surtout habillés avec autant de goût que de magnificence.

Vers sept heures le Roi entra dans la salle suivi des deux jeunes Princes Henry & Ferdinand, de quelques Chambellans, de ses Aides de Camp & de plusieurs autres Officiers de distinction tous en habits riches à la Françoisé. Celui de S. M. étoit d'un tissu d'argent avec un nœud d'é-

d'épaule, une veste & des parremens d'une étoffe en or & argent superbe. Tout cela étoit relevé par le cordon jaune & l'étoile, & donnoit à ce Monarque un air si jeune, si paré, si élégant à mes yeux, que je n'aurois pu me défendre de l'aimer si j'avois été d'un sexe différent. Nous avons une espèce de proverbe Allemand dont le sens est, *quelle femme pourroit résister à un homme qui seroit beau, spirituel & Prince?* Mais je demanderois à plus forte raison, *quelle femme résisteroit au plus aimable des mortels pour la figure, au plus grand génie du monde & qui est Roi?*

La Reine arriva un moment après. Elle avoit une robe de Cour de velours verd, toute parsemée de bouquets de brillans, une queue traînante également couverte de pierreries. Les graces sembloient avoir présidé à sa toilette. Toute sa coëffure étoit ornée d'aigrettes de brillans & le petit Sancé, la troisième pierre de l'Europe, s'élevoit sur sa tête comme un Soleil au milieu des astres. Quatre Dames d'atour portoient sa queue traînante.

Elle étoit suivie par S. M. la Reine Mère, habillée en robe de velours noir,

garnie d'hermines. Tout cela étoit relevé par une quantité immense de diamans, de perles & de superbes dentelles, & donnoit un air tout à fait auguste à cette grande & respectable Princesse. Ses deux filles, Mesdames les Princesses Ulrique & Amélie, l'accompagnoient & avoient mis également toute la magnificence possible dans leur parure.

Enfin, nous vîmes paroître le Couple Illustre dont l'heureuse union occasionnoit cette fête brillante. S. A. R. le Prince de Prusse conduisoit la Princesse qui lui étoit promise par la main. L'un & l'autre étoient habillés d'une étoffe ou tissu blanc & argent. L'habit du Prince étoit galonné en points d'Espagne d'or sur toutes les coutures. Les diamans étinceloient partout, où il avoit été possible d'en placer. Tous deux étoient coëffés comme par les mains des fées. La queue de la Princesse étoit portée par quatre Dames d'honneur de la Reine, & ils étoient suivis par tous les Courtisans qui composoient leur Cour.

Dès que toute l'Assemblée eut formé le grand cercle, le Prince & la Princesse ne tardèrent point à s'approcher de l'autel. Le Roi, les Reines,  
les

les Princes & Princesses les y accompagnèrent, & ils y reçurent la bénédiction nuptiale des mains de M. Sack, premier Aumonier du Roi, qui fit à cette occasion un discours fort beau quoi qu'assez court. Au moment qu'il leur imposa les mains, on entendit le bruit des canons, placés dans le jardin du Château, & bientôt après cette cérémonie fut annoncée aux citoyens de Berlin par une triple décharge des canons du rempart.

Après que les nouveaux mariés eurent reçu les complimens du Roi, des Reines & des principaux Assistans, on servit cinq grandes tables dans différens appartemens. La première de 24 Couverts n'étoit occupée que par le Roi, les Reines, les nouveaux Eoux, les Princes & Princesses, tant de la maison qu'étrangers. M. le Comte de Podewils tenoit la seconde & y invita tous les Ministres étrangers. Le reste de la Cour se plaça indifféramment aux trois autres tables. On fit une chère vraiment royale, & on y resta fort long-tems.

Aussi tôt que Leurs Majestés se furent levées de table, toute la Compagnie repassa dans la salle blanche, où l'on avoit  
en-

enlevé l'autel & renouvelé les bougies. Les musiciens étoient placés sur une tribune d'argent massif. Six Lieutenants Généraux & six Ministres d'Etat se tenoient tout prêts, chacun un flambeau de cire blanche à la main pour éclairer une cérémonie usitée aux Cours d'Allemagne, qu'on appelle *la Danse aux torches*, & par laquelle on prétend faire allusion aux flambeaux de l'hymen. Les nouveaux mariés ouvrirent cette danse & firent un tour de la salle en saluant le Roi & les Assistans. Ils étoient précédés par les Ministres & les Généraux marchants deux à deux avec leurs flambeaux allumés. La Princesse prit ensuite le Roi, & le Prince la Reine. Le Roi prit après la Reine Mère, la Reine régente le Prince Henry, & en continuant de la même manière, tous les Princes & toutes les Princesses qui étoient présens à la fête furent pris selon leur rang, & firent le tour de la salle en imitant une espèce de pas de danse polonois. La nouveauté du spectacle & les Personnes Augustes qui en étoient les Acteurs rendoient cette cérémonie supportable, mais d'ailleurs la gravité bizarre de la danse même, ces tours en  
 rond,

ronid, formés languiffamment par les illuftres Danfeurs, ces flambeaux qui précédoient chaque fois, ces trompettes qui écorchoient les oreilles, tout cela rappelloit un peu trop l'image des danfes que les Sarmates font faire par fois dans nos contrées aux habitans de leurs vaftes forêts.

Quand le dernier Prince eut fait fon tour, la musique & la danfe ceffèrent, Sa Majesté la Reine Mère fe retira, le Roi conduifit le Prince de Pruffe, & la Reine Madame la Princesse dans leurs appartemens, où ces jeunes époux prirent un négligé fort propre & fort raffiné, pour mettre la dernière main à leur union. Auffi-tôt qu'ils eurent changé d'habillement les portes de leur chambre de lit s'ouvrirent, nous y entrâmes tous l'un après l'autre, & nous trouvâmes Madame la Princesse couchée fur un lit de velour cramoifi, tout brodé en perles fines. Monfeigneur le Prince fe tenoit au chevet de ce lit en robe de chambre & en bonnet frisé de dentelles. Les mauvais plaifans qui ofèrent donner carrière à leur imagination, badinèrent beaucoup le Prince, qui s'en tira par quelques faillies fort agréables &

& comiques, qui prit les jarretières de la Princesse les coupa par petits bouts & les distribua aux Assistans, & finit enfin par embrasser le Roi, & par congédier l'Assemblée, en fermant au verrouil la porte qui étoit gardée par l'hymen, auquel l'amour avoit remis son flambeau.

Leurs Majestés & les Princes & Princesses s'étant aussi retirés, nous rentrâmes tous dans la salle à manger, où nous trouvâmes une espèce de réveillon & des vins exquis. On en goûta & l'on but plus d'une rasade à la prospérité des armes des nouveaux Epoux. Enfin je rentrai chez moi à trois heures du matin.

Le lendemain, vers les six heures du soir, toute la Cour se rassembla dans la grande Galerie. Leurs Majestés, les nouveaux mariés, les Princcs, les Princesses, les Dames & les Cavaliers y parurent en *Domino*, mais sans masques sur le visage. J'étois seul en habit riche & cet habit fut fort admiré. On se mit à danser & à jouer jusqu'à neuf heures, que le Roi me fit dire de me préparer à faire ma harangue, & qu'il alloit pour cet effet passer avec toute la Cour dans  
la

la grande salle à manger. Je me rendis vite dans la première Antichambre où je trouvai tout préparé pour ma cérémonie. Douze jeunes Cavaliers me précédoient, tenans chacun une torche allumée à la main. M. le Baron de Modrach, Seigneur Silésien, fort aimable ; marchoit immédiatement devant moi & portoit sur un plat d'or une couronne de paille, artistement faite & ornée de plusieurs petits enfans de cire. Une foule immense de spectateurs me suivoit. J'en étois tout étourdi, & il faut bien que j'aye eu l'air fort embarrassé puisque M. le Baron de Plotho, qui se tenoit sous la porte de la salle lorsque je la traversois, me dit en passant : *mon Ami, ne vous décontenez point, vous êtes pâle comme la mort.* Je trouvai toute la Cour rangée en demi cercle, le jeune couple au milieu, le Roi & les Reines à leur côté & 22 Princes & Princesses qui les environnoient. Les douze Cavaliers se mirent à chercher aux flambeaux ce qu'on supposoit avoir été perdu la dernière nuit. Vous sentez bien, Madame, que la plus grande clarté ne fait pas retrouver des Etres de raison, mais quoi qu'il en soit, dès que  
cette

cette scène pantomime fut finie , je me mis en devoir de commencer mon discours. Les Spectateurs faisoient un bruit si horrible que je ne pus m'entendre moi-même , & que je fus obligé de prier le Roi de leur faire imposer silence. Le tems qu'on mit à les calmer me servit à revenir de mon étourdissement , & je prononçai mon discours avec la plus noble effronterie du monde. Le Roi en fut content & on battit beaucoup des mains. Après que j'eus achevé de parler , le Baron de Modrach s'avança & mit la couronne de paille sur la tête de la Princesse , mais qui ne voulut pas la garder longtems , & qui la remit entre les mains du Prince son Epoux. Je sortis avec les mêmes cérémonies que j'étois entré , & après avoir congédié mes Cavaliers , je rentrai seul dans la salle où je trouvai toute la Cour à cinq tables comme la veille.

Je vous envoie , Madame , la Traduction Française qu'on a fait de mon discours. Peut-être l'avez vous déjà lu en Allemand , car on l'a imprimé deux fois & il se vend comme du pain chaud , non pas parce qu'il est bon , mais parce qu'il tient aux solemnités du jour.

Après

Après souper on tira un fort beau feu d'Artifice dans la grande Place qu'on appelle le jardin du Roi. La Cour le vit des fenêtres du Château. Mais le froid excessif qu'il faisoit éteignit beaucoup de lampions, destinés à éclairer des pyramides & d'autres ornemens de cette Place. Enfin on reprit la danse & le bal fut poussé jusques fort avant dans la nuit.

Le troisième jour le Prince & la Princesse se rendirent au Palais du Prince Royal, qui doit désormais leur servir de demeure, & dont le Roi a fait présent à son Frère avec tous les meubles. Le même soir il y eut Opéra & grand souper à la Cour.

Le quatrième jour Mgr. le Prince de Prusse me fit inviter à dîner, & avant de nous mettre à table S. A. R. après m'avoir fait un compliment très gracieux sur mon discours & la manière dont je m'en étois acquitté, me gratifia d'une fort belle montre d'or, en me disant que je devois la conserver en mémoire de cette journée & comme un gage de ses bontés.

C'est ainsi, Madame, qu'ont fini toutes ces jouissances. Je ferai le plus

phes de l'Amour même sont inféparables de certaines pertes douloureuses, mais si honorables que l'on ne craint point de les couronner. Vous paroissez ici, Illustre Princeſſe, & comme vaincue & comme vainqueur. Votre victoire conſiſte dans la gloire d'avoir rangé ſous vos loix le cœur d'un ſi grand Prince, & c'eſt ce qui vous élève au rang des héroïnes en vous aſſociant aux héros. Mais la couronne que je prends la liberté de vous préſenter, n'eſt pas le prix de votre triomphe, elle eſt la récompenſe de votre défaite. Une défaite de cette nature & que l'on honore aſſez pour la couronner, doit-elle exciter les moindres regrets & ne ſert-elle pas plutôt d'acheminement à une gloire immortelle ?

Ce fut le défaut de cette gloire qui fit couler les larmes de la fille de Jephté & d'Iphigénie. L'une & l'autre de ces vierges infortunées regrettoient une perte deſtituée de tout avantage, l'une & l'autre pleuroient une mort qui leur paroifſoit d'autant plus amère, qu'elle les mettoit dans l'impoſſibilité de mériter jamais une couronne ſemblable à celle que je vous préſente. La Reine Eſther au contraire, l'heureuſe Eſther, fut immo-  
ler

ler un bien imaginaire à un bien réel, & obtenir par là la glorieuse prérogative que le sceptre d'un grand Roi se baiffât-humblement devant elle.

Mais, Madame, que la vue d'une simple couronne champêtre ne vous révolte point, & ne l'envifagez pas comme un présent méprifable. Cette couronne est le figne de la nouvelle dignité que vous venez d'acquérir & la preuve éclatante de votre entrée dans un ordre très refpectable, & qui excite l'envie de toutes les perfonnes qui n'y font pas encore initiées. Chez les Romains une couronne chétive formoit la récompense des plus belles actions, & n'en étoit pas moins un puiffant aiguillon aux entreprises les plus héroïques.

Je ne doute pas non plus, Monfeigneur, que vous ne voyiez avec un plaifir extrême ce simple chaulme couronner le front de votre illustre Epoufe, & fervir de trophée à votre victoire, ni qu'il ne vous fournisse un nouvel encouragement à réitérer souvent le triomphe qui lui a mérité ce Diadème.

Toute la Grèce fe réjouit autrefois de l'himénée du Prince Télémaque &

de la vertueuse Antiope, & à son exemple tous les peuples soumis au sceptre prussien célèbrent aujourd'hui la fête de votre union, Illustre Couple, avec cette Allegresse que leur cause toujours la prospérité de la maison Royale. Que cette joie est juste, qu'elle est naturelle! Ces peuples sont les heureux témoins d'une alliance qui va réunir pour toujours le premier de leurs Princes, le Prince le plus digne de la vénération de la postérité la plus réculée avec une Princesse qui, malgré les avantages de la plus illustre naissance, ne possède pas de prérogative plus grande ni de trésor plus précieux que son cœur & ses vertus.

*Puisse à jamais ton sort, ta Gloire & ta  
Puissance,  
Couple Illustre! égaler l'éclat de ta nais-  
sance!  
Du plus beau des destins jouis sans change-  
ment!  
A la postérité sers de parfait modèle,  
Et faisant le bonheur du Prussien fidèle  
Mérite qu'on t'éleve un jour des monumens!  
Le sang de tes Ayeux, qui coule dans tes  
veines,*

*Est*

*Est le sang de Héros fameux par leur valeur.  
Ce même sang, Grand Prince, enflamme  
aussi ton Cœur,*

*A chercher sur leurs pas des victoires cer-  
taines,* [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

*Pour acquérir un nom aussi beau que le leur.*

*Ton hymen va produire une lignée entière*

*De Héros, appelés dans la même carrière,*

*Par l'exemple & la voix des Augustes Parens.*

*Vivez, Heureux Epoux, & voyez dans  
vingt ans*

*De dignes Rejettons qui signalent leur vie,*

*A se couvrir de Gloire en servant la Pa-  
trie (\*).*

(\*) Ceci fait allusion à la Devise du Roi, qui  
est *Pro Patria & pro Gloria.*





## L E T T R E L V I I .

A M R. D E M \* \* \* A H A N N O V R E .

*à Berlin le 6. Decembre. 1742.*

**L**A guerre a recommencé, mon très cher Ami, le Roi est entré en Moravie, & l'on prétend même que S. M. a pénétré jusqu'à Znaim, qui n'est qu'à cinq Milles d'Allemagne de Vienne, & que nos Houzards du Régiment de Zieten vont faire la patrouille jusqu'aux Fauxbourgs de cette Capitale, d'où ils rapportent des légumes & des provisions dans le Camp. Pardonnez-moi ce petit mot de nouvelles. Il m'échappe malgré notre convention de ne jamais parler ni de guerre ni de paix, ni de tout ce qui peut intéresser les Souverains. C'est le moyen de vivre heureux & tranquille au milieu des Cours les plus orageuses; sort dont ne jouissent pas les novellistes.

Un de mes plus grands Protecteurs & de mes meilleurs Amis m'avoit parlé, il

y a quelque tems, d'une jeune Demoiselle domiciliée à Halle, fort bien née & qui se voit maîtresse d'un bien considérable, ayant perdu son pere & sa mère presque au sortir du berceau. Vous voyez que ces parens ont eu de très bons procédés pour leur Enfant. Or mon ami vouloit que je profitasse de ces avantages, & conçût le projet de nous unir par le mariage. Mais comme il faut se connoître pour s'aimer, il me pressoit de faire un voyage à Halle pour lier connoissance avec cette heureuse Orpheline. J'ai employé le tems de l'absence du Roi pour faire cette équipée, & la veille de son départ pour l'armée je lui en demandai la permission. S. M. me l'accorda fort gracieusement, & peu de jours après je partis sur les ailes de l'amour, mais guidé par la raison. Je m'étois muni de bonnes Lettres de recommandation pour M. de S. . . Beaufrère & Tuteur de la Demoiselle, d'une garde-robe & d'un équipage honnête, ainsi que d'une bourse bien garnie. J'arrivai en bonne santé à Halle & me logeai au Lion d'or, où je trouvai un bel appartement préparé. Je commençai mes opérations amoureuses par une visite au Beaufrère, qui me reçut

fort poliment, comme on reçoit à l'ordinaire en Province un homme qui appartient à la Cour, & qui a l'honneur de parler au Roi. Je fus invité à diner pour le lendemain. Le hazard voulut que ce fut le jour de naissance de M. de S..... & qu'il donnât une espèce de fête à ses amis & aux Dames les plus qualifiées de la Ville. J'employai la matinée à faire une toilette fort régulière & fort raffinée, & vers l'heure du diner je me rendis à l'invitation en brillant équipage. Je trouvai la compagnie assemblée. Les Dames fort parées, mais sans goût, formoient un cercle. Je cherchai des yeux l'objet dont il étoit écrit dans les astres que je devois devenir amoureux. Je ne sentis point dans mon cœur cette sympathie soudaine, ce coup d'éclair qui y allume, à ce qu'on prétend, le feu de la belle passion, à la première vue d'une personne qui doit nous charmer dans la suite. On me présenta aux Dames & surtout à Mademoiselle de Reich, ma curiosité fut satisfaite, & la tranquillité ne sortit point de mon ame. Le diner fut splendide, long & pourtant gai. On fit des parties, & j'eus l'honneur de jouer avec

vec celle que je couchois en joue. Au lieu de soupé on servit une espèce d'ambigu, & je restai jusqu'après minuit dans cette maison. Autant que je pus démêler, dans cette première conversation, le caractère de Mlle de R . . . . me parut excellent. C'est la candeur, l'honnêteté, & la douceur même. Elle a un air de jeunesse qui lui va bien, & rien de désagréable dans la physionomie. Elle me traita avec politesse, mais sans préférence, quoi que je la crusse instruite de mes vues.

Le second jour je fis plusieurs visites en Ville, à des personnes auxquelles j'avois été recommandé; on me fit un accueil fort gracieux, on m'invitoit tous les jours à dîner ou à souper, & dans la plupart des maisons je rencontrois Mlle. de R . . . .

Lorsque je crus avoir approfondi un peu mieux le cœur & l'esprit de cette Dame, je fis ouverture de mes desseins au Beaufrère, qui ne témoigna aucune répugnance à les favoriser, mais qui cependant, au bout de quelques jours de réflexions, me parla de cette affaire dans des termes si ambigus, & m'en fit voir le succès si fort en perspective & si éloigné,

que je ne jugeai pas à propos d'employer plus de tems & de dépense à mon séjour de Halle, mais que je résolus de partir, quitte à reprendre cette négociation par la voie de la correspondance, & de la faire appuyer par mes amis.

J'avois été voir à Halle l'Université, & ses plus célèbres Professeurs, la Bibliothèque publique, la fameuse maison des Orphelins, fondée par le feu Docteur Francke, les Salines, le Château de Giebichenstein & toutes les curiosités de la Ville & des environs. J'y avois rencontré plusieurs jeunes Hambourgeois, mes compatriotes & anciens amis, qui y vaquoient aux études. Ces derniers me proposèrent de passer par Leipzick pour retourner à Berlin. Le mauvais succès de mes projets matrimoniaux me mettoit dans la nécessité d'égaier mon esprit par quelques distractions. Je me déterminai donc sans peine à ce voyage & je l'entrepris après avoir fait mes adieux à tous mes bienfaiteurs de Halle. En prenant congé de Mlle. de R. en présence de sa sœur & de son Beaufrère, je la trouvai singulièrement embarrassée; elle me jeta quelques regards tendres, mais à la dérobée, enfin je vis qu'elle crut voir couler deux

deux larmes de ses yeux. Je sentis qu'elle étoit gênée, qu'elle vivoit dans la contrainte, & j'en augurai favorablement pour l'avenir.

Mon séjour à Leipzick ne fut pas long. J'y trouvai quelques anciennes connoissances de ma patrie, & j'y fis le métier de simple voyageur, c'est-à-dire, je vis rapidement les choses les plus remarquables, & retournai le plutôt possible à Berlin.

J'eus bien de la peine à passer l'Elbe à Wittemberg. Elle charroit des glaces considérables, & comme j'arrivai de nuit sur ses bords, il fallut me résoudre à coucher dans un très mauvais gîte, sur la paille & au milieu d'une vingtaine de charretiers. C'est-là que je fis de tristes réflexions sur mon voyage perdu, & sur la mauvaise réussite de mes amoureux projets. Mais bientôt je me rappelai les beaux vers qui commencent le septième Chant de la *Henriade*.

*Du Dieu qui nous créa, la Clémence infinie,  
Pour adoucir les maux de cette courte vie,  
A placé parmi nous deux Etres bienfaisans,  
De la Terre à jamais aimables habitans,*

*Soutiens dans les revers, trésors dans l'indigence ;  
L'un est le doux Sommeil & l'autre est l'Espérance.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Ils me consolèrent, je m'endormis tranquillement, l'aurore & mes turbulents compagnons me réveillèrent ; je m'embarquai dans le bac, les vents, emportèrent mes chagrins amoureux, je gagnai heureusement l'autre rive, & je poursuivis avec le même bonheur ma route jusqu'à Berlin.

Là je commençai par me tranquilliser une couple de jours. J'écrivis ensuite à M. de S.... à Halle une Lettre très honnête, pour le remercier de toutes ses politesses ; je lui parlai, mais comme accidentellement, de la continuation de mes sentimens pour Mademoiselle de R... & au moyen de quelques expressions ambiguës, je me conservai les moyens de renouer cette affaire à un tems plus propice, si elle & moi conservions chacun notre liberté. Mais bientôt divers incidents firent diversion à toutes ces idées, & suspendirent pour quelque tems mes projets de mariage.

Peu

Peu de jours après mon retour je sortis pour aller à la Comédie Allemande, le seul spectacle qui subsistoit alors à Berlin. En entrant dans la salle j'y remarquai d'abord Madame la Duchesse Douarière de Wurtemberg, qui comme vous savez, est née Princesse de la Tour & Taxis. Elle étoit venue pendant mon absence à Berlin avec une suite nombreuse & brillante, tant pour y saluer le Roi & les Reines, & se lier plus intimément avec notre Cour, que pour voir les trois Princes ses Enfans, qu'elle y faisoit élever du consentement des Etats du Wurtemberg. Comme je n'avois pu me faire présenter encore à cette Princesse, je crus qu'il seroit irrespectueux de m'en approcher de trop près, & je montai au théâtre. Mais elle m'aperçut entre les coulisses, & ayant demandé mon nom elle me fit ordonner de venir lui faire ma cour sur le champ. J'obéis, & elle reçut mes hommages avec bonté, en me faisant un accueil des plus gracieux. Le lendemain je ne tardai point à lui payer le tribut de mon respect dans son Palais. Le Grand-Maître de la Maison de S. A. S. m'avoit donné l'heure du midi pour me procurer cette audience. On m'in-

roduisit ; mais quel fut mon étonnement lors que je trouvai cette Princesse au lit , dans un négligé le plus propre & le plus galant que l'art peut imaginer. Au dossier de ce lit je remarquai d'abord un petit seau de vermeil , rempli d'eau bénite. Le reste étoit décoré de reliques très précieuses , de crucifix & d'un chapelet de cristal de roche. L'habillement de la Duchesse , les coussins , la courte-pointe , tout étoit de toile de marseille , garni de dentelles superbes. Elle avoit des cornettes de nuit de point d'alençon , nouées avec un ruban verd & or. Représentez vous dans ce déshabillé galant une Princesse charmante , qui possède tout l'esprit , tout l'usage possible du grand monde , & qui a conservé plus de la moitié de sa beauté autrefois parfaite , & vous ne trouverez pas extraordinaire qu'un pareil spectacle ait réveillé des idées bien délicieuses dans l'esprit d'un homme de 26. ans. C'est une belle chose que le respect dû à une Princesse Souveraine ! Heureuse est la prudence de celui qui le fait garder ! mais plus heureuse encore la folie audacieuse de celui auquel on permet de le perdre ! Le lit étoit environné des trois jeunes Princes & de leurs

leurs Gouverneurs, de quelques Ministres & Courtisans, de deux Aumoniers, de deux Medecins & d'une fille d'honneur, qui avoit l'air de s'ennuyer de son état. La foule illustre s'écarta, on me fit approcher, j'eus l'honneur de baiser la belle main de la Duchesse, avec un embarras dont elle devina je crois la cause secrette. Je revins peu à peu de mon trouble, les Princes se retirèrent, les Prêtres & les Medecins disparurent & la conversation s'anima. Après qu'elle eut duré une heure, Madame la Duchesse m'ordonna de rester à diner avec elle, & daigna ajouter. *Mais vous me permettrez de paroître en negligé à table; car je ne m'habille que pour aller souper chez la Reine Mère.* Je fus enchanté d'un ordre si gracieux. Un moment après la Duchesse sonna à ses femmes de chambre, tout le monde fut éconduit, & je restai dans l'antichambre avec les Cavaliers de la Cour jusqu'à ce que S A S. vint nous y joindre. On passa bientôt dans la Salle à manger, le diner fut fort gai, on se leva assez tard de table, on prit le café & j'assistai encore pendant quelque tems aux préliminaires de la toilette. En me retirant S. A. S. eut la bonté de me di-

re, Monsieur, vous reviendrez diner & souper ici toutes les fois que vous ne serez point en agé à la Cour. J'ai obéi à un ordre si gracieux, & en profitant des bontés de Madame la Duchesse, je me suis tellement attaché à la Cour, que j'y passe pour ainsi dire ma vie. Je tâche de lui rendre tous les petits services qui dépendent de moi, j'ai aplani bien des difficultés j'ai moyenné plusieurs raccommodemens, dont elle m'a su gré, & en lui donnant en toute occasion des marques de mon profond respect, je cherche à contribuer de tout mon possible à lui rendre le séjour de Berlin agréable.

Parmi les Courtisans qui composent la suite de cette Princesse, le plus remarquable est sans doute M. le Marquis d'Argens Auteur des *Lettres Juives, Chinoises & Cabalistiques, de la Philosophie du Bon sens, des Mémoires secrets de la République des Lettres, & de plusieurs autres Ouvrages* fort estimés. La célébrité de cet illustre Savant vous rendra vraisemblablement curieux de le connoître, & je vois d'ici que vous me demandez l'esquisse de son portrait. Il faut, Monsieur, vous satisfaire, & vous dire que c'est un tout aussi aimable homme dans la société qu'il

qu'il est agréable & instructif dans ses livres. Il est grand, bienfait, d'une figure fort revenante, & a tout à fait l'air d'un homme de qualité, qui allie à l'usage du grand monde, la negligence dans sa Parure. Dans son lit où il passe la moitié de sa vie à étudier & à écrire, il a un flegme plus que Germain; dans la société une vivacité plus que Provençale. Figurez vous au reste le génie d'une Poëte, l'esprit d'une Philosophe, la mémoire d'un Littérateur, le cœur d'un parfaitement honnête homme, & l'humeur d'un très aimable débauché, & vous connoîtrez M. le Marquis d'Argens.

Madame la Duchesse qui soutient fort plaisamment qu'elle n'a de l'esprit qu'à la bougie, nous donne souvent des soupers délicieux en tout sens. S. A. S. qui ordinairement se couche, fait placer une espèce de table de confidence devant son lit. La compagnie roule presque toujours sur M. le Baron de Montolieu, un Grand-Maitre de la Maison, le Marquis d'Argens, le Baron de Pöllnitz, M. Jordan & moi. La bonne chère fait le corps de ces festins & la gaieté l'ame. Au chevet du lit de Madame la Duchesse

se font deux sonnettes, dont l'une avertit le sommelier d'apporter du vin de Champagne & l'autre du vin d'Hongrie. Dès que le premier service est posé sur la table, les Pages & Lacquais sont renvoyés, & on ne les fait rentrer que pour relever les plats. Aussitôt qu'on est seul la gêne disparoit. La petite Bande joyeuse ne croit plus se trouver dans la Capitale d'un Monarque, & à la table d'une Princesse Souveraine: on s'imagine être dans une République où préside la liberté. Chacun cherche à payer son écot en bonne humeur. On rit, on chante, on badine, & si quelques fois une petite poignée de sel caustique assaisonne la conversation, on fait passer le vin de Champagne par dessus, qui a la vertu d'en émousser les pointes dangereuses, & l'on s'est fait une loi d'oublier en sortant tout ce qui a été dit aux petits soupers de Madame la Duchesse.

Voilà, cher Ami, le genre de vie que je mène depuis quelque tems, & qui ne finira que trop tôt, vu que S. A. S. se dispose à retourner dans le Wurtemberg. Comme vous aimez à lire dans l'avenir, & que vous vous intéressez au bonheur des peuples, je vous dirai, pour

ve.

vosre consolation, que les trois jeunes Princes de Wurtemberg sont charmans, qu'on leur donne ici une excellente éducation & qu'ils promettent beaucoup. Vous savez que le cœur humain accorde toujours de petites préférences. Le mien s'est déclaré pour le Prince Louis. Je ne connois rien de plus aimable.

Adieu, mon cher Ami, continuez à jouir d'une santé parfaite & donnez-moi amplement de vos nouvelles. J'attends un paroli à cette longue Épitre.





## L E T T R E L V I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, A  
STUTT GARD.

*à Berlin le 12. d'Avril 1743.*

**J**E ne puis, cher Marquis, vous exprimer qu'imparfaitement tout le plaisir que m'a fait votre Lettre. Rien n'est plus divertissant que la relation du voyage que vous venez de faire avec M. le Grand Maréchal Comte de Gotter, de Berlin jusqu'à Stuttgart. Convenez que vous étiez deux Compagnons de voyage bien mal associés. Il se couche ordinairement à 10. heures du soir, & vous à 3. heures du matin ; il se lève avec l'aurore, & vous quand le soleil est au midi. Il pouvoit donc vous dire bon jour quand vous lui disiez bon soir. Il craint la chaleur, vous craignez le froid, il est naturel qu'il ait souhaité d'avoir les glaces du carrosse baissées & vous de les avoir levées. Je trouve votre accord sur ce différent fort plaisant. Son Excellence payoit sa res-  
pira-

piration bien cher, en vous donnant une bouteille de vin d'Hongrie pour chaque heure que vous souffriez les glaces baissées: mais sans vous flatter, cher Ami, les charmes de votre conversation étoient impayables pour lui en route, & il les aura sans doute fait entrer dans le marché. Je suis sûr que vous aurez mis souvent de la partie votre Ami commun Horace. M. le Grand Maréchal le fait par cœur, & vous le possédez très bien. Quoi que je ne sois pas admirateur aussi universel de ce Poëte que vous autres, je sens cependant qu'il est de très bonne compagnie en voyage. Ses peintures sont naïves & belles; on croit voir sous ses yeux les objets que tracent ses crayons. Avec quelle vérité, par exemple, ne représente-t-il pas les inconvéniens attachés à la littérature? Mais, mon cher Marquis, ces inconvéniens ne sont pas diminués depuis les tems d'Horace. Au contraire, je les reconnois encore tous aujourd'hui, & les mœurs du siècle présent, les maximes des gouvernemens modernes y en ont ajouté de nouveaux que le Poëte ne connoissoit pas. Les Philosophes & les beaux-esprits du siècle poli d'Auguste, se seroient-ils imaginés que

XVIII. Siècles après l'esprit philosophique auroit fait encore si peu de progrès, que dans les États les plus policés de l'Europe on noteroit d'infamie, & feroit brûler par la main du bourreau des ouvrages de leurs successeurs, parce qu'ils renferment tout au plus quelques hypothèses erronées de métaphysique. Si les Cicerons, les Lucreces, avoient eu l'esprit de prophétie, ils auroient sûrement bien ri de notre grossièreté. Je cherche, cher Ami, à vous préparer, par ces réflexions préliminaires, à recevoir d'une ame ferme & tranquille la nouvelle qui est venue de Rome, que la sainte Inquisition y a fait lacérer & brûler vos Lettres Juives & la plupart de vos autres Ouvrages. Dites-moi, de grace, si vous souffriez beaucoup lors que votre esprit fut mis si cruellement sur le bucher, si vos douleurs étoient aiguës, si vous jettiez les hauts cris, si vous faisiez de vilaines grimaces, & ainsi du reste? J'imagine que non, & je crois plutôt que, dans ces momens de votre martyre, vous étiez à la table d'une illustre & aimable Souveraine, d'une Princesse Catholique, qui est plus capable que Messieurs les Inquisiteurs de reconnoître

vosre mérite, qui vous honore de ses bontés, & dont peut-être vous faisiez dans ce même instant les délices par quelque saillie vive & enjouée.

Badinage à part, cher Ami, l'abus qu'on fait aujourd'hui en Europe de cette invention singulière de faire brûler les écrits me révolte horriblement. Qu'on livre aux flammes, qu'on mette au pilon un ouvrage téméraire, par lequel un sujet attaque directement le Gouvernement du pays qu'il habite, la religion qui y domine, la pureté des mœurs qui y régne, la sagesse des loix qui font la baze de la félicité publique ou bien la réputation de quelque vertueux concitoyen : à la bonne heure ! une pareille rigueur peut-être juste en elle même & produire des effets utiles ; mais étendre cette sévérité sur des ouvrages philosophiques, qui ont pour objet la recherche de la vérité, qui sont écrits dans des pays souvent très éloignés, dont les Auteurs ne sont pas nos sujets, c'est le comble du ridicule & en même tems la plus criante injustice. Voici mes raisons. En faisant brûler un livre par la main du bourreau, on cherche à noter d'infamie (du moins aux yeux de la Canaille) l'honnête homme



me qui en est l'Auteur, & qui souvent vaut mille fois mieux que ses Juges. Un pareil châtement, s'il pouvoit produire l'effet qu'on en attend dans l'esprit des gens de bien & qui raisonnent, seroit pour cet Auteur bien pire que la mort. Or, je vous prie, quel droit un Prêtre Romain, un Magistrat, un Souverain même, a-t-il sur l'honneur & sur la personne du sujet d'un autre Souverain pour oser lui infliger une punition si rigoureuse & si flétrissante? Ne blesse-t-on pas par cette manie les droits les plus inviolables des autres Souverains? Car si le jugement qui condamne un livre au feu n'est pas un châtement ignominieux pour l'Auteur, il faut avouer que c'est une mommerie ridicule, un vrai jeu d'enfants.

Mais il y a plus. Un Auteur Philosophe, dont on envoie ainsi l'Ouvrage aux flammes pourroit dire à son Juge, ce que le Sauveur du monde disoit à Pilate, *si j'ai erré, montres-moi mon erreur, & si j'ai dit la vérité pourquoi me frappes tu?* Il y a sur tout parmi le Clergé Catholique des escouades innombrables d'Abbés de Moines, de Religieux & d'autres pieux fainéans. Pourquoi le Gouvernement,  
ne

ne les employe-t-il point à réfuter les livres dangereux qui paroissent, & à montrer l'inconséquence, la fausseté ou la futilité des raisonnemens qu'ils contiennent? Une pareille façon d'agir seroit bien plus d'effet sur les esprits qui pensent, que tous ces Actes de force qui ne sont fondés uniquement que sur la puissance que le Souverain & ses Magistrats ont en main; d'autant plus que tous les Actes de pure autorité que fait un Gouvernement quelconque, supposent nécessairement que ces actes ne sont pas fondés sur la justice & l'équité. Or, comme ce n'est pas la populace qui lit les Ouvrages philosophiques, qui peut en examiner les systêmes & être induite en erreur, parce qu'au fond elle n'a aucun systême à cet égard, mais uniquement les honnêtes gens qui sont susceptibles de raisonnement, je vous prie de me dire, si, en faisant brûler un livre qui, selon l'idée du Souverain, pourroit nuire à la religion, vous ne faites pas foncièrement par là le plus grand tort à cette religion même; vu que tout homme raisonnable dira, *il faut bien que ce livre contienne des argumens invincibles, puisque les Docteurs de notre loi n'ont pu les réfuter,*  
*mais*

mais qu'il a fallu les supprimer, les dérober au grand jour par un Acte de violence. Vous voyez, Monsieur, combien, dans les pays les mieux policés de l'Europe, nos loix, & nos **maximes** **font** **encore** éloignées de la droite raison. Pour vous faire sentir encore plus l'injustice de ce procédé, & les suites funestes qui ne peuvent qu'en résulter, permettez moi d'ajouter, encore à tout ce que je viens de dire, les Réflexions suivantes. Quel est le Philosophe assez présomptueux, qui, en traitant des matières métaphysiques, puisse prétendre d'avoir saisi l'exacte vérité. C'est cette vérité que les Philosophes ont cherché depuis Aristote jusqu'à nos jours, & je serois fort obligé à Messieurs les Juges s'ils vouloient m'indiquer le lieu où elle a été trouvée. Il auroit donc fallu brûler tous les livres de métaphysique, depuis Aristote jusqu'à Wolff inclusivement, parce qu'ils contiennent tous quelque erreur dangereuse. Dans cette science sublime il doit être permis à tout le monde de proposer ses doutes, ses conjectures, ses hypothèses, qui sont toutes des échaffaudages servants à l'édifice qu'on cherche à élever, échaffaudages qu'on pourra renverser lorsqu'un jour  
ce

ce bâtiment sera parvenu à son comble, si la Providence le permet. Il est affreux de rébuter les esprits philosophiques dans la recherche des vérités nouvelles. Quel est l'honnête homme qui voudra s'y livrer désormais, s'il court risque d'être déshonoré par la Police toutes les fois qu'il sera tombé dans l'erreur? Et à quoi cela menera-t-il? A décourager les Philosophes, gens de bien dans leurs travaux, à faire retomber les peuples dans l'abrutissement & dans l'aveugle crédulité, où ils étoient avant Luther & Calvin, à anéantir les sciences & le raisonnement & à rendre le Clergé triomphant, mais non pas l'Eglise. Quelque Concile viendra un jour qui ordonnera aux Lafques de manger du foin & de la paille hachée en carême; le Philosophe, qui soutiendra que cet Aliment n'est pas convenable aux humains, aura la mortification de voir sans autre forme de procès son livre brûlé par la main du bourreau. Je détourne mes yeux d'une telle barbarie. Pour vous, cher Marquis, consolez-vous de l'injustice des Inquisiteurs Romains, cherchez & écrivez toujours des vérités nouvelles, & nourrissez-vous à la table des Souverains d'Ortolans,

*Foie II.*

F

tolans,

tolans, de nids d'oiseaux de Tunquin ou de Golconde, & de tous les délices que la nature sage vous offre pour en jouir.

Présentez mes hommages respectueux à votre incomparable Duchesse & revenez bientôt dans nos contrées. Je languis de pouvoir vous assurer de bouche des sentimens avec les quels je ne cesserais d'être.





LETTRE LIX.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A MADAME DE C\*\*\* A D\*\*\*.

à Berlin le 1. Juin 1743.

MADAME.

**J** Amais colère ne m'a tant fait de plaisir que la vôtre. Vous me paroissez fâchée de si bonne foi des liaisons que j'ai eues à la Cour de Mad. la Duchesse de W.... que vous méritez que je détruise vos soupçons & tranquillise votre délicatesse. J'ai prévu que des personnes intéressées à me nuire dans votre esprit, vous feroient des rapports empoisonnés sur mon sujet, & convertiroient en crimes mes démarches les plus innocentes. Je ne veux pas faire de ma Lettre un Plaidoyer, en vous détaillant tous les motifs qui m'ont fait agir comme j'ai fait, mais je vous conjure, ma tendre & incomparable Amie, de venir à Berlin

F 2

pour

pour écouter ma justification. Le monde est plein de certains esprits bornés, qui prennent le change sur le fond des démarches des autres hommes, mais qui ont toujours assez de malice pour en altérer les circonstances, & pour les présenter dans un jour odieux. Je vois par votre Lettre que j'ai eu le malheur de tomber en pareilles mains. Encore un coup, Madame, tâchez de venir ici & mettez moi à même de confondre leurs calomnies. Une heure d'entretien me rendra blanc comme neige à vos yeux, & ma façon d'agir envers vous, vous convaincra plus que tous les sermens du monde de la vérité de mes paroles, & de la pureté des sentimens que je vous conserverai jusqu'au dernier soupir de ma vie. L'œil d'une Amante, & d'une Amante spirituelle ne se trompe jamais sur cet article. Je volerois à D\*\*\* si j'osois quitter sans permission la Capitale où je ne jouis pas d'un instant de bonheur ni de tranquillité, tant que vous n'y êtes point, & que vous continuez d'être fâchée contre moi. Vous avez mille prétextes pour vous rendre ici. En est-il un plus naturel que le desir de revoir Madame votre mere, & de passer quel-

quelque tems dans le sein de votre famille? La paix d'ailleurs dont nous jouissons rend notre Cour extrêmement brillante. Vous en ferez pour moi le plus bel ornement, puisque sans vous rien n'est parfait en ce monde à mes yeux. Connoissant ma candeur, vous jugerez de la sincérité de cet aveu; & vous ferez, j'espère, tous vos efforts pour abrégér les inquiétudes & les langueurs de celui qui vous adore, & qui ne cessera d'être jusqu'au tombeau.





## L E T T R E L X.

A LA MÊME A D\*\*\*.

à Berlin le ... d'Août 1743.

**D**épuis qu'on a inventé l'art de peindre par des caractères les sentimens de l'ame, je ne crois pas qu'il soit sorti de la meilleure plume du monde une Lettre plus charmante que l'est celle que vous venez de m'écrire. Je défie le délicat Fontenelle de donner plus de grâce à ses expressions. La tendresse la plus vive & la plus pure y est peinte avec des couleurs si brillantes & si vraies, que je crois voir votre cœur à découvert, & y trouver gravée la plus belle passion qui fut jamais. La mienne ne lui cède en rien pour le fond, mais, Madame, il s'en faut de beaucoup que je puisse l'exprimer aussi heureusement. Envoyez moi cet Amour habile qui vous guide si bien la main : le mien est un lourdeau très robuste, à la vérité, mais qui ne fait

fait dire qu'à la grosse morbleu ce qu'il sent. Au reste, Madame, c'est un drole fort carnacier, que cet Amour, & qui vous mangera de carelles à votre arrivée. Vous ne sauriez croire combien il a été charmé d'apprendre la résolution où vous êtes de venir à Berlin. Il vous dévore déjà des yeux, & je sens que son ardeur le fera voler au devant de vos pas. Oui, Madame, pourvu que vous vouliez me marquer le jour de votre départ, je viendrai jusqu'à . . . vous témoigner l'empressement que j'ai de vous revoir. C'est là que nous ferons lutter nos Amours l'un contre l'autre. Comme je suis toujours dans l'opinion que le mien est le plus fort & le plus dodu, je crois qu'il fera succomber le vôtre; mais n'en pleurez pas, Madame, sa défaite sera son plus grand triomphe. Je me représente bien vivement tout le plaisir de ce combat. Mille idées délicieuses remplissent mon ame en ce moment. J'ai coqueté jusqu'ici avec les Muses, mais je vais leur déclarer qu'il est une Divinité qui efface tous leurs charmes, que je vais les quitter pour ne m'attacher désormais qu'à elle. Adieu lyre, adieu compas, adieu pinceaux! Vous ne se-

rez pas maniez sitôt par mes mains. Mon Amante va m'occuper toute entière. Je ne vous reprendrai que sous ses auspices, pour peindre ses attraits & pour chanter mes amours. **Hâtez vous donc**, Madame, de m'arracher à vos rivales; ce sont les seules que vous aurez jamais. Répandu dans le grand monde, j'y vis à la vérité encore avec d'autres beautés, mais il semble qu'elles soient toutes de mon sexe, je leur dis & leur fais des politesses inanimées, je les envisage & les traite comme des amis estimables. Quelle différence en vous voyant! Qu'elle est donc cette émotion vive & tendre qui me saisit toutes les fois que j'approche de vous, que je reçois de vos Lettres, ou qu'on prononce votre nom? Pourquoi me voit-on rougir dans ces instans. D'où naît mon embarras & mon plaisir? Mais, Madame, devinez-en la cause bien vite, ne perdez pas même de tems à lire trop attentivement cette Lettre, employez-le plutôt à faire les préparatifs pour votre voyage, aussi bien elle n'en vaut guère la peine, puisqu'elle exprime trop faiblement les sentimens avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

M A D A M E,

P. S.

P. S. On vient de m'apporter votre seconde Lettre au moment que j'étois occupé à cacheter celle-ci. Vous êtes sur le point, dites-vous, de vous mettre en chemin pour venir à Berlin & moi, Madame, je m'appête à courir à votre rencontre. Partez, volez, arrivez.





## L E T T R E L X I .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A M. DE HAGUEDORN A HAMBOURG;

à Berlin le 10. Novembre 1744.

**D**épuis le règne de Frédéric premier, Roi de Prusse, il y a eu à Berlin une Société Royale des sciences. Elle a été fondée & dotée par ce Monarque, dont il reste encore tant de monumens de grandeur & de magnificence. Le célèbre Baron de Leibnitz, un des premiers génies qui ayent jamais existé, en traça le Plan & en dressa les Statuts. Il en fut nommé Président & en conserva la direction jusqu'à sa mort. Indépendamment des bienfaits accordés par le Roi même à ce nouvel établissement; M. de Leibnitz imagina des ressources pour son entretien qui sortoient, pour ainsi dire, de son propre fond, & il obtint de sa Majesté un privilège exclusif pour le débit des Almanacs dans tous les Etats Prussiens en faveur de la Société, à la char-

charge néanmoins, que cette Société devoit avoir soin de pourvoir le Public d'Almanacs en toutes sortes de formats faits avec exactitude, avec goût & réunissant l'agréable, le curieux, & l'utile. La Société tira tous les avantages possibles de cet Octroi, & ses Almanacs, les plus ingénieux de l'Europe, furent recherchés avidement, même dans les pays étrangers. Il en résulta un revenu assez considérable pour fournir non seulement à tous les faux frais, mais aussi pour procurer aux principaux Membres de la Société, domiciliés à Berlin & travaillants pour elle, des pensions fort honorables. Le Roi fit construire un Observatoire astronomique, beau & commode, ainsi que tous les autres bâtimens nécessaires à cet établissement. La Société fit peu à peu l'acquisition d'une belle Bibliothèque & d'un Cabinet pour l'Histoire naturelle. Il semble que M. de Leibnitz ait été doué d'un esprit prophétique, en chargeant la Société Royale de l'entretien d'un théâtre anatomique, auquel les hopitaux fournissent pendant les mois d'hiver des cadavres, & où des Professeurs en chirurgie, fort habiles, font des cours complets d'anatomie, des dé-

monstrations pour les opérations chirurgiques, & où ils enseignent les meilleures méthodes de faire le bandages, l'art des accouchemens & ainsi du reste. Quelque onéreux qu'ait été ce théâtre pour la Société, quelque étranger qu'en puisse paroître l'objet pour une Académie des sciences, il est certain cependant que celui dût dans la suite la conservation de son existence à ce sage établissement, & qu'on peut dire à cet égard que le fondateur a presque lu dans l'avenir.

M. de Leibnitz fit un choix d'habiles gens pour former le corps de la Société Royale, & il y associa les plus célèbres Savans de l'Europe en qualité de Membres étrangers. La nouvelle Société entra dans la carrière des sciences comme un Athlète vigoureux par lui même, & y brilla par ses progrès. Elle publia des Mémoires sous le titre de *Miscellanea Berolinensia*, qui méritèrent les applaudissemens de toute l'Europe savante. Tant que Frédéric I. & Leibnitz vécurent, ces Mémoires paroissoient régulièrement, & l'ardeur des Académiciens ne se ralentit en rien.

Frédéric Guillaume étant monté au trône y apporta des inclinations toutes guer-

guerrières, & une espèce de mépris pour les Lettres. Il joignoit à ces dispositions une antipathie pour la plupart des établissemens du Roi son Père.. Presque tous les revenus de l'Etat furent tournés au militaire, & ceux de la Société coururent grand risque d'être entraînés par le torrent, & engloutis dans ce même gouffre. Les Académiciens tremblèrent, mais ce fut alors qu'ils reconnurent l'utilité du théâtre anatomique, incorporé à leur établissement. Le nouveau Monarque crut avec raison que ce théâtre étoit d'une nécessité indispensable pour les Chirurgiens de toute son armée, & la Société Littéraire subsista à l'ombre de l'anatomie. Elle essuya cependant quelques dégoûts, qui ne laissèrent pas que d'amortir son zèle pour l'avancement des Lettres. Le Roi assigna des pensions sur les fonds de la Société en faveur des Bouffons royaux, & l'un d'eux, qui, à la vérité, ne manquoit pas de connoissances, obtint même le titre de Vice-Président de la Société. C'étoit non seulement lui donner une espèce de flétrissure, mais rebuter aussi les savans étrangers, qui dès lors ne témoignèrent plus d'empressement pour obtenir une place dans'un

corps, sur lequel le Souverain même répondoit du ridicule. Plusieurs des Membres ordinaires furent découragés dans leurs travaux, les Transactions parurent lentement & irrégulièrement, & les ouvrages des Muses dégénérent en perflilage. Le Roi ne faisoit proposer de tems à autre que des plaisanteries à la Société, & celle-ci n'y répondoit guère sur un meilleur ton. Un jour, par exemple, S. M. lui fit demander *quelles peuvent être les causes physiques, pourquoi deux verres remplis de vin de Champagne & choqués l'un contre l'autre, ne rendent pas un son aussi aigu ni aussi clair, que quand ils sont remplis de tout autre vin, mais que leur choc ne les fait raisonner que d'un ton amorti & presque étouffé?* les Académiciens firent répondre que, n'étant pas à même de boire du vin de Champagne ils ignoroient cet effet. Le Roi leur en envoya une douzaine de bouteilles, pour les convaincre de la vérité du phénomène. Ils burent le vin & n'éclaircirent rien.

Enfin, quoi que cette Société eut toujours dans son sein des Membres distingués dans la République des Lettres, il régnoit cependant une grande indolence dans leurs travaux académiques & depuis  
l'an-

l'année 1710. jusqu'en 1740. elle n'avoit fait paroître en tout que six Volumes de *Miscellanea Berolinensia*, qui furent suivis en 1743 d'un septième & dernier Tome; mais les Mémoires, quelque irrégulièrement qu'ils parussent, n'en étoient pas moins estimés des Savans.

Telle étoit la situation de la Société de Berlin, lorsqu'au mois de May de l'année 1740. Frédéric second monta sur le trône de Prusse. C'étoit le Nourrison & le favori des Muses; il étoit naturel qu'il devint leur Protecteur. Mais les travaux guerriers qui vinrent l'occuper dès le commencement de son règne, ne lui permirent point de donner des soins particuliers à l'encouragement des arts & des sciences. Les guerres & les paix se succédoient rapidement. Les intervalles n'étoient jamais assez longs pour penser à des établissemens considérables. Le nouveau Roi cependant rassembla, pour ainsi dire, au milieu de ses opérations militaires les matériaux pour cet édifice célèbre, qui devoit illustrer son règne pendant la paix. Il attira dans ses États plusieurs Savans qui s'étoient acquis une grande réputation dans le reste de l'Europe. L'illustre Wolff avoit été rappel-

lé & placé à Halle en qualité de Chancelier de cette Université. M. Euler, Mathématicien du premier ordre, & peut-être le plus grand calculateur qu'il y eut jamais, quitta St. Petersbourg pour venir s'établir à Berlin. M. de Maupertuis, M. le Comte d'Algarotti M. de Voltaire même venoient passer des années entières à la Cour de Frédéric, mais n'y fixerent pas d'abord leur domicile. La guerre de 1744. les en éloigna pour long-tems.

Ce fut peu avant cette guerre, qui donna occasion au Roi de cueillir de nouveaux lauriers dans les plaines de Friedberg, de Sohr, de Hennersdorff & de Keffelsdorff, que ses Courtisans lettrés profitèrent de leur loisir pour se livrer avec ardeur aux études, & pour réunir leurs efforts en faveur de l'avancement des Lettres. Mr. le Maréchal, Comte de Schmettau, Grand Maître de l'artillerie & M. de Borcke, Ministre d'Etat & du Cabinet du Roi, convinrent entre eux d'établir une Société Littéraire dont les assemblées se tiendroient dans leurs hôtels, alternativement chez l'un ou chez l'autre. Ils nous communiquèrent leur dessein à M. Jordan, & à moi & nous  
en

en fumes enchantés. Chacun de son côté chercha à enroller des recrues pour ce nouvel établissement, & nous parvinmes en peu de tems à rassembler un nombre suffisant de Savans habiles en tout genre de littérature, qui s'engagerent comme Membres de cette Société. La première séance se tint chez M. le Maréchal de Schmettau. Elle fut nombreuse. M. de Francheville en fit l'ouverture par la lecture d'une Ode fort belle sur cet établissement. On fit ensuite quelques Statuts pour la Société, dans lesquels on ne perdit pas de vue qu'il n'y a point d'Empire ou de Royaume des Lettres, mais une République des Lettres, dont les citoyens doivent jouir d'une grande liberté, si l'on veut attendre des succès brillans de leurs travaux, que l'esprit ne souffre point de gêne, que des Académiciens ne font pas des écoliers, & que tous les Réglemens dont une pareille Société est susceptible, ne doivent avoir pour objet que le maintien de l'ordre en général, & de la liaison entre les Membres. On me chargea de rédiger par écrit les Réglemens dont on étoit convenu, de tenir le protocole & de faire désormais les fonctions de Secrétaire de cette Société.

Cet.

Cet Institut particulier eut le bonheur de plaire à sa Majesté, au point qu'elle daigna s'en déclarer le Protecteur, & sa protection ne fut point stérile ni ne se réduisit pas simplement à l'honorable : au contraire ce Monarque commença par assigner un bel appartement du Château pour les assemblées, & prit occasion delà à penser à l'établissement d'une *Académie Royale des Sciences & des Belles Lettres*, en fondant, pour ainsi dire, ensemble l'ancienne Société Royale de Berlin & la nouvelle Société Littéraire. Par un ordre émané du trône le 13. Novembre 1743. sa Majesté nomma plusieurs Commissaires chargés du soin d'examiner l'état des fonds de l'ancienne Société, & de dresser le Règlement & les Statuts pour la nouvelle Académie. Ces Commissaires étoient M. le Maréchal, Comte de Schmettau, Mrs. de Viereck, Comte de Podewils, de Marschal, d'Arnim & de Borcke, Ministres d'Etat; M. de Jariges, Conseiller privé (\*) M. Eller, premier Médecin du Roi; M. Jordan, Conseiller privé & moi.

Cer-

(\*) Il a été élevé depuis à la charge éminente de Grand Chancelier.

Cette Commission s'assembla pendant assez long tems, & eut assez de peine à défricher les comptes de l'état des fonds, & à convenir des arrangemens les plus convenables *aux intentions du Roi*, pour mettre la nouvelle Académie sur un bon & grand pied. En revoyant tous ces anciens Régîtres je vous avoue que je n'ai pu lire fans une mortification piquante, sur l'état des pensions accordées par le feu Roi Frédéric Guillaume, des Articles qui portoient, *tant & tant pour les Bouffons de Sa Majesté*; ces fous étoient le Vice-Président de la Société, avec un autre faquin qu'on appelloit l'Astralicus &c. Bel honneur pour les Lettres! Quelle différence entre la façon de penser du Père & du Fils! Enfin on parvint à dresser un Plan, qui, ayant été présenté à S. M. fut approuvé en tous ses points. En signant cette approbation, elle daigna confirmer à la Société le titre d'Académie Royale des Sciences, ainsi que tous ses privilèges. Elle s'en déclara formellement le Protecteur, approuva les Statuts, & accorda à tous les Membres ordinaires les pensions qui avoient été proposées par la Commission.

Voi-

Voici donc, Monsieur, quel est aujourd'hui l'état de cette Académie & le Plan sur le quel elle a été arrangée. Protecteur, le Roi.

Quatre Curateurs qui président par semestre, & qui sont *Mrs. le Comte de Schmettau, Mr. de Viereck, Mr. le Comte de Götter, & Mr. de Borcke*, Ministres d'Etat.

Vice-Président *M. Jordan*, Conseiller privé.

Un nombre illimité de Membres honoraires, qui ne sont point assujettis au travail, & qui en revanche ne participent point aux pensions.

Un nombre déterminé de Membres ordinaires, engagés par les Statuts à travailler, à assister aux assemblées & à fournir des Mémoires, mais aussi tous pensionnés & résidans à Berlin.

Le Secrétaire perpétuel, *Mr. de Fariès*, Conseiller privé.

L'Historiographe de l'Académie, *M. Formey*, Professeur.

Un nombre indéterminé de Membres Associés & répandus par toute l'Europe. Les Vétérans, qui sont des Membres ordinaires, domiciliés à Berlin, mais auxquels l'âge ne permet plus de vaquer aux travaux Académiques.

L'A.

L'Académie elle-même est partagée en quatre Classes, dont chacune a son Directeur & son Secrétaire particulier. La première de ces Classes embrasse toutes les *Mathématiques* dans leur plus grande étendue ; la seconde la *Philosophie Spéculative*, la Métaphisique, la Morale, le Droit de Nature & des Gens &c ; la troisième la *Physique* & tout ce qui peut être compris sous le nom de Philosophie expérimentale, la Chimie. La quatrième les *Belles Lettres*.

L'Académie s'assemble tous les jeudis après diner. Chaque Classe y fait lire à tour de rôle un Mémoire, composé par un de ses Membres sur une matière des sciences qui est du ressort de sa Classe. Le choix de la matière même est arbitraire, & dépend de l'Académicien qui lit. Dès que la lecture est finie le Secrétaire perpétuel produit toutes les Lettres, Mémoires, ou autres pièces curieuses & intéressantes qui ont été envoyées à l'Académie par les Affociés étrangers ou autres Correspondans. Les Académiciens rendent compte des découvertes qu'ils ont faites, & l'on peut comparer ce bel Institut à une ruche ou chaque Abeille dé-

dépose le miel distillé du suc le plus précieux des sciences.

Tous les Mémoires lus à l'Académie se conservent dans ses Archives, & au bout de l'année on fait choix de trois ou quatre des meilleures pièces dans chaque Classe, dont on forme le Corps du Volume des Mémoires pour la même année, en y ajoutant les Éloges des Membres décédés, & tout ce qui peut être intéressant au Public.

L'Académie tient aussi deux Séances publiques, fixées au 24. Janvier jour de la naissance du Roi, & au 31. de May Anniversaire de son avènement au trône. Elle y indique le sujet pour le prix annuel de 50 Ducats, & l'adjuge aux Savans étrangers qui y concourent & dont elle couronne les pièces. Les Princes & Princesses de la Maison Royale, les Princes & Ministres étrangers, & une foule de personnes de distinction, honorent ces assemblées publiques de leur présence.

L'Académie a conservé les seaux & la devise que feu M. de Leibnitz avoit choisi pour la Société Royale, n'ayant pu trouver rien de plus ingénieux à y substituer. On y voit un Aigle qui en déployant  
ses

ses ailes s'éleve vers le firmament, & fixe sa vue sur les Pleyades avec cette inscription:

*Cognata ad Sidera tendit.*

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Voilà, cher Ami, quelle est l'histoire & l'état actuel de cette nouvelle Académie que vous desirez de connoître. Je sai que vous en formeriez un très digne Membre, & je m'offre de vous proposer. Quant à moi j'y ai pris la qualité de Membre honoraire, ne sachant point si S. M. ne me destine pas à quelque mission dans une Cour étrangère, & ne pouvant point non plus par la nature de mes occupations m'affujettir à un travail régulier.

J'ai l'honneur d'être.





## L E T T R E L X I I .

A MADAME DE STUVEN A  
BAREUTH.

*à Berlin le 20. d'Août 1744.*

**V**ous voulez donc, Ma très chère Soeur, que je vous fasse une relation complete des fêtes que notre Cour a donné, & de toutes les solemnités qui se sont passées à l'occasion du mariage de S. A. R. Madame la Princesse Ulrique & du Prince Successeur au trône de Suède. Vous savez que c'est ma marotte de faire ces sortes de description; , quoi que je n'y réussisse pas toujours aussi bien que je le voudrois. Mais, quoi qu'il en soit, comme je n'ai rien à vous refuser, j'essayerai de vous rendre un compte fidèle de tout ce dont j'ai été témoin oculaire.

Il en a coûté infiniment au Roi & à S. M. la Reine Mère, de consentir à l'éloignement d'une sœur & d'une fille aussi chérie

chérie que l'étoit Madame 'la Princesse Ulrique, qui réunissoit aux charmes de la figure tous les agrémens de l'esprit, toute la grandeur de l'ame & toutes les vertus du cœur. On souhaitoit à la vérité de voir tant de mérite couronné, mais on ne pouvoit se résoudre à s'en séparer pour jamais. Il se formoit dans le cœur de leurs Majestés & même dans celui de la Princesse, un combat violent entre la Politique & la tendresse. La Négociation fut mise par la Cour de Suède entre les mains d'un habile Ministre, qui est M. l'Envoyé de Rudenschildt, & ce Ministre avoit de fort bonnes raisons à faire valoir. Il proposoit un Prince aimable & doué de mille vertus, un Successeur nommé à la couronne pour Epoux d'une Princesse accomplie. Aussi triompha-t-il enfin de tous les obstacles, & ayant obtenu un matin une audience du Roi, il lui développa si bien tous les avantages de cette Alliance que S. M. lui dit d'un air fort gracieux, *Monsieur, revenez ici cet après diner; je vais parler à la Reine Mère & à la Princesse, & j'espère de vous donner une réponse satisfaisante.* En effet au sortir de table M. de Rudenschildt se rendit de nouveau chez

le Roi, & obtint de S. M. la permission d'envoyer sur le champ un Courier à Stockholm, pour y porter le consentement de leurs Majestés & de la Princesse à cette heureuse une union. Deux jours après le mariage fut déclaré à la Cour de Berlin, & on commença à faire les préparatifs pour le célébrer avec toute la splendeur & toute la magnificence possible.

Sa Majesté m'accorda, presque en même tems, la permission de faire un petit voyage de trois semaines à Hambourg. J'eus l'honneur d'y faire ma cour à S. A. S. Madame la Duchesse Douairière de Holstein, Mère du Prince Successeur de Suède. Cette illustre & respectable Princesse étoit enchantée du mariage prochain du Prince son fils, & du choix qu'il venoit de faire. Elle étoit curieuse de connoître le caractère de la Princesse promise, & je lui en crayonnai le portrait, d'autant plus volontiers qu'il n'avoit pas besoin d'être flatté & que je n'avois qu'à exprimer tout ce que mon cœur sentoit. Je retournai à Berlin comblé de graces & de faveurs, & à mon arrivée j'y trouvai toute la Cour de Prusse occupée aux apprêts de cet auguste Hymen.

Tous

Tous les magasins des marchands furent épuisés d'étoffes, de broderies, de galons & de toutes les premières matières du luxe le plus raffiné. On prépara les plus beaux appartemens du Château de Berlin, de Charlottenbourg & de Monbijoux où devoient se donner les fêtes les plus brillantes. Le Roi ordonna un bel Opéra précédé d'un Prologue, & fit choix de plusieurs Comédies qui devoient être représentées durant ces réjouissances. Tous les Ministres étrangers faisoient des arrangemens pour leur garde-robe & leurs équipages. Les Dames surtout rêvoient la nuit & travailloient le jour à leurs ajustemens. Les teints commençoient à se ressentir de ces travaux & de ces méditations, & la beauté naturelle courut risque de succomber sous les soins des ornemens recherchés.

La Cour de Suède de son côté avoit nommé le célèbre Comte de Tessin en qualité d'Ambassadeur, pour faire la demande solennelle de la Princesse, & pour inviter S. A. R. Mgr. le Prince de Prusse, à représenter par procuration la Personne du Prince Successeur de Suède à la cérémonie de la bénédiction nuptiale. Ce Seigneur, qui réunit à une figu-

re agréable, & aux qualités essentielles, les talens les plus agréables; la politesse la plus naturelle & l'usage du plus grand monde, arriva à Berlin avec un cortège des plus brillans. Il avoit à sa suite l'élite de la jeune noblesse Suédoise, parmi laquelle Mrs. les Comtes de Horn, de Fersen, de Taube, les Barons de Brahe, de Wrangel, & quantité d'autres se firent remarquer fort avantageusement. L'Entrée publique de cet Ambassadeur répondoit à l'objet de sa commission. Sa livrée & ses équipages étoient aussi magnifiques que galans. Six chevaux blancs, couverts de harnois bleu-mourants & argent étoient attelés à son premier carrosse de parade, dont on ne pouvoit assez admirer le goût & la peinture. Il eut le même jour ses audiences du Roi, des deux Reines, de la Princesse promise, du Prince de Prusse, & des autres Princes & Princesses de la Maison Royale. Les discours qu'il prononça à cette occasion étoient éloquens, mais non pas guindés: il y régnoit un ton de Cour plus que le faste de l'art. Après avoir satisfait au Cérémonial & à tous les devoirs gênans la Cour aussi bien que M. l'Ambassadeur ne pensèrent qu'à ban-

nir

sur la contrainte & à se livrer aux plaisirs.

Madame la Comtesse de Tessin n'est plus dans sa première jeunesse, & ne sauroit former de prétentions à la beauté, mais elle est grande, bien faite, d'une physionomie agréable, se présentant parfaitement bien, toujours mise de très bon goût, parlant avec esprit, s'exprimant avec grace & douceur, & ayant acquis pendant son long séjour à Paris, le ton & les manières tout à fait françoises. Elle est accompagnée par Mademoiselle de Sparre, jeune personne dont je balance de vous faire le portrait dans la crainte que vous ne me croyiez épris de ses charmes. Mais il vaut mieux avouer les choses naturellement & vous dire, ma chère Sœur, qu'il en pourroit bien être quelque chose, que je n'ai guère vu de Dame plus aimable, d'une figure plus piquante ni d'un esprit plus vif, plus fin & plus séduisant, que l'est celle dont je vous parle. Ses yeux sont si pleins de feu, si animés & en même tems si tendres.... non, ne m'en demandez pas d'avantage, car il est trop dangereux d'examiner ces yeux de trop près. Son cœur me paroît aussi beau que le reste de sa personne. Elle a beaucoup de talens,

danse très bien & est d'une gaieté presque toujours égale.

Mr. l'Ambassadeur s'est logé à l'hôtel de Schwerin dans la rue Guillaume, la plus belle de tout Berlin. Il a fait placer dans sa chambre d'audience un dais de velour gros bleu, brodé aux armes de Suède. Sous ce dais on voit le Portrait du Roi de Suède en grandeur naturelle & fort bien peint. Il tient tous les midis table ouverte, mais il passe les soirées à la Cour, ou invite du monde chez lui. Depuis le moment de son arrivée jusqu'à celui du départ de la Princesse, tous les jours ont été marqués par quelque nouveau divertissement. Les festins, les bals, l'Opéra, les Comédies, les promenades & les parties de plaisir se sont succédés sans intervalle.

Trois jour de suite le Troussseau de la Princesse a été exposé à la vue de tout le monde dans un des appartemens du Château, & tous les curieux sont convenus que le Roi n'a rien épargné, pour équiper une Sœur si chérie d'une manière convenable à sa haute naissance, & au rang qui l'attend un jour en Suède. Les cent mille écus de dot ont été remis, en beaux Ducats trébuchants, entre les mains de

de M. l'Envoyé de Rudenschildt, qui avoit reçu une procuration pour les recevoir. Enfin le grand jour des nœces postiches arriva. Dès le matin M. l'Ambassadeur envoya quatre Cavaliers Suédois à la Princesse pour la servir, & pour composer désormais sa Cour. Il en envoya autant à Mgr. le Prince de Prusse comme devant représenter à la Cérémonie le Prince Successeur de Suède. On y ajouta des Pages, des laquais &c. & la Princesse fit prendre à tous ses domestiques la livrée de Suède. Le Roi de son côté avoit aussi donné à la Princesse des Chambellans, des Cavaliers & des Domestiques de sa Cour pour la servir en qualité de Princesse étrangère.

Toute la Cour s'assembla l'après diner à 6 heures dans les appartemens de parade du Château de Berlin. Elle étoit d'une magnificence éblouissante ; chacun ayant fait les derniers efforts pour paroître avec éclat. Les jeunes Seigneurs Suédois au nombre de 36. étoient habillés superbement & avec un goût infini. Le Roi avoit un habit bleu-mourant, brodé d'argent en plein. La Princesse parut la dernière. Elle étoit d'une beauté ravissante & toute couverte de

pierreries. La plupart de ces pierreries lui avoient été envoyées de Suède, & présentées par M. le Comte de Tessin. J'admire surtout un collier & des bracelets de brillans, qui tous ont été trouvés successivement dans le Royaume de Suède, & qui font partie des Diamans de cette Couronne.

Le Prince & la Princesse, après avoir salué leurs Majestés, s'avancèrent vers l'Autel placé sous un Dais, & y reçurent la bénédiction nuptiale des mains du Confesseur de la Reine Mère, qui est Luthérien. Une triple décharge des canons du rempart annonça cet Hymen aux habitans de Berlin, & la Princesse reçut les complimens de toute la Cour sur la Cérémonie qui venoit de se passer, & sur la réalité qui l'attendoit en Suède.

Le Roi fit servir d'assez bonne heure. S. M. n'admit à sa table de particuliers que Madame l'Ambassadrice. Les autres Convives étoient tous des Princes ou des Princesses. Tout le service étoit d'or massif, de même que les girandoles, les couverts & généralement ce qui paroissoit sur la table. Il y avoit encore outre cela quatre autres tables, splendidement servies dans les appartemens attenans la  
gran-

grande salle, en général ce festin auguste se passa avec une magnificence dont on n'avoit guère vu d'exemple à Berlin.

Après le souper on dansa, comme de coutume la Danse aux flambeaux, & cette danse fut suivie d'un bal qui dura jusqu'au grand jour.

Le lendemain, mercredi, il y eut Comédie & souper à la Cour; le jeudi S. M. la Reine régnante donna une superbe fête à Schonhausen, vendredi Opéra; samedi S. M. la Reine Mère donna une illumination, souper & bal à Monbijoux; le dimanche fut consacré au repos, il n'y eut que le Cercle ordinaire le matin chez le Roi & le soir chez la Reine Mère. Le lundi au sortir du diner toute la Cour & la Noblesse de la Ville des deux sexes se rendirent, dans leurs plus beaux équipages, à Charlottenbourg. Cette promenade même formoit un coup d'œil charmant & une partie du divertissement. La grande Allée qui conduit à travers du Parc, depuis Berlin jusqu'à ce Château de plaisance, fourmilloit de monde. On avoit dressé de distance en distance des tentes, où les citoyens de la Ville trouvoient des reposoirs & des rafraichissemens, & voyoient passer cette procession brillante

carosses à six & à deux Chevaux. En arrivant à Charlottenbourg on s'assembla dans la grande Orangerie, qui forme une galerie d'une longueur immense. Toute cette galerie étoit décorée de festons de fleurs naturelles, de lampions, de diverses couleurs, & dans chacune des fenêtres cintrées on voyoit un Oranger en fleurs, ce qui non seulement faisoit un effet admirable à la vue, mais répandoit aussi une odeur des plus agréables dans tout ce grand vaisseau. A un des bouts de la galerie étoit dressé un joli petit théâtre, sur lequel le Roi fit représenter une Opérette ou Pastorale Italienne, entremêlée de danses charmantes. L'incomparable *Salimbeny* s'y surpassa. Vous savez, ma chère sœur, qu'en fait de musique, je ne juge par tout à fait sans connoissance de cause, & que j'ai entendu à Londres *Mrs. Farinelli*, *Senofini*, *Mlle. Strada*, *Mlle. Cuzzoni* & *Ghigiello* &c. mais je vous proteste que je donne la pomme à notre *Salimbeny*. Je conviens que *Farinelli*, par exemple, a une plus grande étendue de voix, & qu'il fait des choses qui me surprennent & me ravissent; mais *Salimbeny* me touche & me flatte plus. L'un chante pour l'oreille, l'autre pour le cœur.

Lors-

Lorsque l'Opéra fut fini, toute la Cour passa sur la grande terrasse, d'où nous découvrîmes tout le jardin illuminé, & après une demi heure de promenade on se mit à souper. Jamais je ne mangeai, ni vraisemblablement ne mangerai à une aussi grande table. Elle étoit de 300. couverts, & occupoit l'Orangerie presque d'un bout à l'autre. Toutes les personnes de qualité y furent admises sans distinction. Le Roi, les Reines, les Princes & les Princesses étoient placés au milieu de cette table sous une espèce de dôme, à leurs côtés les Ministres du Cabinet, les Ministres étrangers & les Dames du premier rang, & ensuite tous les Cavaliers & les Dames indistinctement, selon que chacun avoit trouvé à se placer. Le souper fut superbe & la chère excellente. Rien ne manquoit, & l'on fut servi avec autant d'ordre que de promptitude par toute la livrée du Roi, & une centaine de Chasseurs rangés autour de la table. Pour plus de commodité, on avoit dressé dans toutes les niches de cette galerie des buffets, où les domestiques trouvoient sous leur main tous les besoins pour la table. Figurez vous, ma chère Sœur, combien il faut de vaisselle plat-

te pour un souper de 300 personnes. Aussi avoit-on tiré du trésor plusieurs services d'Argent, que les Rois Frederic I. & Frederic-Guillaume ont fait faire, & qui y ont été déposés. Enfin je puis vous protester que rien ne manqua, & qu'on se leva fort tard & fort enchanté de s'être trouvé à ce festin, que le Roi seul pouvoit donner.

Après le souper on entra dans le jardin. Sa Majesté fit tirer un très beau feu d'Artifice sur la Sprée qui baigne ces jardins. Tandis que ce feu d'Artifice duroit, Mr. Frederstorff avoit eu soin de faire enlever les tables de l'Orangerie, & d'y tout préparer pour le bal. On fut surpris en y rentrant de trouver un changement de décoration qui sembloit avoir été fait par l'art des machines, ou par une espèce d'enchantement. Le Roi ouvrit le bal avec Madame la Princesse Royale de Suède, & toute la Cour dansa jusqu'au grand jour. On entra ensuite à Berlin & nous trouvâmes le chemin encore rempli de monde. Le lendemain, mardi, fut un jour de repos, & franchement on en avoit grand besoin. Mercredi le Roi donna un grand diner dans les appartemens de S. M. la Reine  
régnan-

régnante. L'après diner il y eut Opéra, qui commença de fort bonne heure, & à l'issue duquel toute la Cour & la Noblesse se rendit à l'Hôtel de M. l'Ambassadeur de Suède. Nous trouvâmes ce palais illuminé en dehors par des lampions, & en dedans par des bougies blanches. Beaucoup de goût régnoit dans cette illumination. Les armes de Suède & de Prusse, les Chiffres du Prince & de la Princesse entrelacés par les Amours, les emblèmes, les devises, tout étoit ingénieux. Le souper fut non seulement splendide & somptueux, mais aussi très fin & délicat, ce qui étoit d'autant plus surprenant que la chaleur excessive qu'il faisoit, sembloit y porter un grand obstacle. On avoit été obligé de faire venir de Hambourg la marée & quelque volailles, dans des caissons à double fond & entourées de glaces. Tous les Cavaliers Suédois faisoient les honneurs des différentes tables, & y faisoient régner l'ordre & la politesse. Mademoiselle de Sparre me fit l'honneur de me choisir pour sa moitié, & nous tâchâmes d'égaier la table dont elle faisoit l'hôtesse. Après souper M. le Comte de Tessin donna à ses Augustes & illustres Convives le specta-

tacle d'un beau feu d'Artifice qui fut tiré dans le jardin, & un bal finit cette brillante fête.

Dépuis ce jour jusqu'à celui du départ de la Princesse la joie continua à régner dans Berlin, & quoi qu'il n'y eut plus de ces fêtes fastueuses, les plaisirs n'en étoient pas pour cela moins piquans. Mais enfin le jour du départ arriva. Le Roi avoit nommé Mr. le Grand Maréchal, Comte de Gotter, pour accompagner Madame la Princesse jusqu'à Stralsund, où deux Sénateurs Suédois, divers Seigneurs & quelques Dames & Cavaliers de la Cour l'attendoient. Sa Majesté qui, sur les mouvemens de son propre cœur, jugeoit que le moment de la séparation produiroit une scène extraordinairement attendrissante, avoit ordonné l'Opéra pour faire diversion au chagrin, & fait préparer au lieu de souper une superbe collation en ambigu dans la grande salle du Château. Le Plan étoit qu'au sortir de l'Opéra la Princesse devoit presque en volant goûter un morceau, prendre son équipage de voyage, embrasser ses parens, se mettre précipitamment dans le carosse & partir comme un éclair. M. le Comte de Gotter fut chargé de l'exé-

ention de ce dessein & de presser le départ. Mais tous ces soins furent inutiles. L'incomparable Ulrique étoit trop chère à sa famille & à sa patrie, pour ne pas leur arracher des larmes dans ces instans cruels, où il s'agissoit de la perdre pour jamais. En entrant à l'Opéra j'y vis régner un air morne & mélancholique. La Princesse y parut en habit d'Amazone couleur de roze & argent, avec une petite veste, des paremens & un collet céladon, un petit bonnet à l'Angloise de velour noir, orné d'une plume blanche sur la tête, les cheveux flottans & noués d'un ruban couleur de rose. Elle étoit belle comme l'Amour, mais cet habillement si élégant & qui relevoit si bien ses charmes, nous en faisoit d'autant plus sensiblement regretter la perte, & nous annonçoit que l'heure étoit venue où nous allions les voir pour la dernière fois. Au second Acte le jeune Prince Ferdinand, frère du Roi, entra dans la grande loge, & s'étant jetté au col de la Princesse lui dit en pleurant. *Ah ma chère Ulrique, c'en est fait, je ne vous reverrai donc plus!* Ces paroles furent un signal donné à la douleur qui étoit renfermée dans tous les cœurs, pour éclater avec la plus grande vé-

véhémence. La Princesse ne répondit que par des sanglots en tenant son frère dans ses bras. Les deux Reines ne purent retenir leurs pleurs, les Princes & les Princesses suivirent cet exemple; des cœurs bienfaits ne sauroient voir pleurer leurs Maîtres sans en être ému, la douleur est épidémique, & elle gagna en un instant toutes les loges du premier rang, où se trouvoit la Cour & la Noblesse. Chacun avoit des motifs particuliers de regrets & chacun fondoit en larmes, personne ne prêtoit plus la moindre attention à l'Opéra, & en mon particulier, je me sentis le cœur si ferré & si ému que je fus charmé de voir la fin du spectacle. Un mouvement involontaire m'entraîna vers le Château. J'entrai dans les appartemens du Roi, & j'y trouvai la Famille Royale & une partie de la Cour assemblée. La douleur y étoit parvenue à son comble, tout le monde avoit le mouchoir à la main, & j'y vis à chaque instant des situations d'autant plus attendrissantes, qu'elles étoient produites par la nature même, & qu'elles avoient un air de vérité que l'art le plus parfait ne sauroit imiter sur la scène. Le Roi avoit composé une Ode sur le départ de la Princesse, dans la quelle il lui

fais-

faisoit ses derniers adieux de la manière la plus tendre & la plus touchante. Elle commence par ces mots.

*Partez, ma Sœur, partez,  
La Suède vous attend, la Suède vous desire,*

Sa Majesté la lui remit au moment qu'elle alloit prendre congé des Reines. La Princesse y jetta les yeux & tomba évanouie. Peu s'en fallut que le même accident n'arrivât au Roi. Ses larmes coulèrent abondamment. Les Princes & Princesses succomboient sous la tristesse. Enfin M. le Comte de Gotter jugea qu'il étoit tems de faire diversion à cette scène tragique. Il entra dans la salle à peu près comme Borée dans le ballet de la Rose, c'est à dire avec un bruit & un fracas épouvantable. Il fit quelques tourbillons, fendit la presse, & enleva tout d'un coup la Princesse d'entre les bras de la Reine Mère, la prit dans les siens & la transporta hors de la salle. Tout le monde suivit, les voitures attendoient dans la Cour, & la Princesse se trouva en un moment dans son carosse. J'avois presque perdu l'usage de mes sens, & je ne sai plus comment nous descendîmes l'escalier, mais je me rapelle que ce fut au milieu d'un  
con-

concert de sanglots très lugubres. Madame la Comtesse de Schwerin, qui avoit été nommée pour accompagner la Princesse jusqu'à Stralsund, Mademoiselle de Kne-sebeck & Mlle. de Sparre se mirent avec S. A. R. dans le même carosse, la portière fut fermée avec précipitation, le cocher fouetta, & le carosse en partant plus vite que l'éclair déroba l'adorable Ulrique aux yeux du Roi & de la Cour, qui restèrent consternés & immobiles pendant quelques minutes.

Pardonnez, ma chère Sœur, si je finis ici ma relation. Cet endroit réveille en moi des idées si tristes & si accablantes, qu'il reste à mon esprit à peine la faculté de vous assurer de toute ma tendresse.





## L E T T R E LXIII.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A MR. DE M \* \* \* A HANNOVRE,

à Berlin le ... d'Octobre 1744.

Peu de jours après le départ de Madame la Princesse Royale de Suède, je fis une visite à mon digne & respectable Ami Jordan, dont je trouvai la santé extraordinairement dérangée. Il touffoit violemment & sa poitrine me parut attaquée. Nous étions seuls. Après quelques momens d'entretien, il me dit d'un air & d'un ton extrêmement touchant: *Mon cher Ami, je prévois que ceci ne finera pas sitôt, je crains une maladie de langueur, j'avance d'ailleurs en âge & je me trouve comme isolé dans Berlin, mes filles sont en pension & tous mes parens occupés à leurs affaires. Venez habiter avec moi, il y a un bel appartement libre dans cette maison, vous aurez l'usage de ma superbe Bibliothèque, nous étudierons ensemble, vous mangerez à ma table, & j'aurai la con-*

so-

*solation d'avoir sans cesse un ami sûr à mes côtés.*

Quand même cette proposition ne m'auroit pas été agréable par elle-même, j'étois incapable de refuser quelque chose à un homme de mérite, qui m'avoit tenu lieu de père dans un pays & à une Cour où j'étois si étranger. Je consentis donc à ses desirs & je lui donnai ma parole sur le champ. On fit monter l'hôtesse, nous convinmes du prix du logement, on les prépara dès le lendemain, j'y fis transporter mes meubles & mes effets & j'y entrai au bout de quelques jours.

J'ai été d'autant plus charmé d'avoir pris cette résolution, qu'on s'aperçut peu après d'une certaine fermentation à la Cour, & dans tout l'Etat qui nous annonçoit une nouvelle guerre. En effet les armes Autrichiennes & les Flottes Angloise se rendoient redoutables à toute la terre. l'Empereur Charles VII. le plus digne Prince qui fut jamais, chanceloit sur le Trône Impérial, sa puissance n'étoit plus qu'un fantôme, & il vivoit en chambre garnie à Franckfort sur le Mein. Ses Etats étoient envahis. Le Prince Charles de Lorraine avoit passé le Rhin, forcé les lignes de Weissenbourg en Alsace, &

s'a-

s'avançoit vers la Saverne pour pénétrer par la Champagne au cœur de la France. Louis XV. étoit mourrant à Metz. M. le Comte de Rothenbourg avoit été envoyé à Paris, & après son retour M. le Maréchal de Schmettau faisoit les fonctions de Ministre du Roi auprès de S. M. T. C. Le Landgrave Guillaume de Hesse avoit été l'hyver passé à Berlin pour engager le Roi à entrer dans l'union de Franckfort, projetée dès lors par la plupart des Princes de l'Empire, & dont l'objet étoit de maintenir Charles VII. sur le Trône Impérial, de soutenir son élection & les Libertés Germaniques. Toute l'Armée Prussienne eut ordre de se tenir prête à marcher, on prépara une Artillerie immense, on sortit même les canons de l'arsenal de Berlin, tout enfin nous présageoit une guerre terrible. En effet nos soupçons se confirmèrent bien tôt, S. M. fit paroître un espèce de manifeste ou de déclaration, l'Armée se mit en marche, ayant le Roi à sa tête, traversa la Saxe, entra en Bohême, forma le siège de Prague & prit bientôt cette Capitale.

L'absence du Roi, des Princes & de la garnison rend Berlin fort tranquille & quel-

quelques fois ennuyeux. Je me trouve fort heureux aujourd'hui de vivre avec mon Ami Jordan, qui malgré ses infirmités est toujours d'une humeur charmante & d'un commerce aussi agréable qu'instructif : l'Étude fait notre principal objet. Nous croyons les heures matinales les plus propres à nous entretenir avec les Muses. Nous déjeunons, nous lisons, nous travaillons ensemble. Vers onze heures nous recevons les visites du Médecin & de nos amis; nous prenons nos habits & nous dinons frugalement. Au sortir de diner nous faisons une promenade en carosse pour peu que le tems soit beau, nous rentrons, nous reprenons nos occupations, nous jouons une partie au billard; vers le soir il nous vient ordinairement compagnie, & quelques Dames des plus qualifiées de la Ville nous honorent souvent de leur présence, nos soupers sont gais sans aller trop avant dans la nuit. Mais malgré l'attention que j'ai de tenir le plus que je peux compagnie à mon Ami, je ne rénonce pas entièrement au Monde & à la Cour. Une retraite trop austère ne conviendrait ni avec mon âge, ni avec mes vues. J'ai une fortune à acquérir, & M. Jordan est trop raison-

ables pour ne pas sentir que je ne puis  
 espérer de la faire en me confinant dans  
 une chambre de malade. Cependant tous  
 mes soins lui sont consacrés, & il ne  
 m'en coûte que le déplaisir de voir dé-  
 cliner tous les jours une santé qui m'est  
 si précieuse.

Nous étions l'autre jour (\*) M. Jor-  
 dan & moi assis tranquillement dans la  
 Bibliothèque, lors que tout à coup notre  
 lecture fut interrompue par le bruit du  
 canon des ramparts, dont il se fit une  
 triple décharge, qui nous annonça l'ac-  
 couchement de S. A. R. Madame la  
 Princesse de Prusse d'un Prince. Nous  
 courumes vers la fenêtre, & nous vîmes  
 les rues & la place du Château fort a-  
 nimées. l'Allegresse sembloit éclater de  
 tout côté, & tous les passans avoient la  
 joie peinte sur le visage. Un moment  
 après nous vîmes passer M. de Schwerin,  
 Écuyer du Roi, qui partoit en courier pour  
 porter cette grande nouvelle au Roi &  
 au Prince de Prusse à l'Armée. En effet  
 il ne pouvoit guère arriver d'événement  
 plus heureux & plus intéressant pour l'E-  
 tat

(\*) C'étoit le 25. Septembre de l'année 1744.  
 vers midi.

cat que celui-ci. Cet Enfant est le premier mâle qui naît de tous les Princes vivans de la Maison Royale de Prusse & de Brandebourg, & la Patrie ne sauroit faire assez de vœux pour la conservation de ce précieux Réjetton d'une tige aussi auguste. Le Roi a souhaité vivement que Madame la Princesse accouchât d'un Fils, ses desirs sont accomplis, il est heureux en tout, & en suivant les traces de la Providence je crois remarquer qu'elle concourt, par toutes sortes de voies, à l'accroissement & à la grandeur de la Monarchie Prussienne.

Au reste, cher Ami, j'ai été occupé depuis un mois à faire, par ordre du Département des Affaires Étrangères, la traduction d'un petit Ouvrage sur les affaires du tems, qui vient de paroître en Angleterre & qui contient beaucoup de réflexion aussi justes que favorables au système du Roi mon Maître. Il a pour titre. *Natural reflexions upon the Conduct of Great-Britain on the present War.* Après avoir rendu en François le mieux qu'il m'a été possible la force & l'énergie des expressions Angloises, je viens de faire imprimer cette brochure in quarto en deux colonnes, le texte original à côté.

té. Je prens la liberté de vous en envoyer un exemplaire, pour vous faire juger & de la fidélité de ma Version & des progrès de nos imprimeries; le Libraire Haude n'ayant rien épargné pour en faire une édition brillante. Faites-moi la grace de m'en dire sans flatterie votre sentiment, & croyez au reste que personne au monde n'est plus parfaitement que moi.





## L E T T R E L X I V .

A MADAME DE C\*\*\*. A R...  
[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

à Berlin le 10 d'Octobre 1745.

MADAME,

Dans le tems que vous jouissez à la Campagne des plaisirs de la vengeance, je me consume à Berlin en regrets de ne pas pouvoir vous y joindre. J'éprouve tous les jours combien il m'est difficile de vivre éloigné de vous. Mais vous m'avez ordonné de vous écrire, & cet ordre est une vraie consolation pour moi. Vous ne voulez point de nouvelles, point de Lettre qui ressemble à une Gazette, point de relation satyrique de ce qui se passe à la Cour & dans la Ville, mais vous desirez que je pense tout haut vis à vis de vous sur des objets qui vous intéressent d'avantage; que je raisonne avec vous, & qu'enfin notre correspondance prenne un air de conversation.

Tout

Tout cela est assez de mon goût, pourvu que le vôtre s'accommode de mes raisonnemens, & qu'en faisant le faux moraliste, je ne perde point la bonne opinion que vous avez de moi. Pour essayer je vais continuer, Madame, le dernier entretien que nous eumes ensemble chez Madame votre mère. Vous savez qu'on ne tarit point sur les coquettes, & qu'elles fournissent matière à mille réflexions. Je ne vous parlerois pas aussi librement sur leur sujet, si je croyois que, dans la composition de votre ame, il put entrer un seul grain de cette vilaine coquetterie.

Je partage le Sexe féminin en quatre Classes, & je range dans la première les *femmes simples*, qui manquant ou d'attraits ou d'esprit ou de sentiment; végètent dans le monde comme des automates, mettent leur souverain bonheur dans leurs Epoux, reproduisent maussagement leurs semblables, & meurent en emportant le titre de braves & honnêtes femmes, qui leur est décerné par le vulgaire.

*Les femmes sensibles* forment ma seconde Classe. Elles ont de l'esprit &, qui

plus est, un cœur qui se fait sentir. Elles conçoivent, qu'outre leur mari il est encore des hommes dans le monde qui ont du mérite, & qui sont dignes d'être aimés. Elles font un choix, sont lentes à se déterminer, approfondissent le caractère de l'objet auquel elles veulent s'attacher, & se piquent de sincérité & de constance après avoir choisi. Elles ménagent leurs faveurs, mais elles sentent aussi que l'amour veut un salaire, & que tout meurt dans la nature sans aliment. Elles savent enfin observer les bienséances extérieures, & ménager avec leur propre réputation l'honneur & le repos de leurs Epoux.

Dans ma troisième Classe se placent les *Femmes galantes*. qui se plaisent à avoir des Amans, avec plus ou moins de précautions aux yeux du public, qui en changent même de tems en tems, mais qui cependant n'en ont qu'un à la fois, & ne lui font point d'infidélité tant que dure son règne.

*Les Coquettes* enfin sont dans ma quatrième & dernière Classe. Ce sont des girouettes qui ne se fixent que lorsqu'elles commencent à s'enrouiller. Tant qu'elles conservent leurs charmes, elles

ne

ne cherchent qu'à multiplier leurs conquêtes, & mettent tout en œuvre pour y réussir. Il n'est pas décidé si elles sont plus méprisables en rendant leurs Amans heureux, ou en les leurrant par de vaines espérances. Ce qu'il y a de certain, c'est que la coquetterie est une duperie perpétuelle, & l'appanage d'une ame fautive & double. Une pareille femme veut nécessairement tromper ou l'Amant qu'elle a, ou celui qu'elle cherche à captiver : il n'y a point de milieu entre ces alternatives. Tout son objet est d'ailleurs fondé sur un jugement très faux. Son but est de plaire & de s'acquérir au moins une sorte de considération. Elle manque totalement l'un & l'autre. Son jeu la trahit nécessairement : il dégoûte les gens d'esprit & elle ne séduit que des imbéciles, ou de ces hommes destitués de mérite, qui sont, pour ainsi dire, toujours sur le pavé. La glorieuse conquête !

Sur ce tableau, qui est tiré d'après nature, dans quelle Classe croyez-vous, Madame, qu'une femme aimable & spirituelle voulut se ranger ? Je vous en laisse le choix ; mais après la place que vous occupez dans mon cœur, je fais bien

quel rang je vous assigne parmi les Belles estimables.

Si j'avois une fille je lui passerois d'être ou simple, ou sensible, ou même galante, mais je ne lui pardonnerois jamais la coquetterie. C'est mon aversion, parce que rien n'est si contraire à la candeur. Ne me répondez point, Madame, que la jalousie des hommes grossit souvent les objets & fait prendre pour un jeu de coquetterie les actions les plus innocentes. Non, ma chère Amie, l'œil d'un homme raisonnable ne se trompe jamais si grossièrement. Les coquettes se récrient toujours sur l'humeur jalouse de leurs maris ou de leurs Amans. C'est le refrain ordinaire. Les clameurs contre la jalousie se sont même assez généralement répandues dans le monde. On fronde, on blâme les jaloux & on cherche à les couvrir de ridicule. C'est une étrange chose que l'esprit humain. Nos loix sont pleines de contradiction, nos mœurs, notre morale, nos opinions le sont aussi. Si l'homme de naissance outragé cherche sa vengeance dans un duel, & en défendant sa vie tue son adversaire, le Souverain le condamne au der-

dernier supplice ; s'il se plaint de la même offence, & a recours à l'autorité des loix en refusant d'y contrevenir par un combat singulier, le Souverain le casse comme un lâche, & ses compagnons le jugent indignes de servir avec eux. Si l'Époux ou l'Amant effuye des infidélités de sa femme ou de sa maitresse, on l'accable de mépris, de railleries, on lui donne les noms les plus choquants & les plus odieux ; son honneur y est attaché. Si l'Amant ou l'Époux se croit trahi, s'il veille à la conduite de l'Épouse ou de l'Amante, s'il ouvre des yeux d'Argus sur elle, s'il cherche à prévenir ses écarts en la gênant, tout le monde crie haro sur lui, c'est un bourru, un vilain jaloux qui mérite d'être trompé.

Et d'où naît cette contradiction ? Les hommes frondent & blâment un jaloux, premièrement par un intérêt direct, parce qu'il se trouve dans leur chemin, qu'il prévient l'accomplissement de leurs desirs & qu'ils les empêche de faire les agréables, & secondement parce qu'ils veulent faire accroire aux femmes qu'ils sont eux mêmes tout à fait exempts & ennemis de la jalousie. Les femmes au contraire se récrient contre ce vice af-

freux, parce qu'elles se croient toutes offensées par la contrainte qu'un Epoux fait souffrir à sa femme, tout le Sexe paroît blessé par là, elles prennent fait & cause pour la partie souffrante, l'exemple pourroit gagner, la tyrannie des hommes n'est déjà que trop cruelle, il est prudent d'opposer la raillerie à ses progrès, & de répandre sur la jalousie le ridicule à pleines mains.

Permettez, Madame, que j'ajoute encore une réflexion à toutes celles que je viens de faire. Les coquettes reprochent à leurs maris ou à leurs Amans jaloux qu'ils poussent le soupçon trop loin, qu'ils prennent des mouches pour des éléphants, & que le moindre geste, le moindre coup d'œil les effarouche. Mais c'est précisément ce geste, ce coup d'œil qui porte le poignard dans le cœur d'un homme qui aime véritablement & délicatement. Si vous étiez Amant que préféreriez vous? ou que votre maîtresse tombât entre les mains de six houzards, qui lui arracheroient par la violence des faveurs essentielles, mais très involontaires, ou qu'elle prit du goût pour un rival, & qu'elle poussât un seul soupir pour lui? Il me semble qu'il n'y auroit pas

pas à balancer. L'un seroit un malheur fortuit, l'autre un mal réel.

Il y a plus enfin. Les petites préférences, les attentions, les regards dérobés qu'une femme donne même au milieu du grand monde à celui qui l'aime, font une bonne partie de la récompense de son attachement pour elle. Mais la valeur de toutes ces faveurs légères devient égale à zéro dès que d'autres en jouissent aussi, & un seul coup d'œil tendre & animé, jeté à un autre homme, est une vraie infidélité. J'aimerois mieux qu'une femme me dit tout naturellement comme Ninon de l'Enclos à son Amant: *Monsieur, il m'est arrivé un grand malheur cette nuit, j'ai cessé de vous aimer, que de voir qu'elle voulut me tromper en cherchant à faire une autre conquête outre la mienne. En blâmant sa légèreté, il me resteroit au moins l'estime pour sa franchise & sa candeur.*

Ne croyez pas, Madame, que je prêche ici pour ma propre paroisse. Depuis plusieurs années que je vous adore, vous savez qu'il ne m'est pas échappé le moindre reproche, ni le moindre

souçon contre la sincérité de vos sentimens pour moi. La disette des Amantes fidèles vous rend tous les jours plus précieuse & plus chère à mon cœur, & tant qu'un souffle de vie m'animerà, je ne cesserai de vous porter l'amour le plus pur, fondé sur l'estime la plus parfaite. Faites moi la grace de me communiquer vos idées sur ces réflexions générales & daignez les rectifier si vous me croyez dans l'erreur.

Je suis avec une passion plus forte que je ne puis l'exprimer.





LETTRE LXV.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A M. DE STUVEN A CHRISTIAN-  
ERLANG.

*à Berlin le ..... 1745.*

MONTRÈS CHER FRÈRE.

**L**A mort fut toujours ma plus cruelle ennemie: elle vient de m'enlever mon meilleur ami, mon protecteur, mon guide, & mon second père. C'est Mr. Jordan, Conseiller privé du Roi, Curateur de toutes les Universités de S. M. Directeur des Hopitaux, Vice-Président de l'Académie Royale des sciences de Berlin. Sa maladie étoit une pulmonie très décidée & très violente vers la fin. Après avoir languï depuis onze mois, il est expiré cette nuit, dans la 45<sup>me</sup>. année de son âge, entre les bras de sa famille & surtout de Mr. Gualthieri, Ministre François, parent du défunt & Ecclésiastique.

respectable par son savoir, son cœur, sa façon de penser & ses mœurs. Que de sciences, que d'esprit, que de vertus enterrés avec mon aimable Jordan! Que n'a-t-il pu, en s'élevant vers le Ciel, comme un autre Elie, faire tomber sur moi son manteau! Que n'a-t-il pu me faire héritier de ses connoissances & de ses lumières! Un pareil legs m'eut été plus précieux que celui de tous les trésors du Pérou. Le Public est souvent très prévenu & très injuste, & ceux qui jouissent de la faveur particulière des Rois sont ordinairement en butte à l'envie, à la critique, & à la médisance. Cette dernière ne trouvant point à mordre ni sur le mérite essentiel, ni sur la conduite extérieure du Défunt, jetta des soupçons odieux sur ses sentimens à l'égard du Christianisme & le taxa d'irréligion. Comme elle est adroite à tirer du poison des actions souvent les plus naturelles & les plus innocentes, elle fit envisager le parti que M. Jordan avoit pris de quitter la chaire & sa cure de Prentzlow, comme un indice & une preuve de son incrédulité aux mystères de l'Évangile. Les dévots disoient sourdement aux gens de bien qu'il adhéroit aux opinions de Spinoza, de Hobbes, de

To-

Toland, de Tindal & ceux-ci, séduits par leurs calomnies téméraires, crurent qu'en effet il avoit été trop honnête homme pour prêcher plus long tems une religion à laquelle il ne croyoit point. La vérité est que M. Jordan avoit senti, depuis long tems, les atteintes de la maladie qui vient de le mettre au tombeau, qu'il avoit la poitrine perdue, & que ses fréquens crachement de sang ne lui avoient plus permis de fatiguer ses poulmons en prêchant. Il n'avoit pas d'ailleurs les talens de la chaire, & faisoit un fort médiocre prédicateur. Sa Cure lui rapportoit à peine les intérêts de sa Bibliothèque, & il ne voyoit aucune apparence de s'avancer dans le Sacerdoce Réformé. Enfin, il eut le malheur de perdre son Epouse qu'il adoroit, & dont la mort pensa lui coûter la raison. Ce fut à cette époque cruelle que sa protectrice, Madame la Baronne de Knyphausen, lui proposa de renoncer à un emploi qui lui convenoit si peu, & d'accompagner M. son Fils aîné dans un voyage en Hollande, en Angleterre & en France qu'elle avoit dessein de lui faire entreprendre. Quel Ecclésiastique à sa place n'auroit pas topé à cette proposition? J'ose le leur deman-

père, bon ami & en général excellent citoyen.

Vous concevrez facilement, Monsieur, que la perte d'un tel Ami m'est sensible, au delà de toute expression, & que sa mort va changer tout le plan de ma vie. Je m'ennuye dans la maison que j'habite, & je ne passe jamais devant son appartement sans sentir un renouvellement de douleur. Que ne suis-je à portée de vous ? Votre présence seroit ma plus grande consolation.





L E T T R E LXVI.

A MA MÈRE A HAMBOURG

*à Berlin le 10. d'Avril 1745.*

**L**E vif & tendre intérêt que vous daignez prendre, ma très chère Mère, aux progrès de ma fortune, engage ma juste reconnoissance à vous communiquer incessamment tout le bien qui m'arrive, & que j'attribue en grande partie aux vœux ardens que vous adressez à la Providence divine en ma faveur.

J'étois encore plongé dans la plus grande affliction de la mort de mon ami & protecteur Jordan, quand M. le Comte de Podewils, premier Ministre du Cabinet, m'envoya inviter chez lui, & me déclara que le Roi, au milieu des travaux d'une pénible campagne, avoit songé à pourvoir son Frère Cadet, Monseigneur le Prince Ferdinand, d'un second Gouverneur, & que sa Majesté, de concert avec la Reine Mère, avoient jettés les yeux  
sur

sur moi pour remplir ce poste de confiance, qu'il avoit ordre de m'en faire la proposition, qu'il me donnoit trois jours de tems pour y réfléchir; & que je pourrois porter aux pieds de S. M. la Reine Mère ma réponse.

Je vous avoue, Madame, que cette offre toute gracieuse qu'elle est, m'a fait faire des réflexions très sérieuses. Je sens que cet emploi m'ouvre une brillante perspective en me liant plus intimement avec la Cour. Mais à mon âge, entreprendre le métier de Gouverneur d'un jeune Prince vif & pétillant! Moi, prétendre lui enseigner des sciences que je suis occupé à étudier moi-même! Enfin l'ambition fortifiée d'un peu d'audace l'a emporté. J'ai représenté à la Reine, que je me sentoiss plus propre à faire de son auguste fils un Prince vertueux & humain, qu'un Prince habile, que cependant je mettrois toute mon application à l'un & à l'autre de ces objets, & que j'acceptois cette charge avec la plus respectueuse reconnoissance, & le desir le plus vif de m'en acquiter dignement; mais que je commençois dès à présent à implorer l'indulgence de leurs Majestés.

La Reine eut la bonté de me la promettre

mettre & de me dire, que dans quelques jours Elle me donneroit de la part du Roi mes Instructions avec ma Patente, que je pouvois en attendant me préparer à mon nouvel emploi, & à venir occuper au Château l'appartement qu'Elle me feroit assigner attendant celui du Prince.

Me voilà donc, ma très chère Mère, dans une carrière toute nouvelle. Je ferai tous les efforts possibles pour la remplir à la satisfaction de leurs Majestés, de la Cour & du Public. Mon zèle me tiendra lieu de talens. J'ai cru cette révolution dans ma fortune assez importante pour vous en donner la nouvelle, mais je suis si occupé de toutes sortes d'arrangemens, que je ne saurois entrer dans aucun détail. Daignez accepter mes respects avec votre bonté ordinaire, & soyez persuadée que je ne cesserai d'être jusqu'au dernier de mes jours.



## L E T T R E L X V I I .

A M. DE STUVEN A ERLANG.

*à Berlin le 4. Juin 1745.*

**V**OUS avez bien raison, mon cher Frère, de me croire embarrassé sur les moyens de remplir tous les devoirs de ma nouvelle charge, & principalement sur le Plan des études du jeune Prince qui m'a été confié. Mais le Roi vient de me faire remettre une Instruction fort détaillée qui me guide beaucoup dans ce labyrinthe. Comme S. A. Royale a fait quelques progrès dans la Langue Latine, S. M. me dispense de la lui enseigner. Mr. le Major d'Humbert continuera à l'instruire sous mes yeux dans les Mathématiques, & surtout dans la partie des Fortifications, Mr. Sack, premier Aumonier de la Cour, dans les principes de la Religion Chrétienne & Mr. Jean des Champs dans la Philosophie. Quant à moi je m'occupe avec lui, pendant  
trois

trois heures de la matinée & deux heures l'après-midi. J'ai fait une répartition de ces cinq heures consacrées aux études par jour, & je lui enseigne.

L'Histoire, dont je viens de lui tracer un petit Canevas, auquel j'ai donné le titre d'*Enchaîné chronologique de l'Histoire universelle, sacrée & profane*. La première partie contient une explication des principes sur lesquels se fonde la Chronologie; des termes techniques qu'elle emploie &c. La seconde forme un abrégé fort court de l'Histoire des Juifs, depuis la création jusqu'à la destruction de Jérusalem, des quatre Monarchies anciennes, depuis leur origine jusqu'au partage de l'Empire Romain, & même jusqu'à la translation du Siège de cet Empire à Constantinople. J'ai ajouté à cette seconde partie quelques sections qui comprennent l'Histoire ancienne des autres Peuples, qui habitoient la terre dans ces tems reculés, comme les Celtes, les Scythes, les Chinois, les Egyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Germains &c. Autant qu'il en a pu parvenir de particularités à notre connoissance. La troisième partie contient l'Histoire du moyen âge sous l'Empire d'Orient & d'Occident, celle

celle des Califes, des Sarrasins, des Mahométans & de leurs progrès, &c. depuis le règne de Constantin le Grand, le rétablissement de l'Empire d'Occident par Charlemagne &c. jusqu'à l'extinction de la Famille Carolovingienne. La quatrième partie comprend l'Histoire des Etats, Royaumes, & Républiques modernes avec leurs différentes révolutions. La cinquième partie est consacrée à l'Histoire de l'Empire d'Allemagne. La sixième partie à l'Histoire de la maison de Brandebourg & la septième à l'Histoire de l'Eglise. Vous sentez bien que tout cela ne forme qu'un squelette fort décharné, auquel je tâche de donner du corps, & que j'anime tant que je puis dans les leçons mêmes.

2. La Géographie que je combine avec la connoissance du Blazon.

3. La Généalogie que je traite fort en abrégé pour ne pas trop fatiguer sa mémoire.

4. Le Droit de la Nature & des Gens, dont je lui explique les principes sur le petit Traité de Puffendorff des Devoirs de l'homme & du citoyen.

5. La Politique ou l'art de régner, dont je lui dicte les Elémens en abrégé.

6. Les Principes fort abrégés du Droit public

public de l'Allemagne, sur un petit Traité de Mascow, intitulé *Mascovii principia juris publici.*

7. La Rhétorique avec laquelle je combine l'art de bien écrire, & surtout le style épistolaire François & Allemand.

Dans les heures de récréation, ou quand je m'apperçois que le Prince n'est pas bien disposé à l'étude, nous lisons ensemble les meilleurs Poëtes & Orateurs anciens ou modernes. Je tâche de lui en faire sentir les beautés & quelque fois les défauts, pour tâcher de lui perfectionner le goût. De tems à autre je m'applique aussi à lui donner quelque teinture des antiquités, des médailles, & des beaux arts, pour ne pas du moins le laisser dans une entière ignorance sur ces objets,

Quelque prévenu que ce jeune Prince ait été d'abord contre moi, je m'apperçois cependant avec une satisfaction sans égale, qu'il commence à goûter mes instructions, & qu'il prend beaucoup de confiance en moi, Je porte une grande attention à ne pas trop fatiguer sa mémoire en lui faisant beaucoup apprendre par cœur, ni à le forcer au travail. Lors que j'entrai chez lui, il avoit une espèce d'a-

d'aversion pour l'étude, & ne respiroit que le militaire & la chasse : aujourd'hui il me demande lui-même des leçons & les écoute avec une attention qui me charme. L'Histoire paroît être sa science favorite, & je vous assure qu'il s'applique beaucoup à épurer son style, & commence à écrire fort joliment. Autant que j'ai pu développer son caractère il possède un grand fond de bon sens & même d'esprit, avec un cœur excellent. Son éducation me paroît un peu négligée, & ses Gouverneurs ne l'ont pas assez accoutumé à la générosité, & à un ton de politesse convenable à sa haute naissance. Si je parviens, comme je m'en flatte, à changer quelques unes de ses inclinations, & à corriger la rudesse de ses manières, je m'en applaudirai dans le fond de mon cœur, & j'espère en quittant mon emploi de présenter au Roi un Prince charmant, & qui plus est un bon Prince. Je n'épargne ni soins ni peines pour cela, toutes mes conversations à table, dans nos promenades & même dans nos heures de récréation, tendent à ce but, mais je m'étudie à ne pas faire le Sermonneur perpétuel & à cacher ma morale, tantôt sous le voile de l'amitié & tantôt sous  
lé

DE BIELFELD, *Lettre* LXVII. 193  
le voile de l'amitié & tantôt sous le masque de l'enjouement.

Je vous prie de me dire sans flatterie ce que vous pensez de ce Plan, & je suis prêt à le rectifier sur votre meilleur avis, n'étant nullement entêté de mes idées. Embrassez ma chère sœur, & cròyez moi plus que personne au monde.





## L E T T R E L X V I I I .

A MON FRÈRE A HAMBOURG.

à Berlin le 1. Decembre 1745.

**E**Ntre nous soit dit, mon cher Frère, nous avons été ici depuis environ trois semaines dans de grandes alarmes. Quelle terrible chose que la guerre ! Si elle procure aux héros les moyens de cueillir des lauriers, ces lauriers sont toujours arrosés de sang humain, & c'est ce qui en efface tout le prix à mes yeux. Dans quelles funestes situations ne met-elle pas d'ailleurs les autres citoyens ! Si j'avois aujourd'hui un Dictionnaire à faire, je vous reponds que le mot de guerre n'y entreroit pas. Voici en raccourci ce que j'ai vu arriver à Berlin, pendant cette époque que je n'oublierai jamais.

Après les journées mémorables de Friedberg & de Sohr, le Roi étoit fondé à croire ses ennemis si affoiblis & la  
faison

fi avancée, que S. M. jugea à propos de mettre son armée en quartiers d'hyver, & de venir Elle même à Berlin pour s'y délasser pendant quelques mois de ses immenses travaux. Quelques régimens d'Infanterie entrèrent dans la Capitale pour en former la garnison, & entre autres celui de S. A. R. Mgr. le Prince Ferdinand, mon illustre Élève. Le Roi se fit suivre par ses Gardes du Corps, qui firent une espèce d'entrée triomphale. Ils escortoient les Canons pris sur les ennemis pendant la dernière campagne, & chacun de ces cavaliers, qui marchoit deux à deux, tenoit en main un Drapeau ou Etendart des Autrichiens, dont soixante quatre leur avoient été enlevés à la Bataille de Hohen-Friedberg & une vingtaine à celle de Sohr. La file étoit longue, & ce spectacle terrible, mais beau en lui-même, remplissoit le peuple & tous les citoyens de Berlin d'une joie inexprimable. J'avois fait placer mon Prince sur un balcon au dessus du portail du Château, d'où nous vîmes passer cette procession triomphale, qui portoit tous les Drapeaux à l'Église de la garnison, où l'on en fit des trophées dédiés au Dieu des armées. Tandis que, placé

sur ce balcon derrière le Prince je prenois part à l'alegresse publique, M. de Borcke, Ministre du Cabinet, vint me frapper sur l'épaule & me dit tout bas, *Ab ! mon cher Ami, la paix vaudroit mieux que tout cela.* L'inquiétude étoit peinte sur son visage. J'en fus consterné aussi bien que de son discours, & je lui en demandai la cause. Il me repondit, *vous ne la saurez que trop tôt*, me quitta & me laissa dans une assez grande perplexité. Le soir il y eut un grand souper chez S. M. la Reine Mère. Toute la Cour étoit brillante, gaie & tranquille; le Roi paroissoit l'être aussi, mais comme j'étois prévenu & que je l'observois attentivement, je crus remarquer que son ame n'étoit pas aussi calme que son visage, & qu'il se passoit une scène au dedans de lui. Cependant je me mis tranquillement au lit, je n'y restai pas long tems; à 4 heures du matin, je fus reveillé par M. le Colonel de Quadt, Commandant du régiment du Prince Ferdinand qui frappoit à ma porte. Je me précipitai hors du lit, pris ma robe de chambre & me hâtai d'ouvrir. Il entra d'un air fort inquiet, & comme tous les domestiques du Château étoient encore ensevelis dans un

pro-

profond sommeil, nous parvinmes à l'aide de la sentinelle, qui étoit à ma porte, à allumer du feu dans ma cheminée. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit: *Monsieur, il y a une très grande expédition sur le tapis; j'ai reçu cette nuit un ordre du Roi de me mettre demain matin en marche avec le régiment, & de prendre la route de Crossen. Toute la garnison de Berlin vient de recevoir le même ordre, & le Roi lui-même nous suivra au bout de trois jours. Je viens en rendre compte au Prince, & comme j'ai une infinité d'arrangemens à prendre avec S. A. R. je vous prie de l'éveiller le plutôt que possible.*

Je ne fis que m'habiller autant qu'il étoit nécessaire pour paroître en état décent & j'entrai chez le Prince. Je l'éveilla le plus doucement qu'il me fut possible, & l'informai en peu de mots des raisons qui m'y engageoient. Il vint nous joindre sur le champ, & après avoir réglé avec M. de Quadt tout ce qui regardoit le détail du régiment, nous déjeunâmes ensemble, nous prîmes chacun nos habits & nous montâmes chez le Roi. Là nous trouvâmes l'Antichambre dans la plus grande agitation. Elle étoit remplie de Ministres d'Etat, de

Généraux, d'Officiers, d'Aides de Camp, d'Ingénieurs, & de toutes les personnes dont la présence si matinale pouvoit me faire croire qu'Annibal étoit aux portes. J'y remarquai surtout le vieux Prince régnant d'Anhalt-Deffau, & comme à travers de son abord austère & souvent brutal, il avoit beaucoup de bontés pour moi, je l'accostai & lui demandai tout bas la cause d'une émotion si grande & si foudaine. Il me dit que le Roi venoit

„ de découvrir un plan d'Opérations con-  
 „ certé entre ses Ennemis, pour l'attaquer  
 „ pendant l'hyver par cinq côtés diffé-  
 „ rens, & l'accabler s'il étoit possible,  
 „ Que la plus considérable de ces cinq  
 „ armées viendroit pénétrer dans les  
 „ Etats du Roi du côté de Crossen, &  
 „ couperoit ainsi S. M. de la Silésie,  
 „ qu'un autre corps paroîtroit dans la  
 „ Haute Silésie, un troisième dans la Bas-  
 „ se Lusace, un quatrième vers Leipzig  
 „ pour tomber sur Halle & inquiéter  
 „ Magdebourg, & enfin que le cinquiè-  
 „ me fort de 20 mille hommes, arrive-  
 „ roit par le Cercle des mines pour pé-  
 „ nétrer droit à Berlin, s'emparer de cet-  
 „ te Capitale, & porter le coup mor-  
 „ tel à la Puissance du Roi.

Ce

Ce projet me parut plus effrayant que terrible ; plus fastueux que solide & trop composé pour être dangereux. Je répondis au Prince d'Anhalt „qu'il falloit „ nécessairement que les ennemis eussent „ oublié qu'ils avoient à faire à un Roi „ éclairé & actif, qui ne manqueroit „ pas de rassembler en un instant ses „ troupes , d'en former une ou deux „ armées formidables, avec les quelles „ il fondroit sur un de ces cinq corps, „ que probablement il écraseroit , & „ qu'un seul de ces corps battu , seroit „ fuir tous les autres, que cet éparpillement de forces ne pouvoit tourner „ qu'à l'avantage de nos affaires, & que „ Sa Majesté, en attaquant toutes ces „ pièces détachées l'une après l'autre, „ donneroit toujours échec au Roi, échec „ au Roi, jusqu'à ce que l'ennemi seroit „ mat au centre de ses propres États.

Le vieux Prince se mit à sourire & me repliqua. „ Eh voilà aussi comme „ nous l'entendons le Roi & moi, & „ c'est la raison pour quoi vous voyez „ ici tous ces mouvemens.

En effet dès le lendemain le Prince d'Anhalt partit pour Halle, où il rassembla une armée, & deux jours après le

Roi quitta Berlin pour se rendre à Crof-  
 fen, où M<sup>gr</sup>. le Prince Henry étoit ma-  
 lade de la petite vérole. La veille du  
 départ S. M. soupa chez la Reine Sa  
 Mère avec la Reine régnante & pure-  
 ment en famille. Il n'y avoit de parti-  
 culiers à table que les Grandes Gouver-  
 nantes & le Comte de Podewils. Nous  
 autres Courtisans nous soupions avec les  
 Dames d'honneur à une seconde table,  
 où la gaieté ne régnoit pas comme à  
 l'ordinaire. Aussitôt que Leurs Majestés  
 furent levées nous entrâmes dans leur  
 salle à manger, & là je fus témoin du  
 congé tendre & touchant que le Roi prit  
 des Reines, de sa Sœur & de son Frère.  
 En sortant il trouva près de la porte M.  
 le Comte de Podewils, qui se préparoit à  
 lui baiser la main. S. M. l'embrassa &  
 lui dit. Adieu, *mon cher Comte, prenez  
 soin de tout, & s'il m'arrivoit quelque mal-  
 heur, souvenez-vous que vous perdriez un  
 bon ami.* J'entendis ces mots & ils me  
 percèrent le cœur; je m'avançai triste-  
 ment pour prendre congé du Roi & S.  
 M. reçut mes vœux & mes hommages  
 avec bonté. Monseigneur le Prince de  
 Prusse & M. le Comte de Rothembourg  
 étoient nommés pour accompagner le  
 Roi

Roi, & pour faire le voyage dans son carosse. Lorsque que le Roi fut sorti, S. A. R. me dit: *Il est tard, & nous partirons à la pointe du jour, je ne veux pas me coucher, mais j'ai envie de passer la nuit chez mon Frère Ferdinand. Faites nous faire un bon feu, & donner des cartes.* Je descendis vite dans l'appartement de mon Prince, j'y fis tout préparer & bientôt j'y vis entrer leurs Alteſſes Royales, accompagnées de M. de Rothembourg & du Colonel de Kreytzen. Nous nous mêmes à jouer, mais presque machinalement. Notre attention étoit interrompue à tout moment, par des réflexions que chacun faisoit sur l'état des affaires publiques & sur la crise où nous nous trouvions. Enfin cette triste nuit n'étoit passée qu'à moitié quand on vint nous avertir que le Roi étoit levé. Les Princes se préparèrent à monter dans son appartement & nous à les y suivre. En sortant Mgr. le Prince de Prusse nous dit, à M. de Kreytzen & à moi, qu'il avoit encore au Château de Wusterhausen un trésor en vieux vins de Rhin, qui lui venoient de la succession du feu Roi son Père, qu'il n'aimeroit pas que ces vins fussent bus par les Pandoures,

& il nous commanda d'écrire au baillif de nous envoyer les tonneaux à Berlin à l'approche du moindre danger.

Nous ne trouvâmes que peu de monde dans l'Antichambre du Roi, mais un ami me dit à l'oreille que S. M. faisoit tenir 500 chevaux prêts, pour transporter la Cour à Stettin au cas que le Général Gruhn vint se présenter aux environs de la Capitale. Le Roi ne tarda pas à paroître. Je ne lui ai jamais vu l'air plus frais, le visage plus serein ni l'humeur plus gaie. Il badina, se mit en voiture avec son Frère & le Général C. de Rothembourg, & partit comme l'éclair accompagné de nos vœux.

Dès que S. M. fut partie la Cour & la Ville de Berlin prirent un air languissant, inquiet & sérieux. Bientôt cet air devint tout à fait militaire. On recevoit de tout côté des nouvelles de l'approche des Ennemis. Ces nouvelles toujours exagérées grossissoient le danger & notre peur acheva le reste. Nous avions dans la Ville quatre Bataillons de garnison, environ deux mille recrues, déjà habillées & exercées, dont on forma deux autres Bataillons, l'un, commandé par M. le Colonel de Kreytzen & l'au-

tre par M. le Major de Jarriges des Cadets, un bon Bataillon de miliciens du Général de Kratsch; environ trois ou quatre Escadrons de Cavallerie & de Chasseurs. Et enfin le Corps des Cadets, avec quelques Canoniers. Dans un besoin le Roi avoit permis de tirer de Potsdam le premier Bataillon de ses Gardes & les Surnumeraires ou Nonrangés qui y étoient en garnison. Mais, pour se mettre encore plus en état de défense & soulager la garnison, nos Généraux jugèrent à propos d'armer 16 mille Bourgeois partagés en différentes Compagnies. Leurs armes furent tirées de l'Arsenal, on les exerçoit tous les jours, & ces citoyens de la Capitale d'un état militaire, nés pour ainsi dire au sein de la guerre, se prêtèrent à ces exercices avec une ardeur, une bonne volonté & un succès qui surpasse toute croyance. Mr. le Général, Comte de Haack, étoit Commandant de la Ville; mais nous avions outre cela Mr. le Marchal de Schmettau, Grand-Maître de l'Artillerie, S. A. R. Mgnr. le Marckgrave Henry, Mr. le Colonel de Reifswitz & plusieurs anciens Officiers expérimentés. On fit un Plan de défense,

on partagea la Ville en quatre Quartiers, on indiqua des places de Rendez-vous à la première allarme, & on remit à chaque troupe une instruction sur ce qu'elle auroit à faire au besoin.

La Ville de Berlin est, comme vous savez, d'une grandeur immense; elle est entourée à moitié d'une haute muraille de briques & à moitié de bonnes palissades. On commença par élever devant chaque porte une espèce de Redoute ou de Flèche, qu'on garnit de canons. On plaça encore une autre bonne Redoute sur une hauteur qui se trouve dans l'enceinte de la Ville & qui commande la plaine des environs. On dressa de distance en distance des échafauds de charpente, derrière les murailles de la Ville, & on les y appuya, pour y faire monter les Soldats & les Bourgeois, afin de pouvoir tirer par dessus ces murailles. Du côté extérieur des palissades on creusa un large fossé sec, en jettant la terre par dessus ces palissades en dedans, ce qui formoit en même tems un bon parapet. Tout cela étoit garni par ci par là de canons, & tous ces travaux se firent avec tant de vivacité qu'ils furent achevés au bout de quinze jours. J'y conduisois très souvent mon Prince qui en étoit

toit fort curieux. Nous y rencontrâmes un jour vers l'heure du diner Mr. le Marquis de V... Ministre de France, qui aborda le Prince en lui demandant ce qu'il alloit faire? *Fortifier*, lui répondit S. A. Royale, & vous Monsieur le Marquis quel est votre dessein? *De fortifier mon estomac*, Monseigneur, répliqua le Marquis en riant & en prenant congé du Prince. Il n'avoit pas trop bonne opinion de cette défense, & en effet la chose me parut fort problématique. La Ville étoit trop grande, trop peu fortifiée, & la garnison trop foible pour la défendre contre une armée & une attaque tant soit peu régulière. Tous ces préparatifs pouvoient aboutir tout au plus à nous mettre à l'abri d'une surprise, ou à parer un affront de la part de quelques troupes irrégulières, comme aussi à calmer l'esprit des citoyens & à les rassurer. Aussi tout fut fort tranquille pendant trois semaines; nos Chasseurs & nos Dragons, faisoient des patrouilles, battoient la campagne des environs & n'appercevoient rien. Mais nous ne recevions pas un mot de nouvelles du Roi, & ce silence nous inquiétoit extraordinairement. Enfin, un soir en rentrant au Château, je vis beau-

coup d'agitation dans les rues, & je trou-  
 vai le Prince dans sa chambre qui me  
 dit qu'il y avoit de très mauvaises nou-  
 velles, que le Général Gruhn s'avan-  
 çoit à grands pas, & qu'il seroit dans peu  
 de jours devant Berlin. Ce discours me  
 frappa, mais j'affectois de n'en rien croire,  
 & nous nous mêmes assez tranquille-  
 ment au lit. A quatre heures du ma-  
 tin on frappa avec violence à ma porte,  
 & m'étant levé en sursaut, je fus fort  
 consterné de recevoir une Lettre du bail-  
 lif de Wusterhausen, qui me marquoit  
 qu'on y préparoit les Quartiers pour l'ar-  
 mée Autrichienne, & qu'il m'envoyoit  
 les vins. Ce qui redoubla mes allarmes  
 fut qu'en passant sous le grand portail du  
 Château, j'y trouvai un grand nombre de  
 chariots, sur lesquels on chargeoit les  
 Archives de l'Etat pour les transporter en  
 lieu de sûreté. Enfin le vieux Libraire &  
 Gazettier Haude acheva de me décon-  
 certer, en venant à moi en robe de cham-  
 bre me disant que tout étoit perdu, &  
 que l'ennemi n'avoit plus qu'une marche  
 ou deux à faire. Je m'habillai vite &  
 me rendis chez M. le Comte de Haack,  
 qui ayant reçu à peu près les mêmes  
 nouvelles, n'avoit pas l'esprit aussi tran-  
 quille

quille que je l'eusse souhaité pour me rassurer. Je retournai donc promptement au Château, je fis éveiller mon Prince je lui rendis compte de l'état des choses & nous commençâmes à nous préparer de loin au départ. Cette journée fut terrible. La plupart des habitans des Fauxbourgs vinrent se réfugier au centre de la Ville; les Grands, les Riches, les personnes aisées se hâtoient de mettre leurs richesses & leurs meilleurs effets en sûreté; d'autres fortoient de la Ville, d'autres vouloient les suivre & ne trouvoient plus de chevaux. On ne voyoit dans les rues que carosses de voyage, charrettes, voitures, charriots de bagage &c. chargés de ballots. Tous les visages étoient allongés, la consternation éclatoit de tout côté, & dans l'intérieur des maisons on ne voyoit que des objets tristes. on n'entendoit que des lamentations.

Cet état dura trois jours, les plus défolés que j'aie passé en ma vie; les nouvelles empiraient toujours & le danger semble croître à chaque instant. Pour combloit de malheur nous avions dans la Ville un Ministre, envoyé à la Cour de Prusse de la part d'une Puissance neutre, mais

mais qui ne l'étoit nullement en son particulier. Il augmentoit nos allarmes, & tandis que toute la Ville étoit dans la plus grande affliction, il se présentoit & se répandoit partout, à la Cour, au spectacle, dans les maisons, il se rengorgeoit, se pavanoit & se repaïssoit de la consternation générale, en débitant sans cesse les nouvelles les plus funestes.

Si nos Généraux avoient été bien informés de la force réelle de l'armée de Mr. le Comte de Gruhn, il ne nous auroit sûrement pas inspiré la moindre crainte. Notre garnison se seroit fortifiée de celle de Potsdam & de Spendau, on seroit marché à sa rencontre, on auroit choisi un bon poste, & en l'attendant de pied ferme, on lui auroit bien vite fait rebrousser chemin. Car il n'avoit que 8. ou 9. mille combattans sous ses ordres la plupart troupes irrégulières, tandis qu'on nous le débitoit fort de 20. mille hommes.

Nous restâmes dans cette perplexité trois jours & trois nuits, qui nous parurent des années. Nos inquiétudes pour le Roi n'étant pas moindres que pour nous mêmes. Mais, mon cher Frère, je m'apperçois que ma Lettre n'est déjà que trop

**DE BIELFELD, Lettre LXVIII. 209**

trop longue; d'ailleurs le souvenir de cette triste époque me remet dans une espèce d'agitation qui m'empêche de continuer. Je vous marquerai par la poste prochaine les principales circonstances du dénouement heureux de cette tragédie. En attendant permettez-moi de respirer & de vous embrasser tendrement.



**LET.**



## L E T T R E L X I X .

www.libtool.com.cn  
 AU MÊME A HAMBOURG.

à Berlin le 10. Decembre 1745.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

Ce fut un vendredi au soir, & dans le plus fort de nos allarmes, & tandis que l'émigration des principaux citoyens de Berlin continuoit toujours, que Mr. le Comte de Podewils, Ministre du Cabinet, reçut un Courier portant la nouvelle de la défaite totale de l'avant-garde ennemie à Hengersdorff. Je ne vous dirai rien des particularités de cette affaire: vous en aurez vu les détails dans les Gazettes, le Mercure & les autres écrits de cette espèce, & mon dessein n'est pas d'empiéter sur le terrain des papiers publics. Il y avoit Cour ce soir là chez S. M. la Reine régnante, cette Cour étoit montée sur un ton fort

fort mélancholique , & personne ne comptoit d'en sortir avec un visage triomphant. Cependant M. le Comte de Podewils s'y rendit incessamment , & en y entrant il trouva dans l'Antichambre le Ministre mal-intentionné , dont je vous ai parlé dans ma précédente , qui l'aborda tout de suite & lui demanda d'un air gai s'il n'étoit point arrivé de nouvelles. M. le Comte composa son visage & lui répondit d'un ton plaintif , pardonnez-moi , Monsieur l'Envoyé . . . . sont-elle favorables , interrompit celui-ci avec agitation ? . . . . Vous en jugerez en lisant cette Lettre , lui repliqua le Comte , en lui donnant la relation. L'Envoyé s'approcha d'une table de jeu & déploya le papier. A peine eut-il lu quelques lignes que nous vîmes changer tous ses traits , il pâlit , des espèces de mouvemens convulsifs mettoient son menton & tous les muscles de son visage dans une étrange agitation , sa voix fut presque étouffée & il eut à peine la force de demander un crayon & du papier. M. le Comte lui en donna , il se mit en devoir de copier les dates & les circonstances principales de la victoire , sa main trembloit & jamais homme ne me parut plus

plus interdit. Décontenancé comme il l'étoit il ne put saluer S. M. la Reine qu'en passant, il sortit un moment après & s'en fut souper chez Madame la Princesse de [www.digitalebooks.com](http://www.digitalebooks.com) où j'ai vu après qu'il fit toutes les démonstrations d'un désespéré & ne put goûter d'un morceau. Mais tandis que la honte & la rage le faisoient fuir, M. le Comte de Podewils entra chez la Reine & lui communiqua sa nouvelle, qui se répandit en un instant par toute la Cour, & fut publiée encore le même soir dans la Ville, pour rassurer les esprits. La joie qu'elle causa dans tous les cœurs, est inexprimable. Les habitans de Berlin, semblables aux mariniens qui ont essuyé une longue & violente tempête, voyoient un horizon serein qui leur annonçoit le calme. L'orage alloit s'éloigner deux, ils n'entendoient plus gronder le tonnerre que dans le lointain, les nuages étoient sur le point de disparoître, ils jouiroient désormais de jours purs & tranquilles, & en effet leur espérance ne fut point trompée; car depuis ce moment les nouvelles heureuses se succéderent avec une rapidité étonnante, & la paix vient enfin de mettre le sceau à leur bonheur.

Le

Le lendemain nous reçûmes la confirmation de la bataille de Hennersdorff, deux jours après la nouvelle de la prise de Bautzen, où le Roi avoit trouvé un magasin considérable & fait quelques prisonniers ; encore quelques jours après une relation des progrès ultérieurs du Roi, & de la marche rétrograde du Prince Charles de Lorraine qui se retira vers la Bohême ; un autre Courier nous apporta la nouvelle de l'entrée du vieux Prince d'Anhalt-Dessau en Saxe, où il avoit pénétré du côté de Halle & par le Cercle de la Saale ; un autre la prise de Leipzig, dont les Magistrats étoient venus présenter les clefs au vieux Prince & se rendre à discretion. Enfin nous concevions chaque jour de plus belles espérances, & l'arrivée de S. A. R. Mg. le Prince Henry, qui revint de Crossen parfaitement guéri de sa petite vérole, acheva de répandre la joie dans tous les cœurs. Quelques fuyards revinrent dans la Capitale, d'autres restèrent dans leurs aziles pour y attendre la fin de cette scène intéressante.

Nous avons été quelques jours sans apprendre de nouvelle considérable. J'étois allé souper chez une Dame de ma

connoissance qui demouroit à la Ville-neuve, & je me retirai de fort bonne heure. Pour retourner au Château je passai par la belle promenade qu'on appelle ici *sous les tilleuls*. *Mon carrosse* étoit déjà avancé jusqu'à la moitié de l'allée, lorsque j'apperçus de loin la clarté d'une cinquantaine de flambeaux, qui passoient par le pont des Cavaliers & qui sembloient venir à moi. Je crus d'abord que c'étoit un convoi funèbre; mais ces flambeaux alloient vite comme l'éclair & vacilloient comme des feux-folets. J'ordonnai au cocher de doubler le pas. A mesure que j'approchai j'entendis le son d'une quantité de cornets de poste, bientôt je vis toute cette procession s'arrêter devant le Palais de Mgnr. le Marckgrave Henry, j'y mis pied à terre & j'y entrai pour voir ce que pouvoit signifier une apparition si singulière. Je trouvai tout le Palais en rumeur, & j'appris que c'étoit Mr. le Marquis Descouville, Chambellan de la Reine & qui faisoit la Campagne en qualité de Volontaire, que le Roi venoit d'envoyer en Courier pour porter à Berlin la nouvelle d'une victoire signalée, que les troupes de S. M. sous les ordres du Prince d'Anhalt-Def-  
fau

fau venoient de remporter sur l'armée Saxone, près d'un village nommé Kesselsdorff. Le Marquis n'avoit pu arriver aux portes de Berlin qu'à 8. du soir, & comme il faisoit nuit, il envoya en Ville pour demander une quarantaine de postillons & autant de flambeaux de cire blanche. Le bureau général des postes lui envoya sur le champ ce qu'il exigeoit, & dès que tout fut arrivé il se remit à cheval & fit son entrée dans la Capitale, suivi de tous ces postillons tenans leurs flambeaux allumés dans la main. En attendant le bruit de son arrivée s'étoit déjà répandu dans la Ville, & les habitans des rues par les quelles il devoit passer pour se rendre au Château, avoient allumé des feux devant leurs portes, & mis des chandelles à leurs fenêtres; ce qui forma une brillante illumination. Après avoir rendu compte de sa commission aux deux Reines, aux Princes & aux Princesses, il crut que son devoir exigeoit de porter avec tout son cortége cette grande nouvelle à Leurs Alteſſes Royales, le Marggrave & la Marggrave Henry, gendre & fille du vieux Prince d'Anhalt, qui venoit de remporter la victoire. Ce fut donc à leur Palais que je le rencontraï.

&amp;

& que j'appris de sa bouche les principaux détails de cet événement. Je courus vite au Château pour en faire mon compliment à Leurs Majestés, aux Princes & aux Princesses, & j'y trouvai encore toute la Cour assemblée, dans les transports de la première aleggresse.

Le lendemain un second Courier nous apporta la confirmation de cette nouvelle avec les détails plus circonstanciés de la bataille, & la liste des morts & prisonniers. Le jour suivant nous apprîmes la prise de Dresde, que le Roi de Pologne avoit quitté pour se rendre à Prague. Peu après nous sûmes que le Roi notre Maître étoit entré lui-même dans Dresde, que S. M. s'y délassoit de tant de travaux, qu'elle y faisoit chanter le Te Deum & représenter l'Opéra. Enfin M. le Comte de Podewils eut ordre de s'y rendre, & nous conjecturâmes bientôt qu'on y traitoit de la paix. En effet nos espérances ont été bien fondées, & cette paix si désirée & si nécessaire vient d'être conclue dans la Capitale de la Saxe, sous les auspices du Roi de Prusse, & par l'entremise de Mr. le Comte de Podewils, Ministre du Cabinet, de Mr. le Comte de Kaunitz, Ministre de Vienne, de  
M.

M. Villiers, Ministre d'Angleterre, & de  
Mr. de Bulau, Ministre de Saxe.

Je n'entre point dans aucune des particularités de cette paix. Les papiers publics vous en instruiront. Nous attendons en peu le retour de Sa Majesté à Berlin, & nos cœurs volent déjà à sa rencontre.

Voilà, mon cher Frère, l'histoire abrégée de nos dangers, de nos inquiétudes, de notre délivrance & de notre allégresse. Je me flatte que ces détails ne vous auront point ennuyé. On n'est pas fâché de savoir les particularités des grands événemens qui arrivent dans le monde, & qui en changent pour ainsi dire la face. Je vous ai raconté le tout avec la plus grande simplicité qu'il m'a été possible. Votre imagination ne manquera point d'orner ce récit par des réflexions ingénieuses. Adieu!





## L E T T R E L X X .

A MADemoiselle DE S...  
A BRESLAU.

*à Berlin le 1. Janvier 1746.*

MADemoiselle.

**J**e suis enchanté de voir que vous rendez justice à ma façon de penser. Ce ne fut que le sentiment de votre mérite, de vos vertus, de votre excellent caractère qui alluma il y a quelques années dans mon cœur cette passion pure & sincère dont je vous fis l'aveu alors. Le fort en nous séparant, sans doute pour jamais, n'a pas voulu qu'elle conservât toute sa vivacité. Il va vous unir à un Époux aimable, & il m'a attaché à la Cour de Berlin. L'absence a rompu les liens qui nous unissoient. La grande passion des Amans, qui vivent dans un long éloignement, ne subsiste que dans les Romans. Le flambeau de leur amour s'éteint dans le trajet; mais les sentimens  
d'u-

d'une tendre estime & d'une amitié sincère peuvent durer jusqu'au tombeau. Ce sont ces sentimens, Mademoiselle, que je vous consacre & dont j'ose vous demander le retour. Pour notre tranquillité mutuelle je ne desiré pas de vous revoir bientôt, & je souhaite que Monsieur votre Epoux fasse tout votre bonheur; mais je serai charmé de resserrer les nœuds de notre amitié, en entretenant avec vous le Commerce de Lettres que vous me proposez, & pour vous donner une première preuve de mon zèle & de mon obéissance à cet égard, je vous ferai la relation que vous me demandez des réjouissance publiques que la paix & le retour du Roi ont occasionnés à Berlin.

Dès qu'on fut instruit dans cette Capitale du jour que sa Majesté avoit fixé pour son retour, on commença les apprêts pour sa réception. Tout les habitans se préparèrent à illuminer leurs maisons, & beaucoup de citoyens zélés à aller au devant d'un Maître, qui après avoir combattu *pour la gloire & pour la Patrie* rentroit dans sa Capitale couvert de lauriers immortels.

Le jour étant venu on entendit dès le

matin sonner toutes les cloches de la Ville. Vers midi les Compagnies Bourgeoises s'assemblèrent devant les maisons de leurs Capitaines, & marchèrent ensuite à leurs postes assignés en se rangeant en double haie, depuis la porte de la Ville jusqu'au grand portail du Château. Tous ces Bourgeois s'étoient vêtus de leurs plus beaux habits. Leurs chapeaux & leurs armes étoient uniformes, leurs Officiers habillés de bleu, ils marchoient tambour battant & drapeau déployé. Tout près du Château étoit postée une Compagnie franche de jeunes Négocians, qui avoient choisi le Libraire & Marchand Fromeri pour leur Capitaine. Leur drapeau étoit blanc. On y voyoit un Cœur enflammé avec la devise, *Sic ardet pro Rege*. Ces haies de la Milice Bourgeoise formoient d'abord le plus beau coup d'œil du monde. S. A. R. Mgr. le Prince Henry étoit sorti dès le grand matin hors de la Ville, pour aller à la rencontre du Roi jusqu'à l'endroit où S. M. avoit fait commander son diner. Il eut la satisfaction d'y embrasser ce Monarque, ce Héros & ce Frère si chéri & si cher à la Patrie, & de le trouver parfaitement bien portant & de la meilleure

re

re humeur du monde. Le diner ne fut pas long, Sa Majesté se mit en voiture avant trois heures & s'avança doucement vers la Ville. Cependant les Dames & les principaux citoyens se rendoient en foule dans les maisons devant lesquelles le Roi alloit passer, & le peuple accouroit dans les rues. Jamais de ma vie je ne vis tant de monde rassemblé. Toutes les fenêtres étoient occupées depuis le faite des maisons jusqu'aux souterrains, les tuiles enlevées & les toits remplis de spectateurs ; on étouffoit dans les rues.

Lorsque le Roi arriva à deux lieues de Berlin, Sa Majesté y trouva déjà quantité de ses fidèles sujets qui sembloient ne pas pouvoir le voir assez tôt. Un peu plus loin se tenoient rangés tous les différens corps, qui étoient venus à cheval à sa rencontre pour l'escorter jusqu'au Château, & dont Sa Majesté reçut le zèle avec les marques les plus vraies & les plus touchantes de contentement, & de bonté. Le Roi étoit dans un phaëton ouvert accompagné de ses deux Frères, Mgnrs: les Princes de Prusse & Henry, La foule immense qui l'environnoit l'obligea à marcher pas à pas, & c'est ce qui

rendit cette entrée triomphale plus belle & plus pompeuse. Voici l'ordre de la marche.

D'abord on voyoit paroître le Maître des postes de la Cour, suivi de quelques centaines de postillons tous habillés de bleu, & ayant leurs cornets de poste, dont ils sonnoient continuellement, attachés à des cordons couleur d'orange. Après eux venoient tous les bouchers de la Ville & des environs à cheval. Ils avoient formé un Escadron, s'étoient habillés de brun avec des chapeaux à bords d'or & des coquardes bleues, leurs chevaux étoient harnachés superbement, & ils étoient très bien montés.

Ils étoient suivis par le Grand Maître des forêts à la tête de tous les Officiers de la Venerie, & de tout les chasseurs des environs de Berlin. Leurs habits étoient verds. Après eux venoit un détachement du régiment des Chasseurs du Roi, & à la suite de ce détachement un Escadron nombreux de Volontaires, composé des principaux citoyens de Berlin, tous habillés d'uniforme bleu de Roi & montants des chevaux superbes. Ils environnoient précisément le phaéton du  
Roi.

Roi. Plusieurs Pages de S. M. & des Princes suivoient à cheval, & un détachement des Gardes du Corps fermoit la marche, sans compter une longue file de carosses dont les propriétaires avoient été au devant de Sa Majesté & qui la suivoient. A mesure que le Roi passoit les Bourgeois rangés en haies présentoient les armes, leurs Officiers saluoient de l'esponton & du drapeau, les tambours battoient aux champs, le Peuple crioit, *vive le Roi, vive Frederic le Grand*, les femmes & les jeunes filles venoient répandre des fleurs sur son passage; du faite des maisons & des fenêtres on voyoit à tout moment voler des petites couronnes de lauriers, que les citoyens & les Dames jettoient sur la voiture du Roi. Jamais je ne vis de spectacle plus beau ni plus touchant. Le faste des Cours, les Cérémonies pompeuses qui se font par ordre des Souverains en imposent souvent par un éclat éblouissant; mais ici rien n'avoit été ordonné. C'étoit l'admiration, le zèle & l'amour des sujets qui avoient tout réglé, tout préparé. La nature même agissoit & d'une manière qui faisoit honneur à l'humanité. Ces réflexions remplirent tout à

coup mon ame, & j'en fus si attendri que je ne pus retenir mes larmes; mais des larmes que la joie affaissonnoit & rendoit délicieuses. La contenance du Roi dans une occasion si solemnelle & si propre à allumer les grandes passions dans le cœur d'un Monarque, concourut même à me toucher vivement. Le contentement, la bonté, le sentiment de sa grandeur & la tendresse pour son peuple étoient peints sur son visage. Il faisoit à droite & à gauche, il disoit à la foule qui se pressoit pour le voir, *mes Enfans ne vous étouffez point, prenez garde que les chevaux ne vous blessent, qu'il ne vous arrive point de malheur!* il sourioit aux uns, il disoit un mot gracieux aux autres, enfin il acheva de rendre l'alegresse universelle.

J'avois placé mon Prince sur un des balcons du Château. Lorsque je vis le carosse du Roi s'approcher je conduisis S. A. R. sous le portail du Château. J'eus toutes les peines du monde à y parvenir tant le grand escalier étoit rempli de monde, & je pensai plus d'une fois perdre la respiration. Lorsque Sa Majesté descendit de carosse, Elle embrassa tendrement son Frère, nous fit un compliment

pliment gracieux à tous, & nous eumes la satisfaction de l'accompagner jusques dans son appartement. Ce fut alors que les Compagnies Bourgeoises firent une triple décharge de leurs fusils, & qu'elles défilèrent ensuite tambour battant & drapeaux déployés sous les fenêtres du Roi.

Il semble que les événemens les plus grands & les plus fortunés de la vie soient toujours mêlés d'amertume, & que les Rois, au milieu de leurs succès les plus brillans, ne soient pas exempts de chagrin. A peine Sa Majesté s'étoit-Elle tranquillisée un moment dans sa chambre, qu'on vint lui annoncer que son ancien Gouverneur, M. Duhan de Jandun, se mourroit. Comme Elle avoit pour ce vieillard une tendresse extrême, fondée sur l'habitude & la reconnoissance, cette nouvelle lui causa le plus violent chagrin, & Elle voulut non seulement le voir, mais aussi lui donner la plus grande consolation qu'il pouvoit espérer encore dans ce monde, étant si près des portes du trépas, en lui présentant un Elève couronné, un Conquérant plein de modération, un Héros qui ve-

noit de donner la paix & de faire une entrée triomphale.

A six heure du soir toute la Ville étoit illuminée. Sa Majesté se remit dans son carosse accompagnée du Prince de Prusse & du Prince Henry. Mgnr. le Prince Ferdinand la suivoit immédiatement. En partant le Roi ordonna aux Pages de faire mener chez M. Duban. Celui-ci logeoit au Werder dans une espèce de cul-de-sac, & tout ce cul-de-sac étoit illuminé par tant de lampions, qu'on avoit été obligé d'ouvrir les fenêtres de la chambre du malade pour l'empêcher d'étouffer de chaleur. C'étoit un spectacle bien touchant de voir un mourant au milieu d'une illumination brillante, entouré de Princes & d'un Roi triomphant, qui parmi les acclamations & les cris de joie de son peuple, consolait ce mourant, partageoit ses souffrances, & se rappelloit le néant des pompes & des grandeurs humaines. Après que S. M. eut pris le congé les plus tendre du pauvre M. Duban, qui en effet expira le lendemain, Elle se remit dans son carosse & fit le tour de la Ville.

Je ne vous entretiendrai point des détails

tails de cette superbe illumination, mais je vous en envoie la description imprimée. Vous y trouverez beaucoup d'emblèmes charmans & d'inscriptions fort ingénieuses, dans lesquelles on a joint aux finesses de l'esprit moderne les graces, la force & la brièveté de l'expression des anciens; mais vous remarquerez aussi que tout cela est mêlé de plaisanteries, tantôt bonnes & tantôt mauvaises, comme il ne fauroit manquer d'arriver lorsque la multitude parle & chacun en particulier. Que dites-vous, par exemple, de ce bon Bourgeois qui ayant sans doute l'esprit encore frappé de sa peur passée, avoit fait peindre le Général Gruhn suivi de plusieurs Houzards Autrichiens, tous montés sur des écrevices, & la Ville de Berlin en perspective avec une devise allemande dont le sens étoit, *c'est ainsi que le Général Gruhn s'avance vers Berlin?* Et de cet autre qui sur un grand tableau avoit fait représenter plusieurs carosses à 6. à 4. & à 2. chevaux, des caleches, des charriots &c. fuyant à toute bride de la Capitale, & au milieu de tout cela un grand lièvre qui suivoit aussi, avec ces mots : *Par compagnie?* Au reste,

Mademoiselle , vous vous figurez aisément quel superbe effet cette illumination a dû faire dans une des plus grandes Villes de l'Europe , dont la plupart des rues sont tirées au cordeau , & remplies de Palais & d'Hôtels magnifiques , dont les places sont spacieuses & régulières , & qui a des Ponts & des Quais fort beaux. La variété infinie des décorations de chaque maison , achevoit de rendre ce coup d'œil le plus frappant du monde.

Le Roi & la Cour ne rentrèrent au Château que vers dix-heures du soir. Je pris ce tems pour me rendre encore dans une maison , où je savois qu'une Compagnie nombreuse de mes amis étoit invitée. En entrant dans la salle l'hôtesse vint à ma rencontre , & au lieu de me nommer par mon nom elle me cria *Ah ! bon soir , Monsieur de Vivat* , tant le *Vivat Fridericus magnus* qu'on avoit vu répété presque dans toutes les illuminations , avoit frappé l'imagination , occupoit tous les esprits & voloit sur toutes les bouches !

Toute la nuit se passa en festins que les citoyens donnèrent chacun selon  
ses

ses facultés, & l'on ne cessa de tirer des coups de fusil jusqu'au grand jour.

Trois jours après le Roi donna à l'occasion de la paix une fort belle fête dans la salle de l'Opéra. C'étoit un grand bal masqué où tout le monde fut admis. La Cour & la Noblesse y furent régales à six grandes tables, & la Bourgeoisie trouva dans les angles du Théâtre & derrière les Coulisses des pyramides & des buffets garnis de pâtés, de rotis froids, de pâtisseries, de confitures, de vins & de liqueurs. Tout ce beau bâtiment étoit illuminé en dedans par des bougies blanches & en dehors de lampions. Vis à vis de la grande façade on voyoit un édifice représentant le temple de Janus dont un guerrier armé à la Romaine fermoit les portes, & derrière ce temple on tira un magnifique feu d'artifice. On poussa le bal si avant dans la nuit, & les masques trouvèrent le vin du Roi si bon, que passant le lendemain vers l'heure du dîner devant l'Opéra je vis sortir de la grande porte deux Nymphes habillées en bergères qui, après avoir trop sacrifiées à Bacchus, avoient été surprises par

le Dieu Morphée, s'étoient endormies dans les cabinets & avoient trouvé la maison fermée à leur réveil. Le Concierge entendant le bruit qu'elles faisoient pour chercher une issue, vint à leurs secours, mais eut l'impolitesse de mettre en plein midi ces belles bergères à la porte, vêtues comme elles l'étoient, & bientôt elles furent suivies d'une foule de peuple & de polissons qui les accompagnèrent de huées jusqu'au corps de garde prochain, où elles se réfugièrent.

Vous voyez, Mademoiselle, que les plus grands événemens sont toujours accompagnés de petites aventures comiques. Je crois que cette dernière vous fera rire. Au moins m'a-t-elle beaucoup diverti en la voyant arriver sous mes yeux. Je viens de vous narrer aussi brièvement qu'il m'a été possible les principales solemnités de ce jour fortuné pour les peuples Prussiens; jour le plus beau que le Roi aura peut-être de sa vie, & le plus touchant qui puisse naître pour ceux qui lui sont attachés par les sentimens du cœur. Que n'avez-vous été à Berlin, Mademoiselle; je suis persuadé:

suadé que vous auriez mêlé vos larmes de joie aux miennes, & mon bonheur auroit été parfait si j'avois pu le partager avec vous; car personne au monde n'est plus véritablement que moi.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)





## L E T T R E L X X I .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

*à Berlin le 20. Mars 1746.*

**M**On très cher Frere. Non je ne puis vous envoyer la traduction de l'Epithalame que je viens de faire à l'occasion du mariage de M. le Colonel de W.... & de Mademoiselle de K... Dame d'Atour de S. M. la Reine Mère. C'est une pagnoterie qui roule sur une anecdote particulière & sur un jeu de mots, au quel le nom de l'Epoux, qui signifie en notre langue *Tout prêt*, à donné lieu. Cette équivoque ne sauroit se rendre en François, & par conséquent toute traduction rendroit mes vers d'une insipidité à peine soutenable. Chemin faisant j'y ai développé une thèse assez plaisante, & je soutiens que les Dames n'ayant d'autre fortuné à faire que celle qui leur est offerte par le mariage, l'art de plaire devient pour elles un objet tout

tout aussi grand que la victoire pour le Héros, la gloire & les succès pour l'homme d'Etat, le Savant, &c. Je conclus de là qu'il ne faut pas prendre pour frivolité les soins que se donne une jeune Demoiselle pour ses atours & sa parure, ni pour coquetterie toutes ces petites agaceries, ces coups d'œil dérobés, ces préférences accordées & reprises, & tout ce jeu qui imite si bien le sentiment, & que les belles savent employer si adroitement pour persuader aux hommes qu'elles ont du goût pour eux. Ce même principe me sert encore à justifier l'inconstance du sexe, & à prouver que l'Amour faisant un établissement aux femmes, il est juste qu'elles se déterminent pour le meilleur, sans être obligées de s'en tenir à une première inclination qui peut être effacée par une seconde, & une centième s'il en est besoin, pourvu que la dernière l'emporte par sa valeur réelle. Vous sentez bien que l'ironie n'est point épargnée dans cette pièce, & que la thèse que j'y soutenoit m'en fournissoit abondamment de la Matière. Ce fut Monseigneur le Prince de Prusse qui m'en donna la première idée, & qui en a fait depuis la Lecture au Roi à Potsdam. On prétend que S. M. en a ri & qu'Elle a daigné honorer cette bagatelle

telle de son approbation. Les plus beaux génies se plaisent quelques fois à encourager les mediocres par leurs applaudissemens. Au reste cette pièce a donné lieu à une petite histoire assez comique, que je ne puis m'empêcher de vous raconter. Comme mon intention n'étoit pas de m'en faire connoître pour l'Auteur, je mis sur le titre au lieu de mon nom une Lettre de l'Alphabet que je ne vous dirai point parce qu'on peut conter les miracles sans nommer les Saints & que je ne veux pas que votre imagination travaille. Nous avons à Berlin un très honnête homme, mais qui s'est rendu célèbre par son peu d'esprit & qui sert trop souvent de plastron aux railleries de nos mauvais plaisans. Son nom commence malheureusement par la lettre sous laquelle j'avois caché le mien. Plusieurs de nos Courtisans prirent occasion de là pour le tutlupiner. Ils lui firent accroire très sérieusement qu'on le soupçonnoit d'avoir écrit cette Satyre & qu'il ne manqueroit pas d'en avoir beaucoup de chagrin. Il en fut allarmé & alla trouver M. de Borcke, Ministre des Affaires Étrangères, pour lui déclarer son innocence, protestant qu'il étoit prêt à faire serment, & à le renouveler à l'article de la mort, de n'avoir jamais songé à faire cette Epithala-

thalamé. Le Ministre lui répondit qu'il l'en croyoit sur sa parole, & que tout *Berlin* lui rendoit assez de justice, pour être persuadé qu'il avoit été incapable d'en écrire une ligne. Il s'en alla fort satisfait, & tout rassuré. Cette petite aventure a amusé la Cour & la Ville pendant quelques jours.

Je n'ose presque risquer, mon cher St. . . . de vous envoyer un Exemple de la pièce en question; je crains la sévérité de votre jugement. Vous avez fait en ce genre des chefs d'œuvres à l'occasion de plusieurs mariages illustres célébrés à votre Cour, & le médiocre est toujours mauvais aux yeux de ceux qui savent produire du parfait. Il en est des ouvrages d'esprit ainsi que des statues. Comme on peut s'en passer, il semble que la plus petite bagatelle prétende à quelque chose, mais il n'y a que l'excellent qui soit souffrable. Cependant je n'ai rien à vous refuser, & au hazard de subir votre critique voici la babiole.



## L E T T R E LXXII.

A M. DE M.... A HANNOVRE.

*à Potsdam le 20. May 1746.*

Enfin, mon très cher Ami, me voilà parvenu après six années de travaux, au point où j'ai aspiré d'être, c'est-à-dire, à portée de pouvoir approcher de la Personne du Roi. Ne croyez pas que ce soit la vanité qui ait fait naître ce desir, ou qu'aiguillonné par une aveugle ambition, je cherche à m'approcher du trône, dont il peut partir des coups de tonnère au milieu des influences les plus bénignes qui en émanent. Non, Monsieur, c'est plutôt un motif d'humilité que d'orgueil qui m'a fait agir. J'ai cru que me dévouant aux affaires publiques, je ne pourrois faire une plus belle étude de l'art de régner, qu'aux pieds du plus grand Maître & du plus habile Monarque. Mes vœux sont satisfaits. Je vois & j'entends Frédéric. C'est mon  
Apo-

Apollon. Les oracles qu'il me rend ne font point accompagnés d'un appareil épouvantable. En m'approchant du Temple je n'entends point comme à Delphes gronder le tonnerre, ni ne sens trembler la terre sous mes pieds, il n'y a pas dans tout le Palais de Potsdam de Prêtresse qui s'agite d'une manière à inspirer l'horreur, pour rendre des décisions vagues & équivoques. Au contraire, toutes les fois que je suis appelé près du Roi, j'y vole sur les ailes du plaisir, une joie secrète s'empare de mon ame, & je n'en fors jamais sans être charmé & instruit. Voici, cher Ami, comme ce bonheur m'est arrivé.

Dépuis que la paix de Dresde a rendu le calme aux Etats du Brandebourg, le Roi a fixé son séjour à Potsdam, où S. M. gouverne ses peuples du sein de la tranquillité, & se livre dans les intervalles de ses grandes occupations à un repos studieux. Sa tendresse pour ses aimables Frères à attiré dans cette retraite Messieurs les Princes Henry & Ferdinand. Le dernier reçut il y a quelque tems l'ordre de lever le piquet à Berlin, & de transférer sa Cour à Potsdam, où le Roi avoit assigné des appartemens au  
Châ-

Château à S. A. R. pour y loger désormais avec sa suite. Le Prince obéit avec joie. Il accorda des pensions à tous les domestiques qui restèrent à Berlin, & la veille de notre départ il donna un festin superbe suivi d'un grand bal à toute la Cour. Le lendemain nous partîmes pour Potsdam, où je vous avoue que je n'eus pas lieu d'être trop content du premier accueil que S. M. m'y fit, & dont jusqu'à l'heure qu'il est je ne puis démêler le motif, ne me rappelant point d'avoir mérité en aucun sens la moindre mortification ; mais quelques jours après, Elle me fit la grace d'adoucir dans un entretien particulier toute l'amertume dont mon cœur étoit rempli, & depuis ce moment Elle n'a cessé de me combler, de distinctions & de bontés. Non seulement S. M. me fait appeler souvent pour lui tenir compagnie, pour lui faire quelque lecture ou pour assister à son concert ; mais j'ai aussi l'honneur de souper presque tous les soirs avec Elle à son petit couvert, ou à une espèce de table de confidence. Je suis moins flatté de cet honneur, tout grand qu'il soit, que charmé du plaisir d'entendre parler le Roi & les personnes d'esprit qu'il fait in-

inviter à ces soupers. Je doute qu'il y ait en Europe de conversation plus spirituelle, plus douce, plus instructive, ni plus animée qu'à cette table. Il semble que le Monarque se plaise à s'y dépouiller de la Royauté, pour ne paroître que le plus aimable des hommes ; mais en revanche il a la satisfaction de voir tomber de notre côté le voile, dont les Courtisans couvrent toujours leur visage lorsqu'ils approchent de la Majesté, qu'ils craignent de n'en pouvoir soutenir l'éclat éblouissant, ou d'en être pénétrés. Ici l'on voit un Roi qui prend l'air d'un Protécteur aimable, & des sujets favorisés qui marchent sous ses yeux, sans se garantir de pied en cap par des armes défensives. Les cœurs y sont mutuellement à découvert, & l'esprit n'y est point gêné par des entraves. On se met à souper à l'issue de son concert, la conversation s'anime, & le Roi est quelques fois étonné d'entendre sonner deux heures après minuit, quand il croyoit n'avoir été qu'une heure à table.

C'est ainsi que nous coulons, pour ainsi dire, à l'ombre du trône, des jours sereins & tranquilles. Puisse notre bonheur

heur être exempt de la vicissitude qui accompagne toutes les choses humaines ! Puisse la Providence conserver surtout la santé précieuse du Roi !

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



LET-



L E T T R E LXXIII.

A U M E M E.

*à Potsdam le 15. Septembre 1747.*

**V**os reproches, cher Ami, me sont bien sensibles, parce qu'ils paroissent justes. Oui, j'ai été près de quinze mois sans vous écrire, mais ne croyez point que la vanité ait étouffé dans mon cœur la voix de l'amitié, & que j'oublie aux pieds du trône ceux auxquels la mienne avoit été consacrée à si juste titre. C'est là cependant le sens de votre Lettre, ou du moins je crois l'y entrevoir; mais souffrez, Monsieur, que je vous désabuse en vous exposant naïvement les motifs de mon silence.

Plus le Roi m'a témoigné depuis quelque tems de bontés & de confiance, plus j'ai cru devoir resserrer ma correspondance, & les liaisons que j'ai eues dans plusieurs pays. Je veux être comme la femme de César, à l'abri même du soup-

çon. Vous savez que le Roi gouverne ses Etats par lui-même, & vous concevez par conséquent que le Château de Potsdam est un centre commun, auquel aboutissent tous les rayons & toutes les branches du gouvernement. J'ai fermé mon œil observateur. Je n'ai été attentif qu'à plaire à mon Maître, & qu'à prendre en gros des leçons de politique, sans considérer les objets en détail; j'ai occupé ma plume uniquement à l'instruction du Prince, & je me suis sevré d'un plaisir bien séduisant pour moi, qui est d'écrire à un Ami aussi cher, & aussi estimable que vous. Mais, il y a plus. Le Roi a daigné m'associer à ses plaisirs & me mettre de ses voyages. Vous sentez qu'avec de pareilles distractions il ne reste guère de tems pour vaquer à un commerce de Lettres régulier. Nous avons passé une partie des deux derniers Etés tantôt à Sans-Souci, tantôt à Charlottenbourg, tantôt à Orangebourg & tantôt à Rheinsberg. Les Reines, les Princesses, les Princes & la plupart des Dames & des Cavaliers, immédiatement attachés à la Cour, ont été de ces fêtes. Partout nous avons trouvé des appartemens commodes & bien me-

meublés, des plaisirs préparés, des jardins superbes, des bals, des illuminations, des feux d'artifices, une chère toute Royale, & du breuvage des Dieux. Le Roi a toujours été de la meilleure humeur du monde. Aussi l'avons nous considéré comme le Créateur & Père de notre joye. A Rheinsberg il nous a fait représenter la Tragédie de Britannicus, où j'ai joué le rôle de Néron. Les autres Acteurs étoient presque tous des Princes. S. A. R. Madame la Princesse Amélie a fait Agrippine avec un succès merveilleux.

J'ai pensé oublier de vous dire, que nos plaisirs ont été suspendus cet Été pendant quelques semaines, par une catastrophe dont vous aurez sans doute entendu parler. Le Roi avoit invité les Reines à Charlottenbourg pour y passer une quinzaine de jours. Toute la Cour s'y rendit en conséquence, & nous étions 280. personnes logés au Château, y compris les femmes & les valets de chambre &c. Chaque jour devoit être marqué par quelque nouveau divertissement. Nous y avions séjourné trois jours. Il y avoit eu Comédie Française & grand fouper. Au sortir de table il prit envie à

S. M. la Reine régnaute de rentrer en Ville & d'aller coucher au Château, pour retourner le lendemain matin à Charlottenbourg. On avoit été de la meilleure humeur du monde toute la journée, & nous eumes l'honneur d'accompagner S. M. & les Dames jusqu'au carosse en badinant & en folâtrant, après quoi chacun se retira tranquillement. Mais un peu après deux heures du matin, je fus reveillé par le son de la trompette des Gardes du Corps qui avoient leur Corps de Garde à l'entrée de la cour du Château. Je me levai précipitamment & m'approchai de la fenêtre; mais voyant que tout étoit tranquille, je me remis au lit croyant que c'étoit la Diane qu'on sonnoit ainsi. A peine y avois-je été deux minutes que Mgnr. le Prince Ferdinand vint heurter avec violence à ma porte & me cria, *Levez-vous vite, le Château est en feu, la Reine Mère & ma Sœur Amélie sont en danger.* Je me jettai hors du lit, & je ne pris que ma robe de chambre, nous entrâmes dans la chambre de lit de Madame la Princesse, & nous l'aidâmes à s'habiller & à se sauver. En arrivant dans la cour du Château nous vîmes un spectacle tout à fait tragi-comique. C'étoit S. M. la Reine Mère, portée sur un bran-

brancard par deux Gardes du Corps & escortée d'un côté par M. de Pannewitz, Lieutenant aux Gardes; tout habillé, botté éperonné & en superveste, & de l'autre par M. le Baron de Pollnitz en robe de chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit. Plusieurs valets de pied suivoient la Reine. Quelque épouvanté que je fusse, je ne pus m'empêcher de faire un éclat de rire à l'aspect d'un tel cortège; & en voyant la plus auguste Princesse du monde, en si chétif équipage, je me rappelai tout à coup les vers de Racine.

*Moi, Fille, Femme, Sœur & Mère de vos Maîtres?*

Dans le tems que je faisois cette réflexion mes yeux furent frappés par un nouveau coup de théâtre, la scène changea en un instant, & je vis autour de moi une espèce d'image du jour du jugement. Les flammes commençoient à percer au travers des fenêtres du Château, le son lugubre des trompettes continuoit sans relâche, toutes les portes s'ouvrirent, je vis des hommes & des femmes à demi nuds sortir de tout côté comme de dessous terre. Là on voyoit une Dame d'honneur en simple jupon & pieds nuds, là un Seigneur de la Cour

en chemise, là un autre en simple robe de chambre, là une Dame qui avoit mis deux bas l'un par dessus l'autre, & qui par conséquent montrait une jambe à découvert. Enfin, il n'y a sorte d'attitude, d'accoutrement extraordinaire, & de figure grotesque qu'on ne vit paroître en ce moment. L'épouvante étoit peinte sur tous les visages. Chacun crioit à ses gens, & tous les domestiques courroient çà & là s'entre-heurtant pour emporter les hardes & les effets de leurs Maîtres. J'étois moi-même dans un embarras très incommode. La décence & le profond respect dû aux personnes augustes dont j'étois environné, m'obligèrent à faire de mon mouchoir un ceinturon pour tenir ma robe de chambre bien fermée, & j'avois la mortification de voir, que mes laquais s'occupaient à sauver les pièces de mon habillement qui m'étoient les plus nécessaires. Enfin nous menâmes la Reine, les Princesses & toutes les Dames dans une salle à l'extrémité de la nouvelle aile du Château, où elles étoient dans une sûreté parfaite; après quoi nous accourûmes tous à l'endroit où l'incendie avoit commencé d'éclater, qui étoit la chambre d'audience,

dience de la Reine Mère & attendant celle ou S. M. étoit couchée. Nous trouvâmes que les flammes faisoient des progrès fort rapides, & que tout le Château étoit en danger. Je courus à pas précipités vers la Chapelle pour tâcher de la sauver, comme étant une des plus belles de l'Europe, & ornée d'un plafond peint par le célèbre Terwesten. J'eus le bonheur de venir à bout de mon dessein; mais en y allant je rencontrai le Roi qui se promenoit tranquillement sur la terrasse & qui me dit, *Eh bien! c'est un malheur, mais les ouvriers de Berlin y gagneront, pourvu que personne n'y soit blessé.*

Nous ne pûmes obtenir que de foibles secours de la Ville de Charlottenbourg même; mais celle-ci étant située entre Berlin & Spandaw à distance égale, on s'y aperçut d'abord de notre détresse, & comme on crut le Roi & tout la Famille Royale en danger, le Commandant de la Capitale & celui de la forteresse de Spandaw firent battre l'allarme & tout le peuple accourut pour éteindre le feu. La grande Allée qui conduit de Berlin à Charlottenbourg fourmilloit de monde. S. A. R. Mgr. le Marggrave Charles

arriva au grand galop, & se faisant suivre par les pompes à feu dont on faisoit aller les chevaux à toute bride. Dès que tous ces secours furent arrivés, on parvint en peu de tems à dompter l'impétuosité des flammes, & à 7 heures du matin tout fut éteint, chacun songea à retrouver ses habits & ses effets, & à se pourvoir d'un déjeuner.

Il n'y eut proprement que 3 ou 4. chambres du Château de consumées. Cependant on estima le dommage à 25 mille Ecus. Le Roi ordonna à M. de Knobelsdorff, Intendant des bâtimens, de faire rétablir le tout exactement comme les choses avoient été avant l'incendie. La Cour dina encore à Charlottenbourg, mais elle se sépara au sortir de table. Les Reines retournèrent à Berlin, & nous à Potsdam. Cependant huit jours après on se rassembla à Orangebourg chez S. A. R. Mgr. le Prince de Prusse, où les plaisirs abondèrent, ainsi qu'à Rheinsberg.

J'avois dessein de vous parler encore, cher Ami, des voyages que j'ai fait à la suite du Roi, & de vous tracer le trein de vie que j'ai mené depuis une couple d'années; mais ce sera pour une autre fois.

On:

DE BIELFELD, *Lettre LXXIII.* 249.

On vient m'interrompre pour me faire faire une promenade à Sans Souci, & à peine me laisse-t-on le tems de vous assurer de ma plus tendre amitié.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



L. 5

LET.



## L E T T R E LXXIV.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A M E M E.

*à Potsdam le 10. d'Octobre 1747.*

**J**E vous ai promis, cher Ami, une petite relation de nos voyages & la voici. Je n'entre dans aucun détail. J'ai eu l'honneur de suivre le Roi deux années de suite en Silésie, à Magdebourg & à Stettin, où S. M. a fait non seulement la revue de ses troupes, mais aussi des différens Départemens de l'Etat civil. Les voyages que les Souverains font dans les Provinces peuvent, ce me semble, devenir ou très utiles ou très pernicieux au bonheur des peuples. Si le Prince marche avec un cortège nombreux, s'il n'a d'autre objet que de satisfaire une vaine curiosité ou d'étaler un faste oriental, la quantité de chevaux de relais, que les habitans de la campagne sont obligés de fournir à chaque sta-

station, les dépenses que font les Magistrats & les Citoyens des Villes, les distractions du peuple, la cessation de toutes sortes de travaux, les présents offerts, tout cela dévient à charge à la Province; mais s'il voyage avec une petite suite, s'il reçoit avec bonté les requêtes & les placets de ses sujets, s'il examine leurs plaintes, ainsi que la conduite de ses Financiers & de ses Tribunaux de justice, s'il fait des revues attentives de ses troupes, il convertit le poison en remède salutaire; sa présence est pour lors comme celle du soleil qui vivifie tout, même dans les contrées les plus près & les plus lointaines. Mes yeux ont été témoins des peines infinies que le Roi s'est donné pour atteindre ce but. Je conviens que rien n'est plus fatigant, pour nous autres particuliers, que de voyager à la suite d'un Monarque aussi actif, qui malgré les chaleurs excessives vole comme l'éclair, qui chemin faisant fait à tout bout de champ la revue de quelque régiment, & ne s'arrête dans les Villes que pour examiner; mais ces fatigues sont aussi accompagnées de beaucoup d'a-

grémens. On voyage avec une rapidité étonnante, à chaque lieue d'Allemagne on trouve de nouveaux relais tous prêts. Les Gentils-hommes des environs, les Officiers de la Vénèrie du Canton, les habitans de la Contrée, qui ont quelque requête à présenter, les payfans qui fournissent les chevaux tout cela attend à chaque station, & l'on voit à tout moment de nouveaux visages &, pour ainsi dire, quelque nouvelle décoration. Partout on vous offre des fruits, des rafraichissemens & souvent des déjeuners, des collations. Chacun s'empresse à vous être utile ou à vous faire plaisir. Arrivé dans les Villes, vous y trouvez toute la Noblesse, tous les Présidens & les Conseillers du Roi, les Officiers, les Magistrats & les principaux Citoyens assemblés. Vous faites des connoissances nouvelles ou vous renouvelles les anciennes, on comble de politesses & d'attentions ceux de la suite du Roi, ce ne sont que bals, que festins, & par-dessus tout on apprend à connoître le fort & le foible de chaque Province. Je ne saurois assez vous dépeindre la beauté de la Silésie, du Duché de Magdebourg & de cette partie

tie de la Pomméranie qui forme les environs de Stettin. On ne fait à quel de ces pays donner la préférence. Ils fourmillent d'habitans & chacun a ses beautés particulières. La Silésie est vaste, semée de Villes & de Villages, de Châteaux & de Couvens, remplie de Manufactures, arrosée par l'Oder & diverses petites rivières. Magdebourg fut autrefois un Archevêché. C'est tout dire. Vous savez, Monsieur, que jamais l'Eglise ne fonda ses grands établissemens dans les deserts, ni dans les contrées arides. Le sol du pays de Magdebourg & du Cercle de la Sable, qui en fait partie, est le plus fertile de l'Allemagne. L'Elbe & la Rivière de Sable traversent ce pays & le rendent commerçant, Stettin, qui forme un port sur la Baltique, offre le spectacle d'un commerce maritime & d'une navigation plus en grand. Toute la Noblesse ne Pomméranie y est comme condensée. Les habitans y sont gais, polis, sociables.

Ce fut dans le dernier voyage que nous fîmes à Stettin que le Roi daigna me confier la charge de Curateur de toutes ses Universités. Me voilà donc avec

cinq filles à la fois, (\*) qui font *Halle, Franckfort sur l'Oder, Königsberg en Prusse, Duysbourg & Lingen*. A notre retour S. M. me nomma encore Directeur de l'Hôpital de Berlin, & dans les intervalles de l'absence où des maladies fréquentes de Mr. le Baron de Sweërts, je me trouve encore chargé de la Direction des Spectacles. Outre cela je continue toujours à diriger les études de Mgr. le Prince Ferdinand, & à faire auprès de S. A. R. les fonctions de Gouverneur, vous voyez, cher Ami, que je ne manque pas d'occupations.

La Curatèle des Universités m'obligera au premier jour à faire un tour à Halle. J'y reverrai la Demoiselle avec laquelle j'avois dessein il y a cinq ans de contracter des liaisons sous les auspices de l'hymen, & qui n'est point mariée encore. Qui sait si le Curateur ne sera pas accueilli plus favorablement que le simple Courtisan, & si je ne trouve pas moyen de rénouer ces anciens nœuds; car à vous parler franchement, la prudence

(\*) Le Roi de France nomme l'Université de Paris sa fille.

dence veut, ce me semble, que je cherche à profiter de ma situation présente pour me procurer un établissement solide. Vous saurez le succès de tout cela en tems & lieu. J'ai honneur d'être.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



**LET.**



## L E T T R E LXXV.

www.libtool.com.cn  
 À M. LE COMTE DE R... LT.  
 GEN. A POTSDAM.

à Halle le 14. Fevrier 1748.

Votre Excellence m'a donné de si fréquens témoignages de ses bontés & de son amitié, que je me croirois coupable d'ingratitude, si je différois plus long tems à lui notifier l'évenement le plus remarquable de ma vie. Il ne seroit pas juste que mon premier Protecteur fut le dernier à savoir que je me trouve dans le cas d'Alcippe.

*Et que bornant le cours de ma galanterie,  
 J'ai dit le grand Oui, qu'enfin je me marie.  
 Et ce qui suit.*

Jene vous ferai pas, Monsieur, le portrait de Mademoiselle de R... qui est la personne avec laquelle je viens de contracter cet engagement si sérieux.  
 Le

Le tems qui s'écoule entre les promesses & la conclusion du mariage, est un tems de vertige où l'on envisage les objets d'un œil ébloui. La reconnoissance, la prévention, l'amour propre, les desirs, tout concourt à nous faire illusion, & tout homme, qui se détermine à l'hymen par son propre mouvement, ne peint jamais sa promesse que d'un coloris flatteur.

Mais le mariage est très propre à faire disparaître le faux éclat de ces teintes trompeuses. Le masque tombe, la femme reste & la Beauté s'évanouit. Une fiancée passe par de véritables métamorphoses. C'étoit, aux yeux de l'Époux, une belle chenille que la nature avoit diapréée des plus vives couleurs; un mois après les nœces elle devient chrysalide presque inanimée pour lui, & bientôt vous la voyez changer en vrai papillon. Pour éviter ce dernier inconvénient j'ai visé doublement au solide, d'abord au caractère, que je crois excellent dans Mademoiselle de R... autant qu'on peut le démêler dans une femme, & ensuite à une fortune fort honnête, qui puisse me dédommager en tout cas de tous les mécomptes, que le mariage pourroit me faire éprouver en fait d'autres agrémens.

Juf-

Jusqu'ici je jouis au moins d'une satisfaction que je n'ai pas encore sentie. Je suis aimé pour la première fois d'une femme vertueuse. A la rigueur on ne l'est hors de l'hymen tout au plus que par une coquette.

J'ai eu l'honneur de prévenir le Roi sur mon mariage: Sa Majesté a daigné non seulement y donner son consentement, mais elle veut aussi qu'outre lettre d'Époux, je porte désormais celui de Baron, dont elle vient de m'envoyer le Diplôme. Comme mes nœces sont différées jusqu'après la foire prochaine de Leipzig, où ma promesse a des Capitaux à recevoir & des affaires pécuniaires à régler, j'ai résolu de revenir pendant cet intervalle à Potsdam, pour offrir au Roi l'hommage de ma respectueuse reconnaissance, & vers Paques je lui demanderai la permission de retourner à Halle, pour y consommer mon mariage. J'espère de trouver votre Excellence auprès de la personne de Sa Majesté, & je serai très flatté de pouvoir lui témoigner mon attachement & mon respect ayant l'honneur d'être.

LET-



L E T T R E L X X V I .

A S. A. R. MONSEIGNEUR LE  
PRINCE FERDINAND A  
POTSDAM.

*à Halle le 12. de May 1748.*

MONSEIGNEUR,

**V**otre Altesse Royale a pensé perdre un Gouverneur qu'elle honore de sa confiance, & un Serviteur qui lui est très respectueusement attaché, plus encore par les sentimens de son cœur que par le devoir de son emploi. Oui, Monseigneur, j'ai pensé mourir à Leipzig où je m'étois rendu de Halle, pour voir la Cour de S. M. le Roi de Pologne & le tourbillon de la foire. Leurs Majestés Polonoises, leurs Alteses Royales, Monseigneur le Prince & Madame la Princesse Royale, Mr. le Comte de Bruhl & tous les autres Courtisans m'ont honoré  
d'un

d'un accueil très gracieux & très favorables ; mais je n'ai pu jouir presque qu'un instant de leurs bontés, ayant été attaqué, deux jours après avoir été présenté à la Cour d'une fièvre violente, dont j'avois porté le principe & la cause déjà depuis longtems dans mon estomac. Un débordement prodigieux de bile m'a sauvé cette fois-ci. J'ai pu me transporter à Halle, je suis hors de danger, mais je me trouve encore fort foible, & ne me remets que très lentement. Avec des dispositions si peu décentes pour un jour de nôces, je réculé la conclusion de mon mariage tant que je peux, & je crois qu'il se passera encore près d'un mois, avant que je puisse rejoindre Votre Altesse Royale soit à Berlin, soit à Potsdam.

La Lettre, Monseigneur, que vous m'avez fait la grace de m'écrire, fait honneur à votre esprit autant qu'à votre cœur. J'en ai été si charmé que je lui dois en partie ma guérison ; car le plaisir est le meilleur de tous les remèdes. J'ai été touché sur tout des regrets si naturellement exprimés, que vous donnés à mon absence, & du desir que vous témoignés de vous occuper utilement jusqu'à

qu'à mon retour. Vous voulez travailler par manière d'exercice à vous rendre habile en l'art de bien écrire, & vous me demandez quelques propositions pour les amplifier sur les règles de rhétorique que je vous ai tracées, & pour en faire de petites dissertations. Comme j'approuve fort cette idée, je m'empresse à satisfaire à vos desirs, & je vous propose les Aphorismes suivans, parmi lesquels Votre Altesse Royale pourra choisir & en faire la matière des ses travaux.

I.

Une pièce d'Eloquence doit être faite sur les règles de l'art, mais l'art même doit y être caché.

2.

L'Esprit qu'on veut avoir, ne vaut jamais l'esprit qu'on a.

3.

Comme il faut savoir vivre avec tout le monde, on doit permettre à un homme de n'avoir point d'esprit, pourvu qu'il  
ne

ne veuille pas nous faire accroire qu'il en a.

4.

Les fous heureux ne semblent pas avoir besoin de sagesse.

5.

Les Grands Princes sont destinés à passer leur vie à la Cour, à l'Armée & dans le Cabinet. Quels sont les talens qui leur sont nécessaires pour réussir dans chacune de ces positions ?

6.

L'Humanité est la première vertu des Rois.

7.

„ . . . . L'embonpoint du troupeau.  
„ Fait du berger l'éloge le plus beau.

8.

„ Le Berger sage écartera les loups,  
„ Plus par ses soins encore que par ses coups

9. Quel-

9.

Quelle est la passion qui dégrade le plus les Grands Princes ?

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

10.

Le vieux proverbe, dis moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es, est fort applicable à la société que choisissent les Souverains,

11.

Chaque vertu porte avec soi sa récompense, & chaque vice son châtiment.

12.

Les arts & les sciences étendent les lumières, adoucissent le caractère, épurent les mœurs & contribuent ainsi au bonheur des humains.

Votre Altesse Royale trouvera dans ces petites Thèses le fond de plusieurs maximes, dont j'ai eu souvent l'honneur de l'entretenir dans nos conversations. Si vous voulez, Monseigneur, en faire l'ob-

l'objet de vos dissertations, vous en retirerez un double avantage. Vous vous fortifierez dans l'art de vous bien exprimer, & en cherchant les motifs & les raisons pour prouver vos Théses soit par le raisonnement, soit par les exemples, vous trouverez chemin faisant une foule d'argumens pour faire le bien, & pour fuir le mal, qui feront d'autant plus d'impression sur votre ame, que vous les devrez à vos propres recherches, & qu'ils vous seront fournis par la vérité même. Les leçons de sagesse présentées par un Gouverneur, toujours soupçonné de fermer par devoir & par état, font des traces moins profondes dans le cœur de leurs élèves, que les maximes que ceux ci découvrent d'eux mêmes. Je sai, Monseigneur, que la Providence divine vous à doué d'un génie capable de concevoir le bien, & d'un cœur tout disposé à le suivre lorsque vous l'avez conçu. Avec ces dispositions daignez juger, Monseigneur, de quelles espérances je me sens flatté, & combien vous devez être cher à mon cœur. Je n'en dis pas d'avantage à Votre Altesse Royale sur ce chapitre. Les vérités que j'ajouterois ici pourroient prendre l'air de

de flatteries, & l'adulation me conviendrait moins qu'à tout autre. Je dois à Votre Altesse Royale du respect par sa naissance & son rang; mais mon amour ne lui est consacré que pour ses vertus, ses talens & ses qualités personnelles. Continuez donc, Monseigneur, à rendre cet amour éternel dans mon cœur & honorez-moi toujours de ces bontés & de cette confiance que je mérite par le zèle, l'attachement & le profond respect avec lesquels j'aurai l'honneur d'être jusqu'au tombeau.





## L E T T R E LXXVII.

A MA SOEUR DE BRÖMSEN  
A LUBECK.

à Potsdam le 1. Juillet 1748.

Enfin, ma très chère Sœur, me voilà marié tout aussi bien que vous. Ne croyez pas même que vous le soyez plus *canoniquement*, quoi que vous ayez épousé un gros *Chanoine du Chapitre Impérial de Lubeck*. Je suis mari, & très mari, mais non pas dans le goût de George Dandin, Dieu merci jusqu'à présent. J'ai séjourné encore trois semaines après mes nœces à Halle pour m'y remettre tranquillement de la terrible maladie que j'avois essuyée à Leipzick. J'ai même été obligé d'en agir dans les commencemens de mon mariage, vis à vis de ma femme, comme les fidelles doivent user des biens de ce monde, c'est à dire, comme ne les possédant point. A la fin nous sommes arrivés heureusement à Berlin, où j'ai  
laissé

laissé ma nouvelle Epouse dans un joli appartement qu'on avoit préparé pour nous, & entre les mains de deux Dames qui logent dans la même maison & qui sont beaucoup de mes amies. Quand à moi, je n'ai eu rien de plus pressé que de retourner à Potsdam pour y faire ma cour au Roi. S. M. a reçu mes hommages avec toutes les marques de bonté & m'a comble de faveurs. J'ai l'honneur de diner & de souper presque tous les jours avec elle à Sans-Souci, & j'apprends que je continuerai cet Été à être de tous ses voyages. De cette manière mon mariage n'aura rien de cette uniformité matrimoniale, qui le rend si languissant lorsque les Epoux sont obligés de vivre constamment ensemble, comme deux tourterelles dans une cage. A chaque retour d'une course, ma femme aura pour moi les graces de la nouveauté. C'est une espèce d'œconomie forcée du plaisir, qui le fera durer longtemps. Vers l'Automne prochaine je compte cependant de faire un séjour de quelques semaines à Berlin, pour aller occuper un magnifique hôtel que je viens d'y acheter. Il est situé dans la belle rue nommée la *Wilhelms-Strasse*, & il a été

occupé jusqu'ici par S. Ex. M. le Comte de Keyserlinck, Ministre de Ruffie. Cette Maison est charmante & presque toute neuve. Il y a un beau Corps de logis, deux ailes spacieuses, & un pavillon au bout de chaque aile; quatre cours de différentes grandeurs, écuries pour vingt chevaux, remises, caves voûtées &c. Les appartemens, au nombre de 40. pièces, sont spacieux, bien distribués, assez exhausés & fort réguliers. Le jardin est immense & environné d'une haute muraille de briques, sa vue donne sur le Parc du Roi; mais il n'est pas encore planté. C'est une vraie sablonnière informe. On est occupé actuellement à applanir & à améliorer le terrain. J'en ai fait lever le plan, & je m'amuse à y tracer un dessein que j'espère de faire exécuter vers le mois d'Octobre prochain.

Pardonnez, ma très chere Sœur, si je vous entretiens de ces petits objets domestiques, mais comme je sai l'intérêt que vous prenez à tout ce qui m'arrive, je me flatte que ces détails ne vous ennuyent point. Je les abrège tant que je peux, & je vous parlerai une autre fois de matières plus graves ou plus amusantes.

Em.

Embrassez mon cher beau Frère, que je suis impatient de connoître personnellement. Dès que je serai arrangé dans ma nouvelle demeure, je vous invite de venir à Berlin & de passer quelque tems sous mon toit. Adieu, ma chère Sœur.





## L E T T R E LXXVIII.

A MA SOEUR LA BARONNE DE  
MANNTEUFFEL A LEUWARDE.

à Berlin le 20. Mars 1749.

MA CHÈRE SOEUR.

**L**es filles & les garçons font placés dans le monde comme les vases & les couvercles d'argile dans la boutique du potier. C'est un hazard dans quelles mains les uns & les autres tomberont, & de quel côté ils feront employés. Dès qu'un couvercle s'ajuste sur un vase, les voilà zeste enlevés l'un & l'autre. Ma chère Sophie, qui l'auroit cru que vous feriez la femme d'un Officier, & que le fort vous conduiroit avec votre mari en Hollande? Tout le monde me dit que vous avez fait un choix judicieux; que M. votre Epoux est un Cavalier d'un mérite distingué, Neveu du célèbre Com-  
te

te de Mannteuffel, Ministre d'Etat du Roi de Pologne, qui demeure à Leipzick, & qui a fait tant d'honneur aux Lettres; qu'il a servi avec distinction dans les troupes de Saxe; & qu'il s'est avancé depuis jusqu'au grade de Major dans celles de la République des Provinces-Unies; qu'il a d'ailleurs un père & des bien-fonds en Pologne; qu'il est jeune encore & d'une figure agréable, &c. Voilà beaucoup de belles qualités, qui justifient non seulement la résolution que vous avez prise de quitter votre patrie & de sortir du sein de votre famille, mais qui vous présentent aussi un avenir heureux. Puisse l'événement vérifier ces présages! Puisse la fortune la plus brillante vous attendre en Hollande. Puisse vos jours être filés long tems d'or & de soie par les mains des Parques! Et puissiez-vous enfin voir une postérité qui fasse toute la consolation de votre vieillesse!

Vous savez que dans un un âge assez tendre j'ai séjourné près de trois ans à Leyde. J'y ai appris avec facilité la Langue du pays, & les premières impressions des mœurs, de la façon de penser & des plaisirs de la Hollande, ont laissé des traces profondes dans mon ame. Je m'accommo-

derois fort bien de la vie de ce pays. La Haye, Utrecht, & même Leuwardede, surtout lorsque Mgr. le Prince d'Orange y tenoit sa Cour, faisoient des séjours charmans. J'espère que vous ne vous y plairez pas moins, & que votre douceur sympathisera avec le flegme des habitans de ces contrées aquatiques.

Donnez-moi le plus souvent que vous pourrez de vos nouvelles. Vous connoissez le tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous arrive. Ma femme vous embrasse. Elle se prépare à me donner dans quelques mois une nouvelle qualité... Ne vous allarmés point. Ce sera celle de Père.

Je suis &c.





## L E T T R E L X X I X .

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

A. M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

à Breitenbeyn le 5. Septembre 1750.

**V**ous ne saviez donc pas, mon cher Stuvén, que j'ai passé presque tout l'Été dans le pays d'Altenbourg en Saxe, à une terre charmante qui appartient à Madm. de S... Sœur de ma femme? C'est là que je viens de recevoir cette aimable Lettre que vous m'aviez adressée à Berlin. Ne croyez pas que je sois resté les bras croisés à la campagne. Non, j'ai commencé par y finir un procès que ma femme & ma Belle-Sœur avoient eu depuis plus de vingt ans avec des parens très éloignés, & qui, à bien considérer les choses, ne l'étoient pas même, quoi qu'ils fondassent sur cette parenté des prétentions chimériques. Enfin, après avoir obtenu 9. sentences uniformes, & toutes favorables, nous avons été mis en possession des belles terres de Treben &

de Hasselbach. Dès le moment que j'ai vu cette grande affaire heureusement terminée, j'ai travaillé à séparer tous les biens de ma femme d'avec ceux de ma Belle-Sœur, qui a conservé la terre de Breitenheyn tandis que j'ai fait l'acquisition de celles de Treben & de Hasselbach. Ces terres sont d'un très bon rapport & situées dans une contrée délicieuse; mais tous les bâtimens y sont tombés en ruine, surtout le Château. Je prévois qu'il m'en coûtera beaucoup pour rétablir & pour meubler.

A peine avois-je réglé ces divers intérêts que ma femme accoucha d'une fille que tout le monde trouve fort jolie, & que les yeux paternels regardent comme une petite merveille. La Mere n'étoit pas encore relevée de couche, que j'appris l'arrivée de la Cour de Saxe-Gotha à Altenbourg pour y tenir les Etats, usage qui se renouvelle tous les quatre ans. En qualité de nouveau Vassal je crus devoir me rendre en cette Ville, qui n'est distante qu'à trois lieues de Breitenheyn. Je n'eus pas sujet de m'en repentir, car Son Altesse Sérénissime, Madame la Duchesse de Gotha, une des plus spirituelles & des plus gracieuses Princesses d'Al-

le-

lemagne me combla de bontés & de distinctions. Mgr. le Duc me donna l'investiture de mes terres avec toutes les solemnités usitées en pareille occasion. J'ai eu l'honneur d'y saluer le Prince Héritaire qui est revenu tout récemment de Paris, & qui a rapporté de ses voyages mille qualités essentielles avec beaucoup d'agrémens. La présence du jeune Duc de Weimar, qu'on élève à cette Cour, concouroit à la rendre brillante.

Enfin, me voilà revenu à Breitenheyn où je me propose de rester jusqu'au commencement du mois de Novembre. Je fais de tems à autre une petite excursion à Treben pour y régler, du moins en gros, tous les arrangemens nécessaires. Si vous persistez dans la résolution de faire un tour à Leipzick pendant la foire, je vous prie de venir passer quelques jours avec nous autres campagnards. Vous n'aurez que quatre petites lieues de chemin à faire, & peut-être qu'au sortir d'une Cour la vie champêtre vous amusera par sa nouveauté.

Vous me demandez enfin une description du fameux Caroussel qui s'est fait à Berlin. Mais hélas! je n'ai pu en être

spectateur. Villars ne sauroit être partout. Des affaires de la dernière importance me retenoient au pays d'Altenbourg. Voici à peu près ce qu'on vient de me marquer de cette fête brillante. La course s'est faite à la grande place de parade, nommée autrement le Jardin du Roi, qui a été décorée pour cet usage avec toute la magnificence & tout le goût possibles. Vis à vis de la grande entrée du Cirque on avoit construit une vaste Tribune pour le Roi, les Reines, les Princes & Princesses & leur suite; au dessous de cette Tribune on en voyoit une moins grande & moins élevée pour S. A. R. Madame la Princesse Amelie, nommée pour distribuer les prix & pour les quatre Juges du Camp. Des deux côtés on avoit pratiqué des loges très spacieuses pour la Noblesse, & des gradins en forme d'Amphithéâtre pour la Bourgeoisie. Tout le Cirque étoit illuminé superbement par des milliers de lampions de diverses couleurs. Les Chevaliers, étoient partagés en quatre Quadrilles, dont la première représentoit les Romains, la seconde les Carthaginois, la troisième les Grecs, & la quatrième les Persans. Chaque Quadrille avoit son

Chef

Chef, & ces Chefs étoient Messeigneurs les Princes de *Prusse*, *Henry*, *Ferdinand* & *Marckgrave Charles*. Seize Chevaliers suivoient chaque Chef. Les Chefs de Quadrille étoient précédés par un très grand nombre de Domestiques travestis, de chevaux de main & d'un chœur de musique analogue à chaque Nation. On m'assure que la magnificence, tant des Chefs de Quadrille que des Chevaliers & de leur Cortége, étoit inexprimable, qu'on ne voyoit reluire de tout côté que l'argent, l'or, les diamans & les pierres précieuses de diverses couleurs, & que jamais on n'a vu un plus beau coup d'œil. Toute cette illustre troupe s'étoit assemblée aux Ecuries du Roi, dans la grande Rue, d'où elle partit à la clarté des flambeaux en passant par devant le Château, les Arcades & la Franchise pour arriver au Cirque. Lorsque tout fut rangé on donna le signal pour la Course, & les Chevaliers aussi bien que leurs Chefs se disputèrent le prix en prenant des bagues de leurs lances, & des têtes du javelot, de l'épée & du pistolet. Trois Marchaux, Mrs. de *Schwerin*, de *Kalckstein* & de *Keyth*, & M. d'*Arnimb*, Ministre d'Etat, adjugeoient ces prix,

que Madame la Princesse Amélie distribuoit. On dit qu'elle étoit d'une beauté éblouissante, que son habillement de drap d'argent, orné de brillans relevoit cet éclat naturel & qu'on l'eut prise pour une Divinité. Quatre Dames d'honneur également vêtues en moire d'argent formoient son cortége. Monsieur de Voltaire qui assista à cette brillante fête en fut si charmé, qu'il fit ces quatre vers par impromptu, & les présenta à son Altesse Royale.

*Jamais, dans la Grèce & dans Rome,  
On ne vit de tels jeux ni de plus dignes prix.  
J'ai vu les Fils de Mars, sous les traits de  
Paris,  
Et Vénus qui donnoit la pomme.*

Le Roi trouva ce Spectacle si magnifique que Sa Majesté en demanda la répétition le lendemain à l'issue du dîner, pour voir quel effet il feroit au grand jour. Les Princes & les Chevaliers s'y prêtèrent avec joie, & les Spectateurs ont été indécis sur la préférence du premier ou du second jour, & si ce Carroussel avoit été plus éclatant de jour ou à la lumière.

**Mais**

Mais tandis que je m'amuse à vous faire ce rapport, que j'ai extrait de diverses Lettres, je reçois une ample description imprimée de cette brillante fête, qui sort de la plume de Mr. le Baron de Pollnitz. Je ne puis mieux faire que de vous l'envoyer. Vous y trouverez tous les détails dont vous êtes curieux.

Hatez-vous, mon cher Frère, de venir dans nos contrées si vous voulez voir un Courtisan métamorphosé en Cultivateur.





## L E T T R E L X X X .

A. M. LE C. D'A\*\*\* A D\*\*\*

à Berlin le ... Mây 1751.

MONSIEUR.

FEU M. Desmaizeaux, qui avoit connu personnellement presque tous les Gens de Lettres célèbres du siècle de Louis XIV. me parla un jour avec ravissement de l'union qui a subsisté entre ces illustres savans, & me raconta parmi plusieurs anecdotes curieuses que Pierre & Thomas Corneille, Racine, Chapelain, Molière, Patru, la Fontaine, la Bruière, & quelques autres Auteurs de ce mérite, avoient formé entre eux une liaison d'amitié, fondée sur une admiration réciproque. Ces hommes rares vivoient en société, & faisoient plus d'une fois par semaine des soupers délicieux, qui avoient moins pour objet les plaisirs  
de

de la table que ceux de la conversation. Les propos agréables & instructifs qui s'y tenoient, auroient je crois mieux mérités d'être écrits, que ceux du banquet des sept sages de la Grèce, rapportés par Plutarque dans sa Morale, ou que les Discours de table du bienheureux Luther. Molière, qui étoit un des plus aisés de cette illustre troupe, régaloit le plus souvent, surtout à une maison de campagne qu'il avoit près de Paris sur les bords de la Seine. Ses aimables Convives connoissoient trop la volupté pour la faire fuir de leurs festins en y introduisant la débauche ; cependant Bacchus prêtoit quelques fois la main au Dieu du Génie pour animer la conversation. Dans un de ces soupers champêtres M. Molière se sentant fort fatigué, remit ses fonctions d'hôte à M. Chapelle & se retira de bonne heure. Chapelle fit tout ce qu'il put pour rappeler la joye, il faisoit pétiller le vin de Champagne, pour mieux faire pétiller l'esprit des Conviez. On se mit à parler moralités. On disserta sur le néant des plaisirs de ce monde, & l'on exagéra le bonheur de passer à l'immortalité par des actions singulières. Quelqu'un de la Compagnie s'avisa de dire

re

re „ Mais , Messieurs , puisque cette vie  
 „ est si peu de chose , je crois que nous  
 „ ne saurions en terminer le cours d'une  
 „ manière plus éclatante qu'en nous jet-  
 „ tant tous dans la rivière la tête pre-  
 „ mière & en nous noyant de compa-  
 „ gnie. Un trait aussi extraordinaire  
 „ portera notre nom & notre gloire jus-  
 „ qu'à la postérité la plus réculée. L'ef-  
 „ fet de la liqueur traîtresse faisoit goûter  
 „ cette proposition extravagante, & on ré-  
 „ solut d'aller au bout du jardin , immoler  
 „ à la Seine les hommes les plus rares du  
 „ siècle. L'affaire devint sérieuse & on s'y  
 „ engagea solennellement , en se mettant  
 „ en devoir de l'exécuter. Un vieux valet  
 „ imbécile , mais sobre , sauva la vie à  
 „ tous ces grands génies. Il entendit le  
 „ projet , il en eut horreur & alla réveiller  
 „ son Maître. Molière descendit dans la  
 „ salle à manger , & fut aussitôt invité par  
 „ ses Convives à participer à l'immortali-  
 „ té en se noyant. Il n'eut garde de heur-  
 „ ter de front leur enthousiasme en s'op-  
 „ posant à leur dessein , mais il leur dit ;  
 „ mes amis , j'approuve fort votre idée ,  
 „ & je suis prêt à me dévouer avec vous  
 „ à une mort aussi glorieuse ; mais je ne  
 „ voudrois pas m'y livrer au sortir d'un  
 „ sou-

„ souper ; la postérité pourroit nous  
 „ soupçonner d'avoir pris une aussi bel-  
 „ le résolution dans l'ivresse, mais nous  
 „ écarterons ce soupçon & notre action  
 „ en sera bien plus éclatante, si nous la  
 „ remettons jusqu'à demain matin, où  
 „ nous la ferons du plus grand sang froid  
 „ du monde. Toute la docte troupe  
 applaudit à ce discours, chacun se mit  
 dans son lit, dans la ferme résolution de  
 se jeter dans la rivière le lendemain ma-  
 tin. Molière seul resta levé, mais lors-  
 qu'un tranquille sommeil eut dissipé les  
 vapeurs du vin, chacun frémit à son ré-  
 veil du danger que toute la Compagnie  
 avoit couru la veille, & de la perte irré-  
 parable que la République des Lettres  
 avoit été sur le point de faire.

Je ne vous rapporte, Monsieur, cet-  
 te anecdote, que pour vous rappeler  
 l'idée de cette union charmante, dans  
 laquelle vivoient les grands hommes de  
 Lettres du siècle de Louis XIV. union  
 qui leur devenoit profitable à tous par  
 les lumières qu'ils s'entrecommuniquoient  
 mutuellement, & par les instructions  
 que chacun retiroit en particulier de la  
 conversation générale.

Vous ne remarquez pas non plus que  
 ces

ces vraiment grands génies se soient, entredéchirés dans leurs écrits. Au contraire leurs ouvrages fourmillent de traits d'une admiration réciproque, & ces suffrages étoient justes, sincères & utiles pour l'encouragement. Ils excitoient l'émulation de ceux qui cultivoient avec le plus brillant succès les arts & les sciences. Boileau, la Bruinière, & quelques beaux Esprits ont attaqué, j'en conviens, les Cottins & les auteurs de cette espèce; mais ces auteurs étoient véritablement de plats écrivains qui méritoient la critique. C'étoit arracher l'ivraie qui se méloit parmi le bon froment, & qui auroit pu en corrompre la pureté & le goût, si on lui eut donné le tems de monter en graine. Malgré cette réflexion je suis encore indécis si je dois applaudir ou blâmer Boileau de s'être rendu le fléau des mauvais auteurs. On peut envisager les choses de ce monde sous des faces si différentes. La critique est d'une utilité infinie dans la République des Lettres. Sans elle nous serions submergés par un torrent de livres pitoyables, surtout depuis que l'imprimerie donne tant de facilité aux sots de produire leurs pensées

au grand jour ; mais elle a aussi de terribles inconvéniens, en ce qu'elle décourage les talens & étouffe, dans plusieurs jeunes auteurs timides & modestes, le germe d'un grand génie qui étoit caché en eux, qui craint de pousser & d'exposer ses fleurs & ses fruits à l'âpreté des Aquilons de la Censure. J'entrevois dans le procédé de M. Despreaux moins de desir de corriger utilement, que d'envie de nuire & de paroître un satyrique formidable. Les auteurs & les ouvrages qu'il a attaqués sont de telle nature qu'ils seroient tombés deux-mêmes dans l'abyme de l'oubli. Personne ne les lit aujourd'hui, ils ne se trouvent plus ni dans les Cabinets des savans, ni même dans les magasins des Libraires ; nous ne les connoissons que par M. Despreaux même. Mais il y a plus. Les ouvrages les plus médiocres ne laissent pas que d'avoir encore une double utilité. Ils font valoir par la comparaison le mérite des livres excellens, & comme le nombre de ces derniers est si petit, qu'un homme qui aime la lecture, les a achevés bientôt, ces ouvrages médiocres servent au moins à remplir le vuide du reste de son

son loisir ; & au surplus, on a beau dire, quelque mauvais que soit un livre, on ne perd pas tout son tems à le lire, il y a toujours quelque chose à y apprendre.

Aujourd'hui l'auteur le plus habile doit trembler en mettant un ouvrage au jour. Il n'est pas seulement livré à l'incertitude de l'approbation ou du blâme du Public, son juge naturel, mais aussi à l'examen d'un tribunal subalterne & fort suspect, c'est-à-dire, à celui de tous les Journalistes. Leurs sentences sont rarement uniformes, & comme la vérité l'est toujours, on peut juger d'abord qu'elles sont souvent injustes. La plupart de ces Journeaux ne sont pas écrits d'ailleurs par les premiers génies du siècle, ni par des hommes qui auroient réussi à faire un excellent livre de leur propre chef. Ils jugent cependant d'un ton décisif, en vrais Dictateurs, & avec une témérité surprenante de toutes les productions possibles dans chaque genre de Littérature. La même tête, & souvent une tête très médiocre, fait le procès à un Ouvrage de Métaphysique, d'Anatomie, de Médecine, de Navigation, de Poésie, de

Théo-

Théologie, de Jurisprudence, de Théâtre &c. &c. Que peut-on attendre de pareilles décisions? Rien de plus que de celles des Gazettiers, qui, au lieu de rapporter simplement les faits, sans les mêler de leurs réflexions, jugent de leur pleine autorité des travaux des Cabinets de l'Europe, détruisent ou créent des armées, & les commandent comme Généraux en Chef. A Dieu ne plaise néanmoins que je méprise tous les Journeaux. Au contraire il y en a (mais le nombre en est fort petit) dont je respecte les décisions, & dont les lumières m'instruisent. Je ne blâme jamais que l'abus des choses.

Mais ce qui me choque bien plus encore que les critiques des Journalistes, qui, au bout du compte s'érigent en juges par état, ce sont, Monsieur, ces querelles indécentes qui s'allument quelques fois entre des hommes d'un mérite distingué, au grand scandale du Public & à la honte de l'esprit humain. On a beau dire, ce n'est jamais l'amour de la vérité, mais l'amour propre, l'envie de briller, de faire du bruit dans le monde, la jalousie & d'autres motifs tout aussi bas, qui forment les  
four-

sources véritables de ces fortes de disputes. Les adverfaires se provoquent à un combat fingulier, non pas en champ clos, mais aux yeux de l'Europe entière. Plus ils font habiles, plus ils ont de l'esprit & de la réputation, plus ils font acharnés à s'égorger, plus ils se portent des coups dangereux. Malheur sur tout si la raillerie mordante, la causticité, le persifflage s'en mêle. Tous les traits en sont trempés dans un venin dont celui qui en est blessé ne guérit jamais. Il en est d'ailleurs de la raillerie odieuse comme des injures. Elles ne prouvèrent jamais rien, & l'on peut hardiment se persuader que celui qui les emploie a toujours tort pour le fond de l'affaire en question. Vous êtes heureux, Monsieur, & vous mérités de l'être. Vos ouvrages n'essuyent point de critique injuste, & vous vivez en paix avec tous vos Confrères en Apollon. En voici la raison. Tout ce que vous produisez est marqué au coin du bon & du beau, & vous méprisez trop ceux qui ont voulu autrefois vous attaquer pour leur répondre, La première de ces maximes est admirable; mais il n'est pas permis à tout le monde d'ab-

ler

ler à Corinthe; la seconde, au contraire, quoi que fort sage dans le fond, ne laisse pas que d'avoir des inconvéniens. Nous sommes environnés d'Amis, de Cliens, de Serviteurs; nous croyons que quand ceux ci entendent nos raisons & nous approuvent, quand tout est tranquille autour de nous, que le bruit a cessé partout. Nous nous trompons souvent. La critique s'étend au loin, elle embrasse l'Europe entière. Si nous ne la faisons pas taire, nous courons risque de passer pour des fots à trois pas de chez nous.

Avec de pareils inconvéniens quel fera l'honnête homme qui voudra désormais risquer d'écrire. C'est le métier le plus glorieux de tous qu'il faudra abandonner à des gens qui n'ont point de nom à perdre, à des esprits mercenaires que l'intérêt dédommage de la réputation. Quand je vois les choses qui arrivent sous nos yeux, je suis souvent fâché de savoir lire & écrire; car, passez à mon indignation la bassesse des termes, nous faisons ici & ailleurs la Littérature comme des porte-faix, & nous avilissons notre état. Restons, Monsieur, toujours unis au milieu de ce tumulte & de cette

dépravation. Tâchons de rétablir le siècle de Louis XIV. si ce n'est par le mérite même de nos Ouvrages, que ce soit au moins par notre harmonie, notre amitié, & la sagesse de nos procédés les uns envers les autres. Il ne m'en coûtera rien d'en agir ainsi vis à vis de vous, car je suis rempli d'estime & d'admiration pour vos talens, ainsi que d'amitié & d'attachement pour votre personne. Concluez delà à quel point j'ai l'honneur d'être.





L E T T R E LXXXI.

A MADAME DE S\*\*\* A SA TERRE  
DE B\*\*\*.

*à Berlin le 1. Juillet 1752.*

MADAME,

Les fatigues des plaisirs m'ont mis sûr les dents: j'en suis accablé. Permettez-moi de venir pour 7. à 8. jours à B... me mettre en quartier de rafraichissement. Il a fait des chaleurs excessives pendant tout le tems des fêtes, qui se sont données ici à l'occasion du mariage de S. A. R. Mgr. le Prince Henry, Frère puîné du Roi & de Madame la Princesse *Wilhelmine* de Hesse-Cassel, Fille du Prince Maximilien. Vous me demandez, Madame, une description de ces fêtes, mais il m'est impossible de vous satisfaire aujourd'hui. Je me sens trop fatigué pour écrire quelque chose

chose de raisonnable. La plume me tombe des mains. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous crayonner une Esquisse de ces solemnités, qui se ressemblent toutes, comme vous savez, pour le fond, me réservant de vous en raconter les détails lorsque j'aurai l'honneur de vous faire ma cour à B.... J'espère que votre impatience se contentera en attendant des petites anecdotes suivantes.

Vous savez que les trois Frères du Roi vivent dans une union cordiale qui fait leurs délices, & la consolation de ceux qui ont le bonheur de les approcher. Vous n'ignorez pas non plus que Mgnr. le Prince Henry a fait, il y a quelques mois, avec une petite suite un voyage dans l'Empire, qu'il s'est arrêté une quinzaine de jours à Cassel, où il a pu dire avec César, *je suis venu, j'ai vu & j'ai vaincu*. Ce n'est pas là, soit dit par paranthèse, tout ce qu'il a de commun avec ce Héros. Les promesses de mariage y ayant été faites, Mgnr. le Prince revint à Berlin & se plut à décrire la beauté & les agrémens de son illustre Promise. Le portrait au moins qu'il en faisoit, n'étoit pas capable de trop  
 pré-

prévenir en sa faveur. Le Roi, curieux de se former une idée de la figure de cette Princesse, fit venir en secret son portrait de Cassel. Il sembloit que le Prince & le Peintre se fussent donnés le mot pour tromper tout le monde; car ce portrait étoit honnêtement maussade. Après que S. M. l'eut considéré pendant quelques jours, elle en fit présent au Prince qui le plaça sur sa table. Le lendemain Mgnr. le Prince de Prusse, Connoisseur & Artiste en peinture lui même, étant entré chez son Frère, remarqua le portrait & demanda ce que c'étoit? Mgnr. le Prince Henry répondit: *C'est un portrait de fantaisie que je viens d'acheter . . . Vous avez fait là l'acquisition d'une grande laidron*, repliqua le Prince de Prusse, & on parla d'autres matières. Quelques jours après il rentra de nouveau chez son Frère & lui dit, *le Roi m'a raconté qu'il venoit de vous donner le Portrait de votre Promise. Pourquoi m'en faites-vous mystère? Eh, Monsieur le difficile*, répondit le Prince Henri, *vous l'avez vu & vous trouvez que c'est celui d'une laidron*. Le Prince de Prusse resta tout interdit, & il fut confirmé, aussi bien que nous tous, dans la prévention que chacun avoit contre

les charmes de la Princesse, d'autant plus que tous les Cavaliers de la suite du Prince Henry gardoient à cet égard un silence fort suspect.

Enfin, lorsque le tems fixé pour la célébration du mariage fut arrivé, le Roi envoya à Magdebourg Mr. le Comte de Kameken, Capitaine du Château, à la rencontre de la Princesse, avec ordre de lui faire un compliment en son nom, & de la conduire jusqu'à Spadow. Le voyage avoit été réglé de manière, qu'elle devoit arriver le matin de l'avant-veille du jour des nêces à Spadow, pour y diner & se mettre en robe de Cour pour se présenter dans cet habillement au Roi & aux deux Reines, qui l'attendoient à Charlottenbourg. A une heure de chemin de cette Ville, Messeigneurs les Princes de Prusse, Henry & Ferdinand, accompagnés du Prince Louis de Wirtemberg & d'un petit nombre de Courtisans, se rendirent dès le grand matin à Spadow. Le Prince de Prusse qui y a un Hôtel, parce que son régiment y est en garnison, avoit fait préparer un superbe diner. La Princesse arriva à onze heures. Qui fut plus extasié que le Prince de Prusse, en voyant descendre du

du carosse tous les attraits réunis à toutes les graces dans une seule Personne? Il resta immobile & ne lui présenta que machinalement la main pour la conduire dans son appartement. Tous les assistans étoient dans la même admiration. Elle fut augmentée de beaucoup encore, lorsque la conversation de la Princesse vint à animer ses charmes extérieurs. Le dîner fut gai, d'un ton aisé, l'esprit y étincela de tout côté, la Reine de la fête la devint de tous les coeurs, & le Prince de Prusse surtout conçut pour elle des sentimens, qu'il manifesta par toutes les marques extérieures d'une amitié attentive & d'une tendresse plus que fraternelle. Le Prince Henry rioit sous cape, & en effet il avoit les rieurs de son côté. Il s'applaudit surtout d'avoir trompé toute la Cour si agréablement.

Le Roi, apprenant que la Princesse arrivoit, s'étoit rendu dans la Cour du Château pour la recevoir à la descente du carosse. Elle lui fit un compliment également touchant & spirituel, auquel S. M. répondit en l'embrassant de la manière la plus tendre & la plus gracieuse. Les Reines & les Princes ne furent pas moins charmées de l'acqui-

tion précieuse que la Cour de Berlin venoit de faire, & chacun ne pensa qu'à la prévenir par des attentions.

Comme depuis mon mariage j'avois été dispensé d'une assidue régulière auprès de Mgr. le Prince Ferdinand, & que je me trouvois alors à Berlin, ce ne fut que la veille du mariage que le Roi me fit ordonner de venir passer trois jours à Charlottenbourg, pour assister aux fêtes qui devoient s'y donner. Je craignois déjà d'avoir été oublié, mais j'avois préparé ma garde-robe à tout événement. Le jour fixé pour la Cérémonie je me rendis d'abord après diner à ce Château; j'y trouvai toute la Cour rassemblée & dans un *Gala* éblouissant. J'étois fort impatient de voir la Princesse, & pour pouvoir la considérer tout à loisir, je me plaçai sous la porte de la Chapelle, où cet illustre Couple devoit recevoir la bénédiction nuptiale. La Famille Royale ne tarda pas à arriver. Mes yeux ne cherchoient que la Princesse & ne s'arrêtoient que sur elle. Elle étoit parée comme une Divinité, ayant la couronne Royale en tête. De grosses boucles allongées venoient tomber sur les épaules. Son habit, d'étoffe blanc  
&

& argent, étoit superbe. Tout cela augmentoit l'éclat de sa beauté naturelle. Je restai immobile à l'aspect de tant d'appas, & l'attachement extrême que j'ai toujours eu pour Mgr. le Prince Henry, fit couler mes larmes en le voyant associé si heureusement, & en entendant prononcer la bénédiction nuptiale au bruit des canons plantés dans la place.

Je ne vous raconterai que de bouche toutes les particularités des festins, que le Roi a donnés à cette occasion pendant trois jours consécutifs, & je me contenterai de vous dire en général, que le premier jour toute la Cour a été en habits de Cérémonie, & les deux suivans en *Domino* à cause de l'excessive chaleur. Il y eut des repas somptueux, Operette Italienne, Comédie Française, bal, illumination, feu d'artifice & tout ce que la magnificence Royale pouvoit ajouter à la joie naturelle de la Cour, pour rendre les plaisirs complets & brillans.

La Famille Royale a séjourné encore cinq jours après les nœces à Charlottenbourg, & le sixième Madame la Princesse a fait son entrée à Berlin. On est occupé à bâtir un superbe Palais pour Mgr. le Prince, qui a loué en atten-

dant l'Hôtel de Schwerin attenant le mien. C'est là que S. A. R. vient de donner une fête extraordinairement belle au Roi, aux Reines & à toute la Cour. Il y avoit 400. personnes invitées. Elles souperent à six tables différentes, & le souper fut suivi d'un bal qui dura jusqu'à 7 heures du matin. Toute la façade & l'Avant-Cour de l'Hôtel du Prince étoit illuminée, & le Prince ayant consacré cette fête à la reconnaissance, dont son cœur étoit animé pour le Roi, avoit fait placer, au centre de cette belle illumination, le Chiffre de Sa Majesté, surmonté de la Couronne Royale avec cette inscription, *Optimo Regi, Optimo Fratri.*

Le Peuple Berlinoïse ne peut se lasser encore de voir & d'admirer la Princesse, & quoi que j'aie presque tous les jours le bonheur de faire ma Cour à S. A. R. je crois que je penserai long tems comme le peuple à son égard.

J'ai l'honneur d'être &c.

LET.



## L E T T R E LXXXII.

A MILORD E \* \* \* A LONDRES.

*à Berlin le 12. Decembre 1752.*

**O**n vous a fait un faux rapport, Milord, non, l'Hôtel des Invalides que le Roi vient de faire bâtir aux portes de Berlin n'est pas un Edifice somptueux, tel que ceux de Paris, de Greenwich & de Chelsea, où l'or & le marbre, la peinture & la sculpture ont été prodigués. Celui-ci est un bâtiment immense, mais qui n'offre aux yeux d'autre caractère de grandeur que sa grandeur même. Il est composé d'un Corps de logis très spacieux & de quatre Ailes, dont deux avancent & forment une vaste cour d'entrée, & deux s'étendent en arrière & font une seconde cour. A l'extrémité de chaque Aile il y a un grand Pavillon. Deux de ces Pavillons sont consacrés au service divin & servent de Chapelles, l'une Protestante & l'autre

Catholique. Les deux autres forment la demeure des Officiers. Le seul ornement extérieur que j'y ai remarqué c'est le grand Portail d'entrée, dont le dessein est beau & régulier. Au dessous du frontispice on lit cette belle Inscription,

*Læso, sed invicto Militi.*

Mais, si cet Etablissement n'en impose point par un extérieur fastueux, il n'en est pas moins admirable par son objet & par la solidité de son plan. Cette Maison des Invalides ne ressemble pas, pour me servir d'une expression de l'Ecriture, à ces Mausolées pompeux, couverts en dehors de porphyre & de granit, mais dont le dedans ne renferme que des cadavres hideux, & ne présente que la misère de la vie humaine. Ici tout annonce un Hôpital, mais un Hôpital bâti par des mains Royales, dans lequel des guerriers, couverts de glorieuses blessures, ou accablés par les infirmités de la vieillesse, trouvent un azile contre les maux attachés à l'indigence. Ils y sont bien logés, vêtus, nourris & soignés. Chacun y jouit d'un exercice libre de sa religion. Des Médecins, des Chirurgiens.

&

& des Apoticairez, attachés à cette Maison, y portent tous les secours nécessaires aux malades, & cherchent à prolonger autant que possible les jours encore précieux de ces victimes de la Patrie. Et comme le passage soudain d'une vie aussi laborieuse que l'est la militaire, à une vie entièrement oisive, nuirait à leur santé, le Roi a affecté à cet établissement des jardins & des champs que les Invalides cultivent de leurs mains, chacun selon ses forces & dont ils retirent eux-mêmes l'utilité.

Voilà, Milord, quel est l'arrangement de cette fondation véritablement pieuse de Frederic. On auroit pu la désigner par les mots de *Pietas militaris*, & ces guerriers, heureux dans leur malheurs, peuvent dire avec Virgile.

*Deus nobis hæc otia fecit.*





## L E T T R E L X X X I I I .

▲ M<sup>lle</sup> SOEUR DE M<sup>le</sup> STUEN  
▲ BRUNSWICK

à Berlin le 11 Decembre. 1753.

**V**ous m'accusez, ma chère Sœur, à tort de paresse, car mes mains ne quittent presque pas la plume; mais il est naturel que la correspondance avec mes amis & mes parens même les plus chers, doive le céder aux affaires dont le Roi a daigné me charger, & qui pendant quelque tems m'ont occupé tout entier. Je consacre les premiers momens de mon loisir au plaisir de répondre à votre dernière Lettre, & de m'entretenir avec vous.

On parle donc à Brunswick des fêtes charmantes, que Messieurs les Princes de Prusse & Henry ont données depuis quelques tems à Berlin, & vous voulez que je vous en fasse la description? C'est beaucoup prétendre, ma chère Sœur, elles ont été si variées & si multipliées qu'il

qu'il me faudroit écrire un volume pour fatifaire votre curiosité. Je me contenterai de vous en crayonner une couple, & de vous faire juger par là du génie & du goût qui a régné dans toutes les autres.

La première a consisté dans une espèce de représentation de *l'Isle des Plaisirs*. Tous ceux qui avoient été nommés pour être Acteurs de cette fête, reçurent quelque tems auparavant une instruction pour le rôle qu'ils auroient à jouer & pour leur habillement, & chacun s'y conforma avec joie. Mgnr. le Prince de Prusse me donna le rôle d'Apollon, & voulut qu'en cette qualité j'adressasse un compliment en vers à S. A. S. Madame la Princesse Héritaire de Darmstadt, qui avoit été invitée pour être Spectatrice, & qui méritoit en effet les éloges les plus grands, que la Poésie auroit pu imaginer pour célébrer ses grandes qualités, ses graces & ses agrémens.

Le Prince avoit fait dresser dans une vaste Galerie un Amphithéâtre pour les Spectateurs, & toutes les décorations nécessaires pour la fête. Dans une grande salle attenante on avoit construit une estrade ou élévation, qui représentoit une  
Isle

Isle environnée d'arcades & ornée de guirlandes. Cette Isle étoit, par une décoration fort ingénieuse, toute entourée d'eau. L'idée de la fête étant de représenter, non pas la volupté d'Epicure, mais les plaisirs de Lucrece qui naissent du génie, des beaux arts & des sciences aimables, les Acteurs représentoient les différentes Divinités, qui dans le Paganisme préfidoient à ces arts & à ces sciences. Chacun exprimoit soit par un discours, soit par quelque autre trait ingénieux le caractère de la Divinité dont il étoit l'image. Monseigneur le Prince Henry, habillé en Orphée, & Mlle. de Morienne, sa compagne, en Euterpe, exprimoient les charmes de la Musique par la voix, & l'accompagnement d'une espèce de guitare, que le Prince touchoit en imitation de la Lyre d'Orphée. Après la Musique, la Poésie parut sur la scène, & sous le déguisement d'Apollon j'eus l'honneur d'adresser à Madame la Princesse de Darmstadt le petit Impromptu suivant.

*Moi, qui, sur le sommet de l'antique Permesse,  
N'avois fait jusqu'ici qu'un séjour ennuyeux,*  
Né

Ne m'occupant sans cesse  
Qu'à chanter les Héros, qu'à célébrer les  
Dieux,

Et, pour prix de ma peine,  
Abreuvé tristement des ondes d'Hypocrene,  
Connoissant peu la joie & moins encor l'amour,  
Ne faisant en tout tems la cour,  
Qu'aux neuf prudes pucelles.

Qui jamais par malheur n'ont cessé d'être telles.  
Ennuyé de mon sort, je conçus le desir  
De porter ma demeure au séjour du plaisir:  
Mais, avant mon départ pour cette Isle a-  
gréable,

Je voulus m'assurer d'un accueil favorable.  
Ainsi que sur la terre on fait que dans les  
Cieux,

Le Cérémonial souvent brouilla les Dieux.

Pour sonder le terrain d'avance,

J'e fis partir en diligence

Un de mes plus chers Nourrissans, (\*)

Rival d'Anacréon, de Chaulieu, de la Fare,

Sachant comme eux sur sa guitare

Enivrer l'Univers de ses tendres chansons.

Rempli de mon sacré délire,

Il se fait annoncer dans le charmant Empire,

Por-

(\*) allusion faite à la chanson de Mgr. le Prin-  
ce Henri qui me précédoit.

*Portant les Pleins pouvoirs d'Ambassadeur  
d'un Dieu,*

*Et mon nom à l'instant devint cher en ce lieu.  
Je ne balançai plus d'y fixer mon ménage.*

*Je partis du Parnasse en chétif équipage,  
Tel qu'il convient au Dieu des vers.*

*Sur Pégase monté je traversai les airs;  
Mais, tout en galopant sous la céleste voûte,  
Par un cas fort plaisant, je m'égare en ma  
route.*

*En vain je demande aux Paisans,  
Le chemin qui conduit à cet heureux Royau-  
me,*

*Où l'hôte des plaisirs, l'ingénieux Guillau-  
me (\*)*

*Fait naître sur ses pas mille & mille agré-  
mens.*

*Chacun crut m'indiquer cette aimable contrée,  
Je vis devant mes pas voler le jeune Amour,*

*Qui, descendant du céleste séjour,  
S'arrêtoit à dessein sur les bords de la Sprée:  
Il venoit à Berlin passer son Carnaval.*

*Au Parnasse aussi tôt renvoyant mon cheval,  
A l'exemple d'Amour j'arrivai dans la Ville,  
Où les ris & les jeux ont un si doux azile.  
La Foule des Plaisirs, Comédie, Opera.*

*Redoutes, bals masqués, festins & cétera,  
Fai-*

(\*) S. A. R. Mgnr. le Prince de Prusse.

Faisoient de ce séjour un lieu digne d'envie.  
Je m'y trouvai comme un poisson dans l'eau ;  
Mais, hélas ! nul plaisir n'est parfait dans la vie ;  
Je me remis bientôt, que passant par Prentz-

low, (\*) [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

F'y vis une Princesse en tout point accomplie,  
Qui, du séjour de Mars, de ces sauvages  
lieux,

Avoit fait par miracle un séjour gracieux.  
Quoi ! disois-je d'abord, en langage des  
Dieux,

Je ne vois point ici cette illustre Mortelle,  
Qui joint aux plus brillante attrait  
De l'esprit & du cœur, les dons les plus  
parfaits.

Est-il de vrais plaisirs sans elle ?

Les Peuples assemblés de cet heureux séjour,  
Ont applaudis soudain à ce sage discours,  
Et pour vous inviter ils employent ma Lyre.  
Le Maître & les sujets m'ont chargés de  
vous dire.

„ Venez, venez Princesse, habiter parmi  
nous.

„ Prenez part à nos jeux, ils vous plai-  
ront peut-être.

„ Nous

(\*) Séjour ordinaire de Mad: la Princesse  
de Darmstadt & de la Garnison du régiment du  
Prince son Époux.

- „ Nous serons trop heureux de goûter avec vous,  
 „ Les plaisirs que partout vous savez faire maître.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Quand la Musique l'Eloquence & la Poésie eurent payé , pour ainsi dire, leur tribut à la masse commune des plaisirs, les autres beaux Arts, c'est-à-dire, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture vinrent présenter à Madame la Princesse des desseins charmans de leurs travaux. Quelques Dames & quelques Cavaliers représentèrent ensuite un Acte tragique, auquel on avoit ajouté un dénouement si ingénieux qu'il formoit presque une Tragédie entière. A cette Tragédie succédoit une petite Comédie en un Acte, que d'autres Dames & Cavaliers jouèrent avec le plus grand succès. Enfin, une Pantomime charmante, représentée par les Pages des Princes, termina ces divertissemens si variés. L'intervale qui restoit encore jusqu'au souper fut rempli par le jeu. On fit une Banque & diverses parties de quadrille & d'autres jeux de commerce. La séance ne fut pas longue. A dix heures le Maréchal de la Cour du Prince vint avertir que le sou-

fouper étoit servi dans l'Isle des plaisirs. On s'y rendit en procession. Le Prince donna à chaque Cavalier une Dame pour compagne, & il consulta dans cet arrangement, non seulement le rôle que chacun représentoit, mais aussi le goût & l'inclination de ses Convives. Mon lot fut digne d'envie; car j'eus pour moitié Mlle Sophie de D\*\*\*n, une des plus belles, des plus aimables & des plus spirituelles Dames que l'Allemagne ait produite. Elle représentoit Minerve. En entrant dans la grande salle nous trouvâmes la table dressée au milieu de cette Isle, qui sembloit s'élever sur les ondes. Les arcades qui l'environnoient étoient illuminées, & un repas délicieux en tout sens nous y attendoit. La conversation fut fort gaie, chacun cherchoit à soutenir le caractère de son rôle. Au dessert la Musique vint animer le plaisir, non pas par un concert bruyant accompagné de timbales & de trompettes, dont le fracas blesse l'oreille, étouffe les bons mots & éteint les charmes d'un discours spirituel, ressource d'ailleurs si souvent utile à la table des Grands, mais par une symphonie douce, qui se faisoit entendre dans le lointain.

Le

Le souper fut fort long, & un bal qui le suivit & qui fut poussé jusqu'au grand jour, termina cette brillante fête. Monseigneur le Prince de Prusse, en prenant congé de la Compagnie, nous dit, *Mesdames & Messieurs, c'est dommage que cette journée soit finie.* Personne ne goûtoit mieux que lui le plaisir, & personne n'avoit plus de talens pour le faire naître.

Quoi que je craigne la longueur de ma Lettre, je ne puis cependant m'empêcher de vous parler d'une autre fête encore que Mgn. le Prince Henry a donné à Rheinsberg, & dont je n'ai vu, pour ainsi dire, que les débris, y étant arrivé d'un jour trop tard. l'Idée de cette fête étoit de représenter *la Cour de France sous la minorité de Louis XIV.* & le but de faire accepter à Madame la Princesse Héritière de Darmstadt quelques petits meubles de vieux Laque de la Chine, que S. A. R. avoit dessein de lui offrir d'une manière galante, & sans qu'elle put s'en défendre. Pour cet effet, on lui fit prendre le rôle de la Reine Mère, Anne d'Autriche, & en rapprochant des événemens d'ailleurs éloignés dans les Annales de France, on fit

fit paroître sur la scène l'Ambassadeur de Siam, qui venoit offrir ces présens à la Reine & des bonbons au Roi encore Enfant. On avoit consulté tous les Mémoires de ~~ce tems reculés, &~~ toutes les vieilles estampes pour trouver les personnages les plus illustres de cette Cour, & pour imiter au naturel l'habillement qui étoit alors de mode. La jeune & belle de Forcade, Dame d'honneur de Madame la Princesse, faisoit le rôle du Roi, habillée en Enfant, Mgn. le Prince de Prusse celui du Chancelier, ayant en tête une perruque immense, & portant une robe noire à queue traînante de quatre aunes de long. Mgr. le Prince Henry, le Cardinal de Richelieu, en rochet & en camail. Tous les autres Seigneurs de la Cour étoient vêtus à l'antique & exactement selon leur état & caractère. Les Cent Suisses & tous les autres Domestiques de même. Jusqu'aux femmes de Chambre tout courrut à cette fête. Comme il faisoit la plus belle nuit d'Été qu'on peut s'imaginer, la Cour s'assembla sous la grande Colonade qui borne la cour du Château vers le Lac de Rheinsberg. Cette Colonade avoit été décorée & illumi-

luminée superbement. A une des extrémités on avoit dressé un trône pour Leurs Majestés. On m'a assuré que tout y avoit pris un si grand air de vérité, qu'on s'imaginait de vivre réellement vers le milieu du XVII. Siècle. On entendoit crier tantôt, *voilà Mgnr. le Chancelier qui arrive, voilà Mr. le Cardinal qui arrive, voilà la Reine Mère qui arrive, & enfin, voilà le Roi qui arrive.* Chacun alors se rangea, occupa la place qui lui étoit assignée, & le Roi se plaça sur son trône à côté de la Reine sa Mère. Un moment après on vit venir de loin sur le grand Lac deux barques, ornées de banderoles & toutes illuminées de lampions jusqu'aux cordages. Elles portoient l'Ambassadeur de Siam, sa suite & ses présents, & l'on prétend que rien n'étoit plus beau que ce coup d'œil. Il étoit habillé à la Siammoise & très superbement. Son interprète & tout son cortège l'étoient de même. Lorsque les barques furent arrivées au rivage, l'Ambassadeur mit pied à terre & s'avança à la tête de ses Domestiques vers la Colonade, où il fut reçu par les principaux Officiers de la Cour, & introduit ensuite par le Maître  
des

des Cérémonies à l'audience du Roi. Il harangua dans un langage inconnu dont le Truchement expliqua le sens, il remit son créditif & finit par offrir ses présens. Mgnr. le Prince de Prusse en qualité de Chancelier répondit à sa harangue. Il parla long tems & fort plaisamment, & pour faire une petite niche à Mgnr. le Prince Henry son frère, il termina son discours en disant que „ S. „ M. la Reine Mère vouloit bien ac- „ cepter les présens de S. M. Siamoise „ comme une marque de son amitié, „ mais non pas à cause de leur valeur, „ Monsieur l'Ambassadeur devant être „ persuadé que, sauf respect, la Chaise „ percée de la Reine étoit d'une laque „ plus précieuse que tout ce qu'il venoit „ d'apporter.

Les assistans rirent beaucoup de cette saillie; & après qu'on eut fait voir à l'Ambassadeur les Curiosités du Château & le jardin tout illuminé de Rheinsberg, ce qui occasionna une charmante promenade, on se mit à souper à diverses petites tables servies dans la même Salle. Quand on fut au dessert Mlle. de M.... fit une épisode fort plaisante à cette fête. Elle sortit tout doucement de la

salle & alla se travestir en robe noire, avec beaucoup de rubans couleur de feu & autres ornemens extraordinaires. Un moment après on vint dire à la Cour que la Reine Christine de Suède venoit d'arriver pour voir le Roi, & qu'elle étoit accompagnée de son favori Monaldeschi. On se leva pour la recevoir, & Mlle. de M... joua le rôle & imita la façon de penser de cette célèbre Reine du Nord avec tant d'art & de graces, que tous les assistans en furent enchantés. Après souper il y eut bal à la prétendue Cour de Louis XIV. & tous les habillemens à l'ancienne y firent un effet singulier. On dansa des passe-pieds, des aimables vainqueurs, des rigaudons, des sarabandes &c.

Je ne finirois point, ma chère Sœur, si je voulois vous donner la description de toutes les autres fêtes, que Mgnrs. les Princes ont imaginé depuis une couple d'années. Tantôt c'étoit une représentation de l'Inquisition de Goa, arrangée sur l'idée qu'en donne le livre intitulé, *les Cérémonies religieuses de tous les Peuples*. Mgnr. le Prince de Prusse & moi fumes choisis pour être les victimes de ce tribunal terrible, & on fit un *auto da fé*  
pour

pour nous brûler pour cause d'Adultere dont nous étions faussement accusés. Tantôt c'étoit *une fête Turque* & la représentation du Serrail ; tantôt un *festin des Dieux assemblés dans l'Olympe*, tantôt un *enlèvement de bergères* par des habitans des forêts ; tantôt *les Champs Elisées*, tantôt un *Couvent de quelque ordre religieux*, tantôt quelques scènes des *Avantures de Don- quixotte*, tantôt *des Chevaliers* qui combattoient pour leurs Princesses & vingt autres Inventions pareilles, qui furent toutes exécutées avec un goût infini. Le génie brillant des Princes y éclatoit de tout côté, & je ne crois pas qu'on ait jamais mis plus d'esprit dans ses plaisirs. Il est singulier de voir ces illustres mortels passer aussi rapidement des champs des Mars aux délices de la Cour, & des fatigues de la guerre à la volupté la plus raffinée. Ils brillent partout.

Je vous embrasse tendrement, ma chère Sœur, & ne cesserai d'être toute ma vie &c.



## L E T T R E LXXXIV.

A M. DE M.... A HANNOVRE

*à Potsdam le 5. Mars 1754.*

Votre Lettre, mon très cher Ami, m'a fait un plaisir inexprimable, la description que vous me faites de votre séjour en France est un Chef d'œuvre. Je crois voir tout ce que vous me dépeignez, & il y a bien des objets que je reconnois aux portraits que vous m'en faites. L'inconstance des modes change la face extérieure de mille choses, établies dans un pays en vingt années de tems, mais le fond & l'essence restent toujours inaltérables. Les moeurs, les usages, les divers genres de divertissemens varient sans cesse en France comme le goût des habillemens, mais les passions & le caractère naturel de la Nation sont toujours les mêmes, & la lecture de votre Lettre m'a presque remis au centre de Paris, quoi que j'en sois éloigné depuis si long tems.

tems. Votre compagnon de voyage me divertit. Quelle fantaisie bizarre de ne vivre qu'avec des Financiers! Je n'ignore pas que les richesses de ces Messieurs les font jouir des biens de la terre; mais ils n'en jouissent point avec ce goût, qui peut engager un Étranger à rechercher leur société pour se former sur leur modèle, & pour rapporter dans sa patrie les connoissances, les manières, & le ton qui s'acquiert parmi eux. J'ai fait mes voyages étant fort jeune; mais la fougue de ma jeunesse ne m'a pas empêché d'observer, que la noblesse d'épée l'emporte en France sur tous les autres états pour le brillant en général. C'est chez elle que se puise le plus grand air, le meilleur ton, & le goût le plus exquis presque en toutes choses. Mais le commerce avec ces premiers citoyens devient souvent dangereux, par la quantité de personnes qui se trouvent dans cette Classe, dont les biens ne sont pas proportionnés à la naissance, dont la fortune est ruinée, & qui ayant un grand nom à soutenir, tendent toutes sortes de pièges à l'étranger novice pour en faire leur profit. Ils sont très adroits à remuer ses passions, ils savent démêler celles qui dominent

chez lui, & les faire servir à leurs vues, ses foiblesses même deviennent lucratives pour eux, & l'on n'en fauroit avoir à Paris qu'aux dépens de sa bourse. La noblesse d'épée n'a d'ailleurs que des connoissances trop superficielles, & la frivolité semble avoir établi son siège au milieu des plus honnêtes gens.

La noblesse de robe avec un extérieur moins éclatant, & avec beaucoup moins de raffinement dans la façon de vivre, paroît avoir plus de vertu, plus de science, & en général plus de solidité en partage. Sa société devient l'Ecole de l'étranger. Il peut y puiser des Instructions presque universelles, & les connoissances qu'il y acquiert peuvent se transporter & s'appliquer plus aisément sur tout autre terrain. L'homme de robe n'est pas sans cesse en l'air comme l'homme de Cour, il ne fait pas toujours des cabrioles, il marche terre à terre.

L'Opulence excessive du Financier le rend singe de l'homme de Cour, mais cette imitation entraîne mille ridicules. Dans l'homme parvenu, le naturel perce toujours à travers de l'éclat acquis. Au milieu de sa magnificence il ressemble à ces rosses que l'Opéra fait quelques fois.

fois paroître sur son théâtre dans des pompes triomphales, qui sont couverts des plus riches harnois, mais qui montrent les os à travers des plus brillans ornemens. Ceux que la fortune a élevés d'un état au dessous du médiocre au comble des richesses, agissent, ce me semble, peu politiquement en étalant aux yeux du public un faste éblouissant. C'est le moyen de se faire trop remarquer, d'exciter trop l'envie, & de provoquer la satyre. C'est imiter la fille entretenue qui se promène au Palais Royal, qui court le spectacle en habit de drap d'or & couverte de brillans. Chacun demande qui est-elle ? On répond c'est une Catin, & soudain les brocards volent, les anecdotes pleuvent. Si elle n'avoit porté qu'un habit moins voyant, modeste mais propre, la médisance n'auroit eu aucune prise, cette fille passeroit, pour ainsi dire, par le monde dans la foule, & au lieu d'être l'objet de la mauvaise plaisanterie, elle ne s'acquerroit que de l'estime. Je me représente la France comme une Galante Surannée qui entretient une centaine d'amans qui la succent, & qui font aux dépens de sa bourse un train de gens de Paris, mais qui étant la plupart des hom-

mes parvenus, se mettent par leur luxe outré en butte à la raillerie. Leurs manières sont difformes. S'ils jettent les yeux sur leur origine, s'ils considèrent leurs moyens d'acquiescer, l'humilité prend le dessus dans leur ame, mais quand le moment d'après ils contemplent leurs sacs nombreux, remplis de Louis, leur cœur s'exalte, & le barometre de leur orgueil monte jusqu'au plus haut degré de l'impertinence. On ne fait jamais dans quelle variation on prend ces gens là, & il est difficile de vivre avec eux.

Les Bourgeois de Paris sont les plus honnêtes gens du monde. La probité réside dans leur ame, ils font leur commerce, ou ils exercent leurs professions avec une bonne foi, qui a souvent attiré mon admiration. Ce sont d'excellens citoyens. Ils ne manquent jamais la Messe de Paroisse, ils poussent leur zèle pour le Roi jusqu'à l'enthousiasme, l'air de petit-maître ne les infecte & ne les corrompt point, quoi qu'ils en soient environnés. Ils élèvent leurs enfans avec soin, ils osent s'attacher à leurs femmes, ils fixent le prix de leurs travaux & ne surfont point. Mais ils ont le ton plat, les manières trop basses, peu de génie,  
&

& un étranger qui cherche à acquérir l'air & les façons du grand monde doit éviter leur société.

Je ne comprends rien à la conduite de votre compagnon de voyage. Avec l'esprit qu'il a, il lui auroit été aisé de faire les mêmes réflexions que moi, & après les avoir faites, comment pouvoit-il donner tête baissée dans la Finance à l'exclusion de toute autre compagnie? Ceci sent un peu l'avarice, car j'ai remarqué que les gens attachés recherchent & n'estiment que les richards.

Quant à vous, cher Ami, il me paroît que vous avez tiré de votre voyage tout le fruit que vous en deviez attendre. Que je serois charmé de pouvoir m'entretenir avec vous sur tous les objets qui ont fait la matière de vos observations, & de profiter de vos remarques judicieuses! Tâchez de terminer vos courses en faisant un tour à Berlin. Je vous promets que vous ne vous en repentirez point, car après avoir tout vu, il reste encore quelque chose à admirer dans le Brandebourg. Adieu!



## L E T T R E L X X X V .

A MADAME DE \*\*\* A HAMBOURG.

à Potsdam le 19. Novembre 1754.

**M**e voici depuis quelque tems habitant tranquille de Berlin. Je cultive mon jardin, & je n'ai le bonheur de voir le Roi que lorsque S. M. fait une apparition dans cette Capitale. J'emploie mon loisir à l'étude, & mes heures de récréation sont destinées à un commerce de Lettres innocent avec mes amis. Je me rappelle que depuis plusieurs mois vous m'avez demandé une description de la Ville, du Château, & des jardins de Potsdam, de Sans-Souci, de Schöenhausen, d'Orangebourg, de Rheinsberg & de Ruppin. Je me sens aujourd'hui disposé à écrire, & je vais satisfaire à vos desirs. Ne vous attendez pas cependant à des détails qui épuisent la matière. Nous ne jetterons qu'un coup d'œil sur les principaux objets. Leur variété me fe-  
roit

roit passer les bornes d'une Lettre si je voulois tout peindre. La plupart de ces Palais & leurs jardins ressemblent d'ailleurs à ces jeunes beautés qui sont en train de se former, que la Nature & l'art embellissent tous les jours, & qui par là changent à chaque instant.

Vous savez quelle est la situation de Potsdam par la description que je vous en ai fait il y a près de quinze ans (\*). Je ne vous répéterai donc point tout ce que je vous en ai raconté alors, surtout ce qui regarde son assiette locale. Mais comme le Roi peut dire à la lettre ce qu'Auguste disoit autrefois de Rome, *j'ai trouvé une Ville de briques & j'en laisse une de marbre*, je ne vous parlerai que de Potsdam moderne & des embellissemens que S. M. y a fait. Vous n'ignorez pas non plus, Madame, que depuis le règne du grand Electeur Frederic Guillaume, Potsdam a fait, pendant les plus beaux mois de l'année, la résidence des Souverains du Brandebourg. Et que le feu Roi avoit fait beaucoup de dépence pour l'embellir. Mais Frederic qui fait im-

primer.

(\*) Voyez la Lettre VII. année 1739.

primer un caractère de grandeur à tout ce qu'il entreprend, a changé toute la face de cette Ville ainsi que du Château, & il en a fait un endroit unique. A l'ancien Quartier Hollandois, on en a ajouté deux autres, dont l'un est le Quartier François, habité par des Réfugiés, & l'autre le Quartier Italien le plus près du Château. Dans le premier les bâtimens imitent l'Architecture Françoisé, & dans le dernier l'on ne voit que des façades à l'Italienne, dont les desseins sont tirés de Vitruve, de Palladio, de Michel Ange, de Scamozzi, & des plus célèbres Architectes de cette Nation. Au milieu de la place vis à vis du Château S. M. a fait ériger un superbe obélisque de marbre, & l'Eglise Luthérienne, qui fait face au grand Portail, a été décorée d'une magnifique façade de pierres de taille, dans le goût de Ste. Marie Majeure de Rome, dont le célèbre Fonga a été l'Architecte. L'ensemble de tous ces édifices somptueux forme un coup d'œil admirable. Il est vrai que la nouvelle façade de l'Eglise en a obscurci l'intérieur, & que les Pasteurs qui la desservoient représentèrent au Roi, que leurs Ouailles n'y voyoient pas assez clair pour lire les

**Cantiques.** Mais comme le bâtiment étoit trop avancé pour pouvoir y remédier, S. M. écrivit pour toute réponse sur leur Mémoire ces mots de l'Evangile :

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

*Bienheureux sont ceux qui croient & ne voyent point.*

Cependant après que les échafaudages furent enlevés, le jour rentra en partie dans l'Eglise, & elle ne fut plus qu'un peu sombre.

Le Roi a fait bâtir encore une autre Eglise, destinée au service divin des François Réfugiés. Elle n'est pas grande, mais d'un très bon goût d'Architecture. C'est un Temple rond, orné d'un péristyle qui en forme la façade.

Les rues de Potsdam sont larges, & régulières, presque toutes tirées au cordeau & bien pavées. A l'extrémité du Quartier Hollandois il y a une grande & belle place, au milieu de laquelle on voit un vaste & beau bassin, & au milieu de ce bassin une île dans laquelle le feu Roi a fait bâtir une petite *Gloriette* très agréable. L'Eglise de la garnison, la maison des Orphelins, le Manège, la Manufacture d'armes & di-

vers autres bâtimens font des objets qui meritent la curiosité des voyageurs.

A l'extrémité de la Ville & sur le bord de la Havel est situé le Château & le jardin du Roi. C'est un vaste bâtiment composé d'un Corps de logis & de deux Ailes, au bout desquelles il y a deux grands Pavillons. Ces Pavillons sont accouplés par un mur en demi cercle, au milieu duquel s'élève un magnifique portail d'entrée, & toutes ces parties de l'édifice servent en même tems à enfermer une avant-cour immense. Autrefois les Ailes n'étoient que d'un étage, mais le Roi régnant les a fait exhausser à la hauteur du Corps de logis, & S. M. a fait revêtir tout l'extérieur du Château de pilastres d'Ordre Corinthien dont les colonnes sont cannelées. Ces colonnes pilastrées, ainsi que tous les autres ornemens font de couleur naturelle de la pierre de taille, & le fond des murs est peint en couleur de rose, ce qui fait un effet singulier mais charmant. Le toit est de cuivre peint en bleu avec des falbalas & autres ornemens d'or fin. L'attique qui s'élève au dessus de la corniche, est garni de beaucoup de belles statues, représentant les Dieux, les Demi-Dieux & les

les personnages les plus illustres de la Fable & de l'Antiquité, qui ont mis une certaine variété dans leurs plaisirs, & que l'histoire ne peint pas comme barbares. L'Architecte faisant allusion aux talens du Monarque, avoit placé d'abord deux belles statues en grandeur colossale à la grande porte d'entrée, dont l'une représentoit Apollon armé d'un arc, & l'autre Hercule tenant à la main une lyre. La pensée me parut heureuse. Donner l'arc à Apollon & la lyre à Hercule c'étoit caractériser fort ingénieusement le Héros bel esprit. Le Roi cependant a fait enlever ces statues sous prétexte qu'elles avoient l'air de deux sentinelles, & les a placées à l'entrée du Parc de Berlin. Le grand escalier intérieur qui conduit aux appartemens du Château est de marbre bleu, avec des balustrades de fer dorées au feu. Je n'ai rien vu en ce genre qui fut aussi magnifique ni d'un meilleur goût. Après avoir passé par un petit vestibule, dont les murailles sont revêtues de marbre verd, on entre dans une salle immense, décorée par quatre grands tableaux qui en couvrent les murs, & qui représentent les triomphes du grand Electeur, de la main de deux  
habi-

habiles peintres Italiens. Le plat-fond est peint par M. Vanloo. On y voit l'apothéose du grand Electeur, Prince, qui jetta les fondemens de la Monarchie Prussienne. Les lambris & les autres décorations de cette salle sont de marbre & de bronze doré. Tout le reste du Château, dont le appartemens sont sans nombre, est meublé d'une richesses inexprimable & d'un goût infini. Les yeux rencontrent partout des glaces, des dorures, des sculptures, du marbre précieux & tout ce qui peut concourir à un magnifique ameublement. Des tapisseries d'étoffe, glacé d'argent, sont relevées par des broderies en chenille, le velours est brodé d'or ou d'argent, les encadrures sont d'or moulu, les tables de porphyre & de jaspe, les consôles, les trumaux, les lits, les balustrades des alcoves, d'argent massif, ornées d'enfans du même métal, représentans les génies du sommeil qui sement des pavots, tous ces objets, dont l'œil ne se lasse point d'admirer la variété, le goût & la richesse, excitent l'étonnement des Connoisseurs mêmes, qui prétendent qu'il n'y a pas de Roi en Europe aussi magnifiquement logé & meublé. Du Château on

desc-

descend dans les jardins par une grande & superbe rampe. Ces jardins sont environnés de deux belles collonnades, & ils ont la vue sur la rivière. En y entrant on découvre d'abord une fort grande place, entièrement vuide, que le Roi fait servir à la parade & à l'exercice de ses Gardes & du reste de la garnison. On peut dire que cette place devient l'école de toute l'armée, puisque toutes les fois que S. M. y veut introduire quelque nouveau genre d'exercice ou quelque nouvelle manoeuvre, Elle commence par y dresser ses Gardes, & appellant à Potsdam un Officier de chaque régiment pour voir & apprendre ces changemens & les enseigner ensuite à leurs corps respectifs. Cette méthode me paroît admirable, vu l'étendue immense des Etats du Roi, depuis les confins de Prusse jusqu'à ceux du Duché de Cléve. Ce seroit une mer à boire que d'envoyer des Officiers dans toutes les garnison, pour y montrer chaque nouvelle invention d'exercice. Cette grande place de paradé est terminée d'un côté par des bosquets charmans, qui conduisent jusqu'à la Havel, & dont l'intérieur est orné d'un beau fallon & de plusieurs cabine

binets de treillage, d'une Orangerie, de Pavillons, de statues &c. De l'autre côté elle aboutit à un vaste bassin revêtu de pierres de taille, au milieu duquel on voit un Neptune dans son char qui descend d'une roche & s'élançe dans les eaux. Toutes les figures de ce groupe presque en grandeur colossales ainsi que les chevaux, sont de fonte dorée. Il y a beaucoup de variété dans ce jardin, la vue en est belle & les allées y rendent la promenade très agréable. Les écuries du Roi, placées à une petite distance du Château & qui donnent sur la place de parade, sont belles & spacieuses. Elles achèvent de donner de la régularité & d'embellir le groupe de tous ces divers édifices.

Ce que je viens de vous crayonner jusqu'ici, ne me paroît pas cependant comparable au Palais & aux jardins de *Sans-souci*. Ce Palais est situé à une portée de canon des portes de Potsdam, sur la crête d'une montagne, au pied de laquelle coule la rivière de Hâvel, qui est fort large en cet endroit. Sa Majesté, se promenant un jour dans ces environs, s'arrêta sur cette éminence, & ne pouvant s'empêcher d'admirer la  
beau-

beauté de la contrée, l'étendue & la  
 richesse de la vue, Elle résolut d'y bâ-  
 tir une espèce de vuide-bouteille; mais  
 ce vuide-bouteille commença par être  
 une Retraite de Roi, & finit par former  
 un Palais d'Été digne de Frederic. S. M.  
 en traça Elle-même le premier dessein.  
 Le bâtiment n'est que d'un seul étage,  
 élevé de terre par trois marches qui ré-  
 gnent tout à l'entour. Il est comblé  
 par un toit à l'Italienne, environné d'u-  
 ne belle balustrade de pierres de taille or-  
 née de vases & de groupes d'enfans. Au  
 milieu s'éleve un Dome. Les fenêtres  
 sont grandes, cintrées, & descendent jus-  
 qu'à terre. La façade du côté des jar-  
 dins est très richement décorée. Des  
 cariatides & des termes adossés aux tru-  
 meaux soutiennent la corniche. Vers  
 la campagne, où est proprement l'entrée  
 principale, la façade est d'Ordre Corin-  
 thien avec des colonnes cannelées en  
 pilastres. Les deux Ailes qui avancent  
 de ce côté sont accouplées par une co-  
 lonnade à double rang, qui forme un  
 demi cercle dans le goût de celle de St.  
 Pierre de Rome. L'intérieur de cet édi-  
 fice, dont l'air est tout à fait galant,  
 respire le bon goût & la magnificence.

Il me seroit impossible de vous en peindre toutes les beautés. Chaque pièce mériteroit une description. Ce qui m'en a frappé le plus c'est le salon, dont les parois sont revêtues de marbre antique de même que les deux niches; dans l'une des quelles on voit la Volupté, & dans l'autre Lucrèce. Ces deux statues sont de marbre blanc exécutées par le célèbre statuaire Adam. Il y a eu cependant des voyageurs difficiles, qui en voyant ces deux statues se sont déclarés Préadamites, & n'ont pas cru qu'Adam fut le premier homme du monde. Une rangée de colohnes franches entoure tout l'intérieur de ce salon. Elles sont de marbre de Carare, les chapitiaux & les soubassemens de bronze doré. La coupole est toute dorée en dedans, & elle reçoit ses jours non seulement par des fenêtres en œil de bœuf, mais aussi par une grande ouverture au centre du Dôme, fermée par une glace de miroir taillée à facettes. Le parquet est de marbre blanc, incrusté de marbre antique, de porphire & de jaspe de diverses couleurs, d'un dessein charmant en ramages à fleurs & à fruits. La chambre de lit meublée en satin céladon, couverte d'un rézeau.

réseau ou filagrame d'or est d'un goût charmant. Malgré la richesse des ornemens, le coup d'oeil en est riant. L'Alcove surtout & sa balustrade sont superbes. Le galerie est de marbre feint, couleur de rose & garnie de tableaux de Watteau, Lancret, Pater & autres Peintres habiles de l'Ecole Françoisé. Tout cela est du dernier galant. Le seul défaut que j'y trouve c'est que cette galerie est un peu étroite, & je crois même que S. M. y fera ajouter quelque jour une nouvelle galerie plus spacieuse, destinée à une collection de morceaux exquis des différentes écoles de peinture de l'Italie.

Ce qui me charme le plus à Sans-souci c'est le Cabinet du Roi destiné à l'étude. Il est attenant à la Chambre de lit, à l'extrémité du Palais. La forme en est ronde. Des armoires vitrées de bois de cédre artistement travaillées, & ornées de guirlandes & de festons de bronze doré, couvrent toutes les murailles. Sur ces armoires sont placés les bustes des plus illustres Savans de l'antiquité. Ces bustes sont de marbre blanc, vrais originaux, tirés du fameux cabinet du Cardinal de Polignac. La place qui res-

te entre les armoires & la corniche est décorée de médaillons de bas-reliefs de bronze. Dans le plat-fond on voit un Apollon du pinceau de Pesne. La cheminée est de breche d'Alep, ornée de glaces & d'or moulu. Les rideaux des fenêtres ainsi que la garniture des canapés & des fauteuils sont d'étoffe riche, couleur de cerise & or, le tout d'un goût & d'un dessein admirable. Cette pièce unique dans son genre n'est pas cependant destinée à étaler le luxe d'un Roi magnifique, mais s'est l'atelier d'un Roi nourri par les Muses. Les rayons des armoires ne sont point garnis par des livres que le Libraire a fourni à son choix, qui lui ont été payés à tant par pied ou par aune, & que le relieur a symétrisés & dorés pour faire décoration. On trouve ici une collection moins nombreuse que bien choisie, une petite Bibliothèque formée sur un système réfléchi & entre autres un vrai trésor en fait de Littérature, je veux dire les Traductions Françaises de tous les Auteurs Grecs & Latins, dont la réputation a percé tant de siècles pour venir jusqu'à nous. Le Roi a trouvé moyen de rassembler non seulement toutes les ver-

sions

sions de ces Auteurs qui ont été imprimées jusqu'ici, mais S. M. a fait traduire aussi tous ceux qui ne l'étoient pas & les tient ici en Manuscrit. De manière qu'on peut dire que l'esprit de l'antiquité est condensé dans le Cabinet de Sansfouci, & qu'un homme de goût peut y acquérir une science profonde sans posséder les Langues mortes. Peut être le monde littéraire aura-t-il le bonheur de voir sortir quelque jour de la plume du Philosophe couronné, qui passe ses instans de loisir dans cette superbe retraite, des ouvrages dignes de son nom, & dont la composition auroit occupé la vie entière de tout autre grand Génie.

En sortant de la Bibliothèque on entre dans les jardins par un grand & magnifique berceau, au bout duquel on voit la belle statue d'Antinoüs prêt à se jeter dans la mer. Elle est de bronze. C'est un Chef d'œuvre de l'Antiquité. S. M. en a fait l'acquisition, à la vente des effets du célèbre Prince Eugène de Savoye. Tout le jardin est parsemé de statues de marbre, & de fonte. Les plus remarquables sont le Faune qui porte une chèvre, & qui est si connue en Italie sous le nom de *Fauno col capretto*,



le Flûteur, l'une & l'autre antiques, le Mercure de Pigale, la Pêche & la Chasse du cizeau du fameux statuaire François Adam l'ainé, Mars lié par l'Amour & plusieurs autres moins parfaits.

Le berceau conduit sur une très belle terrasse, qui règne tout du long du Palais. La vue y est charmante. On voit à gauche, pour ainsi dire, sous ses pieds la Ville de Potsdam, à droite une belle forêt de chaînes & de hêtres, & devant soi les jardins qui descendent par terrasses jusqu'à la rivière de Havel. Ces terrasses sont coupées dans la montagne précisément à l'exposition du plein midi, & soutenues par des murs de 16 pieds de haut, dans lesquels on a pratiqué des niches, l'une presque à côté de l'autre. Devant chaque niche il y a deux portes vitrées de haut en bas, & le Roi y a fait planter des pieds de vigne de toutes les espèces connues en Europe. L'exposition même, le terrain sablonneux, l'ardeur du soleil, dont les rayons se concentrent à travers des vitres, l'abri que celles-ci donnent, les niches chauffées au printems par des brasiers, tous ces secours naturels & artificiels réunis font que Sa Majesté gagne, non seulement

ment de vitesse sur les autres pays, pour la maturité hâtive du raisin, mais qu'Elle le mange encore tout aussi parfait que dans les climats les plus méridionaux de notre partie du monde. Le seul inconvénient que j'y trouve, c'est que la peau de ces raisins est moins tendre que de ceux qui viennent en plein air, n'ayant pas été amollie par la rosée & par les petites bruines. A gauche de ce vignoble singulier on voit des serres qui le sont encore plus. Elles sont d'une grandeur immense; on les chauffe par des fourneaux & des canaux pratiqués sous terre; des thermomètres déterminent le degré de chaleur, que le jardinier juge à propos d'y donner chaque jour. L'intérieur de ces serres forme un verger & un potager à la fois, & par ce moyen le Roi jouit du plaisir de voir sa table garnie, pendant toute l'année, de fruits & de légumes de toute espèce. A la droite du vignoble est l'orangerie dont le bâtiment est vaste & beau. Pendant l'Été les bords des terrasses sont garnis d'orangers, de citronniers, de grenadiers en fleurs & en fruits &c. ce qui, vu du pied de la montagne, forme un coup d'œil incomparable. Lorsqu'on y est

descendu la décoration semble changer tout à coup, & l'on ne voit devant soi qu'un jardin tout royal planté dans une grande plaine. Chaque pas offre quelque nouvelle beauté formée par la Nature, ou quelque embellissement superbe, que l'art y a ajouté. Des bassins revêtus de marbre, des fontaines, des jets d'eau, des cascades, des statues, des bustes, des grouppes, des vases, des colonnes, des obélisques, des cabinets & des fallons de treillage, des grottes, des allées, des bosquets, des labyrinthes & tout ce qui peut orner un jardin se présente successivement à la vue. Tous ces ornemens sont ménagés avec goût, & les beautés naturelles n'y sont point étouffées sous la magnificence artificielle. A l'extrémité de la grande allée transversale du milieu, se trouve une petite forêt de chênes & de hêtres peuplée de faisans, de cerfs, de chevreuils & d'autres bêtes fauves. S. M. l'a fait joindre aux jardins en l'entourant d'un mur; on y a pratiqué des avenues & des sentiers qui conduisent à une Maison Chinoise superbe, de forme triangulaire, toute revêtue de marbre & resplendissante d'or. D'un autre côté

té on y trouve une colonnade dans le goût de celle de Versailles, qui est du plus beau marbre de Carare que l'on puisse voir. Le Monarque ne s'est pas contenté d'orner avec une somptuosité toute royale son Palais même & ses jardins, mais il a aussi embelli toute la contrée d'alentour, de manière que l'œil ne peut porter que sur quelque objet riche & agréable. Une petite colline, par exemple, qui se trouve dans la Campagne vis à vis de la grande entrée & couverte de bois, a été décorée par des ruines qui imitent parfaitement les ravages que le tems fait aux édifices les plus formidables élevés par les humains. Ces ruines forment un point de vue singulier.

Voilà, Monsieur, une esquisse très légère de Potsdam & de Sans-Souci. Je m'étois proposé de vous parler encore des Maisons de Plaisance de nos Princes; mais ce sera le sujet d'une autre Lettre. Il faut vous laisser prendre haleine.


 L E T T R E LXXXVI.
   
 www.libtool.com.cn

A MA MÈRE

*à Berlin le 20. d'Octobre 1754.*

**J**e conviens avec vous, Madame, de tous les bienfaits dont je suis rédevable à la Divine Providence, & mon cœur ne se les rappelle que pour lui en payer le tribut de la plus vive reconnaissance. Ce ne sont pas non plus des mouvemens de murmure qui s'élevent dans mon ame, & qui me font mettre de l'autre coté de la balance les maux dont le tissu de ma vie est parsemé. Je ne les contemple que pour me persuader de plus en plus de la frivolité & du néant de toutes les choses humaines. Chacune de nos passions porte avec soi ses peines. La gloire, les honneurs, les biens de la fortune sont toujours accompagnés d'un cortége de chagrins. Leur acquisition coûte plus que ne vaut leur jouissance. Plaire à ces illustres mortels, que l'Être suprême a placé

cé sur la terre pour être les Juges & les Pères nourriciers des Peuples, est un bonheur signalé, auquel tant d'aspirans parviennent rarement, un bonheur qui éblouit les yeux des hommes vulgaires, mais c'est un éclat bien faux que celui qui environne le Courtisan le plus favorisé. On peut dire qu'il passe.

*Des jours toujours à plaindre & toujours envieuz.*

L'inquiétude, la conservation de la faveur devient un supplice continuel. Vingt années de services fidèles ne rachettent pas une faute légère, & quel est l'homme assez présomptueux qui puisse se flatter de prendre dans chaque rencontre le meilleur parti, entre tous ceux qui se présentent à son choix ? Vous voyez donc, Madame, que la fortune du Courtisan tient sans cesse à un fil très délié. Cette réflexion m'a tellement frappé, que j'ai cherché à trouver dans un mariage avantageux un azile contre l'inconstance du bonheur que la Cour offre. Mon but est atteint en plus d'un sens. Mais la plus affreuse amertume se mêle encore aux douceurs de mon union. La mort

moissonne mes enfans à mesure qu'ils naissent , & un même tombeau renferme déjà une fille & trois fils qui faisoient le fruit de mon hymen & la consolation de ma vie. Que ces coups redoublés, dont la Providence me frappe, ont fait de profondes blessures dans mon cœur ! Qu'il est cruel pour un père tendre de perdre un enfant chéri ! Quelle expérience funeste m'en fait connoître toute l'horreur ! Autrefois en ouvrant la paupière, mon premier réveil devenoit un instant de délices, par les caresses ingénues d'un aimable innocent que sa nourrice venoit me porter : aujourd'hui la première heure du jour est une heure de supplice pour moi. Les réflexions les plus cruelles & les plus sombres occupent mon ame en sortant du sommeil. Je ne vois que mes chers enfans entre les bras de la mort. Tous mes jours sont empoisonnés par les tristes idées qui naissent dans mon ame, au milieu même du tumulte des plaisirs que je me vois obligé de suivre par état, & que je ne suis plus que machinalement. La perte de mon dernier fils, de mon aimable *Auguste*, a rouvert toutes mes blessures. J'ai perdu une seconde fois en lui tous  
mes

mes premiers enfans, & mon cœur palpite toutes les fois que je réfléchis à l'état où se trouve ma pauvre femme, qui pleure & qui gémit au moment qu'elle est prête à mettre au monde un nouveau fruit de notre mariage.

Puisse-t-elle en être délivrée heureusement! Puisse l'enfant à naître tarir nos larmes! Puisse la Providence lui accorder les années dont elle a raccourci la trame de la vie de ses frères! Puisse son bonheur faire celui de notre vieillesse!





## L E T T R E LXXXVII.

A U M E M E.

à Berlin le 12. Decembre 1754.

Oui, Monsieur, promettre & tenir n'est qu'un chez moi. Puisque mes descriptions vous amusent, & que vous êtes curieux de connoître Orangebourg, Rheinsberg & Ruppin, je vais vous satisfaire sans autre préambule.

La petite ville d'Orangebourg, située à quatre lieues de Berlin, doit son être à Henriette d'Orange, Epouse du grand Electeur, Frederic Guillaume, & Mère de Frederic, premier Roi de Prusse. Cette Princesse, aidée des soins & de la générosité de son illustre Epoux, y fit bâtir le beau & vaste Château qui y subsiste encore. La Ville même fut ornée par ses soins de plusieurs bâtimens remarquables, de deux Eglises, dont l'une est consacrée au culte des Réformés & l'autre à celui des Luthériens, d'une mai-

maison pour les Orphelins, fort belle & bien dotée, & de diverses autres fondations utiles & pieuses. Les rues furent tirées au cordeau & embellies par des maisons fort logeables & d'un extérieur régulier. On y arrive par une grande avenue formée de quatre rangées de tilleuls. Cette Allée a un bon quart de lieue de long, & répond exactement à la grande rue qui conduit droit au Château. Le Château est précédé d'une grande place bâtie en demirond, & dont l'emplacement est un quarré parfait, environné d'un large & beau fossé revêtu de pierres de taille. L'édifice même est composé d'un vaste Corps de logis, & de quatre Ailes terminées chacune par un joli Pavillon. Ces Ailes forment deux belles cours. On arrive dans l'avant-cour par un beau pont, orné de statues ainsi que la balustrade qui régné autour du fossé. Les deux Pavillons des Ailes qui sortent derrière le Corps de logis, sont accouplés par une double colonnade, dont le comble fait une platte forme très bien décorée.

Les appartemens du Château sont spacieux, réguliers, exhausés, & le nombre en est immense. La grande salle

furtout est très belle dans toutes ses proportions ; mais rien ne mérite plus l'admiration de tous les connoisseurs que le grand escalier intérieur. Il est du dessein du célèbre Schluter, & tourné de manière que du pied même on voit le superbe plat-fond qui le comble. Il est divisé en autant de parties, que le Château a d'étages. Chaque partie, qui forme un réposoir, est soutenue par des colonnes. Celles du premier étage sont de marbre verd, celles du second de marbre blanc, & celles du troisième de marbre brun veiné de blanc. Les bases & les chapiteaux sont de bronze doré. Les balustrades sont de fer & dorées-au feu, les murailles décorées dans un goût charmant, sont couvertes de grands & magnifiques tableaux. Aux réposoirs il y a des niches avec des statues de bronze. Enfin ce morceau est unique par le dessein, & la richesse des ornemens. La chapelle, la galerie de porcelaine, la salle terrene, & plusieurs autres pièces attirent les suffrages de tous les connoisseurs. Les jardins d'Orangebourg sont spacieux & plantés sur les desseins de M. le Nautre, célèbre Architecte de Louis XIV. & le même qui a  
don,

donné les plans de Versailles, Trianon, Marly &c. Il est arrivé à ces jardins une singularité remarquable, qui concourt aujourd'hui infiniment à leur beauté. M. le Nautre avoit tracé dans son dessein toutes les Allées en charmilles, taillées au ciseau, & son plan avoit été exécuté ponctuellement. Ces charmilles furent entretenues jusqu'en l'année 1713. mais le feu Roi étant monté sur le trône, son économie ne lui permit point de continuer la dépense qu'exige un pareil entretien. Tout fut donc abandonné à la simple nature, & les arbres de la charmille poussèrent des branches qui en 24. années que dura ce règne, se joignirent & formèrent une voûte verte, fort belle. Les berceaux sont aujourd'hui impénétrables au soleil & au vents; on s'y promène au frais en plein midi, & l'on y soupe avec des bougies allumées sans que l'air en fasse vaciller la flamme. Le Roi ayant fait présent d'Orangebourg au Prince de Prusse, son Frère; ce Prince tira le Palais ainsi que les jardins de l'abyme du déperissement dans lequel ils étoient tombés, & on en vit sortir comme par enchantement un endroit également magnifique & délicieux.

Un habile jardinier profita des écarts & des irrégularités même de la Nature négligée, pour répandre une variété infinie dans les différentes pièces du jardin, & S. A. R. fit de plusieurs bâtimens d'un goût exquis. Le plus singulier de ces bâtimens est une grotte élevée sur une espèce de rocher, & dont l'extérieur représente une vieille prison prête à tomber en ruines, mais dont le dedans est tout revêtu des coquillages les plus rares, de coraux, de mineral précieux, de cristaux &c. S. A. R. y a fait ajouter encore diverses Allées qui conduisent en serpentant à des Pavillons, des hermitages, des orangeries & autres pièces semblables, des berceaux superbes &c. Un grand canal qui s'étend depuis la colonnade jusqu'à la rivière de Sprée, & communique avec elle, a été déblayé, élargi, & rendu navigable pour des gondoles & autres bateaux. Les meubles les plus antiques du Château ont été enlevés & remplacés par d'autres, d'un goût moderne & charmant. Enfin le Prince y a fait bâtir de belles écuries, & n'a rien épargné pour rendre son Orangebourg aussi brillant qu'agréable, & la nature, la situation,

la

la beauté de la contrée d'alentour, la rivière qui baigne le jardin, tout a concouru à féconder ses efforts.

Je m'étendrai moins à vous dépendre les agrémens de Rheinsberg & de Ruppin; parce que je puis vous en faire juger par la Copie de deux Lettres que j'écrivis en l'année 1739 & 40. à Madame de \* \* \* & à feu mon père à Hambourg (\*) & qui contenoient la description de ces endroits. Je vous envoie ci-joint l'extrait, & comme le Roi a donné depuis quelques années Rheinsberg à son Frère Mgr. le Prince Henri, & le Palais avec les jardins de Ruppin à Mgr. le Prince Ferdinand, je ne ferai qu'ajouter ici quelques mots sur les nouveaux embellissemens, dont Leurs Altesses Royales ont encore orné ces charmantes & superbes demeures.

Le Château de Rheinsberg est resté absolument dans l'état où il étoit. Mgr. le Prince Henri s'est contenté d'y faire les réparations nécessaires, & de meubler avec un goût & une magnificence digne du reste de cet édifice cinq ou six appartemens.

(\*) Ce sont les Lettres VIII. & X. de ce recueil.

partemens qui n'étoient encore qu'ébauchés. Mais en revanche les jardins ont été beaucoup étendus, embellis, changés & ornés. L'orangerie, qui n'étoit que commencée, a été convertie en un beau fallon, accompagné de deux jolis cabinets. S. A. R. a fait bâtir encore une Maison Chinoise, une grotte charmante dans un endroit écarté sur le bord du lac, une colonnade en ruines qui sert à masquer une glacière & dont l'invention est charmante. Il y a long tems que par badinerie Rheinsberg a été nommé Mont-Rémus, & qu'on a soutenu que Rémus avoit été envoyé en exil par son frère Romulus dans cette contrée, qui faisoit alors la Sibérie de l'Empire Romain. Le Prince est parti de cette idée comique, & a supposé que sa glacière faisoit le tombeau de Rémus. Il a fait couvrir le comble de cette glacière de pierres de taille en forme d'un grand piedestal d'ordre rustique, au-dessus duquel on voit une urne sépulcrale, destinée à renfermer les cendres d'un illustre mort. Quelques colonnes brisées & quelques statues mutilées, qu'on a trouvées dans les anciens ateliers de Rheinsberg, ont été élevées en rond tout à l'en-

l'entour de ce mausolée; ce qui imite avec une vérité surprenante une colonnade tombée en ruines. Le terrain qui environne cette pièce a été planté d'Ifs & de Cyprès. On l'a parsemé de vieux chapiteaux brisés, de grosses pierres sur lesquelles on a gravé des inscriptions ingénieuses, & de tout ce qui peut retracer l'idée d'un endroit détruit par le tems.

Le Théâtre de verdure, que le Prince a fait pratiquer encore dans ce jardin, est un morceau parfait. Il peut servir non seulement à toutes sortes de représentations théâtrales, mais aussi à des fêtes & à des illuminations superbes.

Vous savez déjà que le Château de Rheinsberg est situé sur un grand lac, qui se trouve bordé d'une forêt aussi vaste que belle de chênes & de hêtres. C'est dans ces bois charmans que le Prince a fait construire des demeures champêtres qui forment un hermitage de cour sans faire une solitude. Dix maisons de charpente, ayant chacune trois jolies pièces, une petite cuisine & un grenier, sont dispersées à une certaine distance l'une de l'autre dans cette forêt. Les habitans peuvent se voir & s'appeller de la voix sans que la proximité les gêne. Ces mai-  
sons.

sons sont couvertes en dehors d'écailles, d'écorce de chêne, & les toits de chaume. L'intérieur est meublé proprement mais avec simplicité. Au milieu de ces habitations on voit une maison plus grande que les autres, avec un clocher. C'est la demeure destinée pour Mgr. le Prince de Prusse, & elle a un salon assez spacieux; pour qu'on puisse y servir le diner ou le souper en tems de pluie. Lorsqu'il fait beau on mange dans un grand Pavillon de treillage qui n'est qu'à quelques pas de là. Le signal pour chaque repas est donné par une grande cloche, on avertit trois fois & au dernier coup toute la Compagnie sort de ses demeures pour se rendre au salon. Leurs Alteſſes Royales se soumettent à la loi commune & ne veulent point de privilège à cet égard. Chaque habitant de ces maisons rustiques emploie la matinée selon son bon plaisir, il lit, travaille, déjeune, se promène, fait des visites aux Dames, & s'amuse ou s'occupe comme il veut. Il a la même liberté en sortant de table, mais à six heures du soir tous les convives qui font la cour à Leurs Alteſſes Royales se rassemblent pour par-

ticiper

tieiper à des plaisirs communs. Cette invention me paroît unique & elle donne la plus grande liberté qu'il est possible de s'imaginer à une Cour.

Mgnr. le Prince Ferdinand n'a pas trouvé à Ruppin, où son régiment est en garnison, un Hôtel assez commode, assez grand & assez beau pour y faire sa résidence ordinaire; surtout si l'hymen, lui donnant une Compagne aimable, venoit à augmenter sa Cour. Il a donc acheté la maison atterrante la sienne, & un grand verger qui étoit derrière les deux maisons & qui communiquoit au rempart. Par le moyen de cette acquisition il s'est procuré un Domicile très gracieux dans cette Ville. Les deux maisons ont été combinées avec art. On y a pratiqué des appartemens fort logeables, & entre autres une grande salle charmante, décorée en céladon & argent, & ornée de belles glaces, de lustres, de bras en fleurs de Vincennes d'un goût tout à fait galant. La Chambre de lit, la Bibliothèque le Cabinet d'estampes du Prince, la salle à manger & la plupart des autres appartemens ont été également tapissés & meublés de

de neuf, & le tout ensemble fait un Palais digne d'un Prince surtout pour une demeure en Province. Le jardin derrière cette maison a été fort bien accommodé. Il est terminé par un joli fallon qui a une porte de communication avec un beau pont qui conduit au rempart. Les Allées de ce rempart, qui forment le rendez-vous de tous les rosignols de la contrée, ont été fort ornées de statues, de vases, de fleurs, d'ifs & d'autres arbres, & en faisant la plus agréable promenade du monde, elles mènent insensiblement au second jardin du Prince, que S. A. R. a fait considérablement agrandir & embellir.

Voilà, Monsieur, la description la plus abrégée qu'il m'est possible de vous faire des maisons de plaisance de nos trois Princes adorables. Que ne puis-je vous retracer les charmes du séjour de ces lieux enchantés. Tandis que l'ennui, la gêne, l'inquiétude, l'ambition, la crainte, habitent souvent au milieu des lambris dorés des Souverains, tout respire ici la liberté, la confiance, & le plaisir. Ces Grands Princes & leurs Illustres Compagnes se dépouillent ici de tout le faste imposant qui environne leur rang; ils  
abaiss-

abaissent leur amitié jufqu'à nous, ils ne gardent leur grandeur réelle que pour nous combler de bienfaits, & ils ne semblent être jaloux que de leur mérite personnel & des agrémens de l'esprit. La contrainte est entièrement bannie de ces retraites royales. Le repos trop uniforme de la Campagne est interrompu par des fêtes ingénieuses, qui cependant ne font répétées qu'avec sobriété pour ne pas lasser les assistans.

La promenade, la musique, la lecture, la danse modérée, le jeu de commerce, le plaisir du théâtre même varient les amusemens de chaque jour. Leurs Altesses Royales se plaisent à déployer les talens singuliers qu'elles ont pour la scène, en représentant avec quelques Dames & Cavaliers de leur suite les meilleures Tragédies & Comédies Françoises. La bonne chère, les dons de Bacchus & de Pomone achevent de rendre ces séjours délicieux, & l'union qui règne entre ces trois Illustres Frères & qui les rassemble souvent au même endroit, en faisant le charme de la vie, nous rend indécis sur la préférence à donner au séjour ou d'Orangebourg ou de Rheinfberg ou de Ruppin.

Que

Que ne pouvez, vous cher Ami, voir tous les objets que je crayonne ici de vos propres yeux! Vous sentiriez que la réalite l'emporte infiniment sur mes foibles peintures, & que bien loin d'avoir embelli le tableau, mon art est fort au dessous de la vérité.





LETTRE LXXXVIII.

À MON FRÈRE À HAMBOURG.

*à Berlin le 1. Janvier 1755.*

**J**e n'ai pas attendu le renouvellement de l'année, pour faire en votre faveur les vœux les plus tendres & les plus sincères, mais j'ai différé jusqu'à cette époque de vous écrire, & de vous témoigner à quel point je m'intéresse à votre prospérité. Puissiez-vous, mon cher Frère, jouir jusqu'au terme le plus réculé de la vie humaine, d'une santé durable & de tous les biens qui font la félicité d'un homme d'esprit, & d'un citoyen vertueux!

L'année que nous venons de finir a été mêlée pour moi de douceurs & d'amertume. J'ai perdu un fils que je pleurerai toute ma vie. La Providence m'en a rendu un autre, dont ma femme est accouchée au mois de Novembre dernier. Comme il paroît être d'un tempérament robuste

robuste, je me flatte que Dieu me le conservera. Mes désastres passés me rendent craintif pour l'avenir. Le moindre cri de cet enfant me fait frémir. Sa mère, moins vive que moi, n'a pas autant d'inquiétudes, mais elle n'en redouble pas moins ses attentions, pour tout ce qui peut contribuer à la conservation de son cher petit Henri.

Je ne puis m'empêcher, mon très cher Frère, de vous communiquer un grand projet que je viens de former, & qui ne laissera pas que de vous surprendre. Vous connoissez mon goût pour la Cour & mon extrême attachement pour le Roi. Me croyez vous capable de sacrifier ces deux belles passions, à la nécessité où je suis de me retirer dans mes terres, pour ne pas déranger ma fortune ? Quoi que je n'aye pas monté ma maison sur un fort grand pied, quoi que l'Hôtel de Bielfeld ne soit pas bien brillant, quoi que je n'aye jamais donné dans le faste, & qu'avec une façon de penser assez philosophique sur le luxe, je me sois contenté d'une espèce d'aïfance bourgeoise, la Cour ne laisse pas que d'entraîner & le séjour de Berlin que d'être dispendieux. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que mes appointemens sont  
des

des plus modiques, & que j'ai employé la plus grande partie de mon bien à l'acquisition des terres de Treben & Haffelbach. Ces terres sont devenues aujourd'hui ma Maîtresse, mais elles ont besoin de l'œil de leur Amant. Ma présence y est indispensable. Je suis obligé bien malgré moi d'y bâtir & d'y faire des réparations essentielles. Je travaille à faire consentir le Roi à ma retraite, & je me flatte d'obtenir l'agrément de S. M. avec les raisons solides que je puis lui alléguer. Je ne cesserai jamais d'être bon Prussien, mon cœur est enchaîné au trône de Frederic, je n'oublierai de ma vie tout ce que je dois à ce Prince incomparable, à ce grand homme, & si quelque jour ma fortune change, ou qu'il ait besoin de mes services, je ne refuserai point de retourner à sa Cour.

Mon dessein est de conserver ma belle maison à Berlin, de la louer & de partir avec ma famille au Printems prochain pour la Campagne. J'y trouverai mille occupations qui m'étourdiront sur la perte des agrémens dont je jouis ici. Car, soit dit sans vanité, la Cour & la Ville me comblent de bontés, & il ne s'y fait guère de bonne fête dont on ne me fasse  
pro.

profiter. Nos Printes m'admettent à toutes leurs parties de plaisir. Jugez de quelle dose de raison j'aurai besoin pour soutenir l'uniformité d'une vie champêtre au fortir du plus grand monde. Dû faite des plaisirs les plus brillans, je vais tomber dans un Village. Quelle chute!





L E T T R E LXXXIX.

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

*à Treben le 1. de Mai 1755.*

**E**nfin, mon cher Frère, j'ai quitté la Cour & la Ville de Berlin le 31. de Mars, jour de ma naissance, & je suis venu m'établir à Treben. La veille de mon départ Mgn. le Prince de Prusse donna une grande fête aux deux Reines. S. A. R. me fit la grace de m'y inviter. J'avois le cœur fort ferré pendant toute la soirée. Je quittois des habitudes de 16. ans, & tout ce qui jusques là avoit fait la consolation de ma vie. Après le souper on ouvrit un bal. J'y dansai quelques menuets, mais ayant épié le moment où les trois Princes étoient entrés dans une petite galerie écartée, je les y suivis pour leur faire mes adieux. Jamais je ne fus si ému. Ils m'embrassèrent l'un après l'autre. Mgn. le Prin-

*Tome II.*

Q

ce

ce Ferdinand, mon illustre Eleve, me tint fort long tems serré dans ses bras, & je sentis ses larmes couler sur mon visage. Après cette scène si cruelle pour moi, il me fut impossible de prendre congé de personne, je me précipitai dans mon carrosse, & je m'en retournai chez moi, où j'achevai les préparatifs pour le voyage, & en effet je partis à la pointe du jour.

En arrivant à Treben j'ai trouvé ma maison achevée, & j'ai eu le plaisir de la meubler & de l'arranger. Elle est spacieuse, propre & commode, mais nullement magnifique. Vous n'y verrez ni dorure ni sculpture. Le rez-de-chaussée, qui forme des demi-souterreins, est destiné aux offices & au logement du cuisinier & de quelques Domestiques. Nous avons, ma femme & moi, au premier étage, six belles pièces pour notre demeure ordinaire, parmi lesquelles il y a une charmante Bibliothèque qui donne sur un canal formé par un bras de la rivière, & d'où je découvre tout ce qui se passe dans le Village. J'y ai fait transporter tous mes livres de Berlin, dont la collection est faite sur un bon système. L'étage au dessus de nous est fort beau. Il y a deux beaux appartemens

mens d'entrée, six chambres de lit, avec des garde-ropes, une petite cuisine pour la commodité des femmes de chambre, une galerie de 90. pieds de long, & une grande salle quarrée qui y joint. La vue y est superbe. Du balcon vous découvrez non seulement une partie du jardin, mais aussi un moulin à cinq roues qui fait tomber des torrens d'eau en cascades, une campagne riante parsemée de Villages & de bouquets de bois. L'horizon est borné par une montagne en amphithéâtre, sur la crête de laquelle on voit la Ville d'Altenbourg avec ses six clochers. Tout cela est meublé fort honnêtement & d'un goût fort gai. La galerie est ornée de bons tableaux.

J'ai commencé déjà depuis quelques années à planter mes Jardins. La Nature m'ayant donné à Treben aussi bien qu'à Hasselbach les promenades les plus charmantes dans trois différentes forêts, sur les chauffées qui bordent mes grands lacs, & tout du long de la rivière de Pleisse, qui sépare le Village de Treben en deux, j'ai cru devoir dans le Plan de mes jardins avoir plus pour objet une utilité agréable, que le faste & une régularité trop symétrisée. Les citoyens des Villes trou-

vent leur verger & leur potager tout préparé dans les marchés publics, mais les habitans de la Campagne doivent songer que leurs desserts ne sont fondés que sur la bonté de leurs jardins, & que c'est un plaisir de pouvoir offrir quelques fruits exquis à un Ami qui vient nous surprendre dans notre retraite champêtre. Il y a plus encore. Les jardins plantés simplement en charmilles & en arbres stériles, lassent bientôt l'œil par leur uniformité continuelle. On les voit vers l'Automne tels qu'on les a vu au Printems. Ce sont toujours les mêmes beautés. C'est une belle femme avec la quelle on est, pour ainsi dire marié, au lieu qu'un jardin, orné avec goût d'arbres fruitiers, offre tous les jours un spectacle différent. Ce sont des feuilles, des fleurs & des fruits qui varient successivement la décoration. C'est une Nymphé, une Hamadriade qui change chaque jour de traits, & présente sans cesse de nouveaux charmes. L'espérance de Flore & les dons mêmes de Pomone nous causent un double plaisir; le propriétaire en est toujours occupé; ses promenades semblent être accompagnées d'un objet qui en centuple l'agrément. Toutes ces considérations  
m'ont

m'ont engagé à suivre, dans la formation de mon jardin, un grand & beau dessein, mais à l'exécuter sur l'idée d'un magnifique verger. Mes Allées, il est vrai, sont la plupart en charmilles, mais ces charmilles ne servent qu'à environner & à masquer des compartimens destinés à la culture de toutes sortes de légumes, des couches &c. En détournant de quelques pas un gros ruisseau qui coule dans le voisinage, j'ai trouvé moyen de me procurer un très beau bassin d'eau vive & un canal au milieu du jardin. Ce bassin qui sert en même tems de réservoir à des poissons, & dans lequel je prends de fort belles écrevisses est entouré de 24. magnifiques cérifiers, dont les tiges sont droites comme des orangers & les couronnes entretenues sous le ciseau. A la droite du bassin le jardin est terminé par une Allée, qui mène d'un bout à l'autre toujours en serpentant. A la gauche je trouvai un vieux rempart fort exhaufé, que j'ai fait partager en deux larges & belles terrasses. Celle d'en bas est garnie d'arbres nains en éventails, & celle d'en haut de deux rangées de cérifiers, dont les têtes sont taillées en lauriers, & qui forment une belle avenue. On y entre

par l'orangerie qu'on est occupé à bâtir maintenant, & qui fera un joli morceau d'Architecture. Cet édifice servira en Hyver d'azile à mes orangers contre les frimats, & formera en Été un très beau fallon. J'y ai fait ajouter une demeure pour le jardinier & une cuisine. Dans un angle irrégulier du jardin j'ai fait pratiquer un théâtre de verdure avec un bel amphithéâtre à double terrasse. Cette pièce, en masquant tout ce que le terrain avoit de difforme, sert d'ornement au jardin, & si je n'ai pas l'espoir de rassembler dans ces contrées des Acteurs pour y jouer la Comédie, je la ferai servir à y donner des sopers, des concerts &c. Le jardin est terminé par un bosquet de bois de bouleau, avec des cabinets de verdure, & en y entrant on trouve d'abord à droite & à gauche des voûtes vertes formées par des tilleuls. Tout le reste est planté en Allées d'arbres fruitiers sur un vaste & beau dessein, & vous y trouvez une collection complète de tous les fruits les plus exquis que notre climat peut produire. Pour faire de Treben en général un endroit délicieux, la nature seconde extraordinairement mes soins & mon art. Toute la campagne

pagne d'alentour ressemble à un jardin. On y voit serpenter la rivière de Pleisse, sur laquelle il y a au milieu du Village un grand pont de pierres de taille. A quelques pas de ce pont j'ai une belle carrière dans une petite montagne. Cette carrière forme un coup d'œil vraiment pittoresque. Le sommet de la colline est couvert de chênes, de hêtres & de bouleaux. Au milieu on voit les pierres & les rochers que les ouvriers détachent, & au pied la rivière qui coule en serpentant en se promenant. Encore un peu plus loin on arrive à ma grande forêt, la plus belle qu'on puisse voir. Le bois y est si touffu, qu'elle n'étoit praticable autrefois qu'aux chasseurs & aux bêtes fauves. J'y ai fait couper une Allée en croix, assez large pour que trois voitures puissent y passer commodément. Cela forme aujourd'hui une promenade en voiture la plus délicieuse qu'on puisse s'imaginer. Tout le pays d'alentour étant encore entrecoupé par des petits ruisseaux, dont les bords sont garnis de faules, de cérifiers sauvages & d'autres arbres, vous concevez facilement que les promenades à pied ne sauroient

me manquer, & qu'elles sont fort variées.

Le Village de Treben est grand, bien bâti & fort peuplé. L'Eglise ressemble à une cathédrale. Plus de mille ames y viennent tous les dimanches assister au service divin. Il y a deux Curés pour la desservir. L'autel & la chaire sont magnifiques de même que ma tribune. Tout est peint en blanc, bleu & or. Les orgues sont bonnes. Ce qui rend ce Village fort animé, c'est qu'il y demeure un Veneur du Duc de Gotha, les deux Curés, un Marguilier, un Maître d'Ecole, un Joueur d'orgue, deux Marchands qui vendent toutes les petites nécessités dont on a besoin à la Campagne; deux meuniers & une quantité de payfans fort opulens. Tous ces gens ont famille. Les postes qui roulent entre Leipzick & l'Empire y passent régulièrement. Enfin, pour rendre le séjour moins ennuyeux encore, j'ai trouvé moyen de rassembler une troupe de douze Musiciens villageois, qui me font une espèce de Chapelle. Cette Chapelle n'a été ni difficile ni dispendieuse à former. Les habitans de ce pays sont comme ceux de la Bohême, tous nés Musiciens. A l'aide d'un beau Claveffin,  
dont

dont on m'a fait présent, & de la musique que Mgnr. le Prince Henri a eu la bonté de m'envoyer de Berlin, je suis parvenu à dresser si bien mes racleurs, qu'ils exécutent fort proprement aujourd'hui les plus beaux morceaux, des Opéras de Haffé & de Graun.

Voilà, mon cher Frère, une exquisite de Treben. La terre de Hasselbach n'est éloignée d'ici que d'une petite demi-lieue; mais il faut traverser neuf fois la Pleisse pour y arriver. Il s'en faut de beaucoup que la maison & les jardins y soient aussi beaux qu'à Treben. Cependant j'y ai une grande salle & quatre chambres fort logeables avec de la place pour des Domestiques. Je fais meubler tout cela fort légèrement pour pouvoir y loger en Automne dans le tems de la pêche. Car je ne dois pas oublier de vous dire, que j'ai dans cette dernière terre deux très grands lacs & neuf étangs de différentes grandeurs, qui sont tous peuplés de carpes & d'autres poissons que l'on pêche avant l'Hyver., & qui me font un revenu assez considérable. Cette pêche, outre son rapport, forme encore une partie de plaisir très agréable. Plus de cinquante personnes y sont occupées, &

les marchands poissonniers de toutes les petites Villes des environs y viennent faire leurs provisions. Cela a l'air d'une foire. J'y donne ordinairement à manger à mes Amis & aux Dames d'Altenbourg, qui se plaisent à la nouveauté du spectacle, & l'année dernière un bon peintre est venu en faire deux tableaux charmans, que je lui ai acheté pour la singularité du fait.

Sur le plus grand de ces lacs j'ai fait construire une barque spacieuse couverte, qui peut contenir 30. personnes, une autre moins grande pour les Musiciens, & une petite nacelle, dont les Domestiques se servent pour porter les provisions, & tous les besoins lorsque l'envie nous prend de souper sur l'eau.

Je vous rendrai compte une autre fois du parti que je tire de toutes ces heureuses dispositions de mes terres, de l'emploi que j'y fais de mon tems, & de la manière dont j'y vis. Ma plus grande consolation seroit de vous y voir bientôt. Il me reste encore beaucoup d'embellissemens à y faire. Le séjour de Berlin ne m'a guère permis de penser qu'au nécessaire. J'embrasse tendrement ma chère Sœur & ne cesserai jamais d'être.

LET-



## L E T T R E X C.

A U M E M E.

à Treben le 12. d'Août 1755.

Cicéron, en faisant l'éloge des études, a bien raison de dire, qu'elles font notre consolation dans tous les états de la vie, qu'elles nous accompagnent à la Cour, dans les Villes & à la Campagne, qu'elles font nos délices dans l'âge viril, & qu'elles ne nous abandonnent point même dans la vieillesse. Je fais aujourd'hui l'expérience de cette vérité. Quelque belle que soit ma Campagne, quelque peine qu'elle me donne pour l'embellir & y rétablir l'œconomie rurale sur un bon pied, ces objets ne suffisent pas pour occuper toute mon ame, ni tout mon tems. J'ai recours aux Muses pour remplir le vuide qui y resteroit sans elles. Ces Quinzeuses m'écoutent, elles viennent me trouver dans mon cabinet pendant quatre heures du jour, mais elles me trai-

tent en villageois, & ne m'inspirent point ces traits sublimes, ces idées brillantes ces pensées délicates, ces tours fins & ingénieux dont elles ornent l'esprit de leurs favoris, qui respirent l'air de la Cour ou qui vivent dans le grand monde. Elles m'ont enchaîné à un travail sérieux, où le bel esprit gâteroit tout, où les paradoxes, les antithèses, les métaphores, les allégories, les pointes épigrammatiques, & les autres pompons du style moderne seroient fort déplacés, où la recherche du vrai est sèche & pénible; en un mot elles veulent que j'écrive un Ouvrage dogmatique sur l'Art de régner, & que je lui donne le titre d'*Institutions politiques*. Me voilà donc très sérieusement occupé, tantôt à tirer de ma propre imagination quelque vérité nouvelle, tantôt à consulter les avis des meilleurs Auteurs, qui ont traité avant moi des parties détachées de cette matière, tantôt à fouiller dans un vieux répertoire des expériences & des remarques que j'ai faites dans tout le cours de ma vie sur le gouvernement, ainsi que sur les fautes que j'ai vu commettre à ceux qui étoient placés au gouvernail des Etats. J'ignore si le Résumé de tous ces

tra-

travaux, sera digne d'être présenté un jour au Public ; mais les Muses me disent à l'oreille, *travailles toujours, tu n'as rien de mieux à faire dans la retraite.* Le reste de mon tems est employé à visiter mes différens ouvriers, à les guider dans leurs travaux, à faire la revue de mes bestiaux, de mes champs, de mes prés de mes forêts, de mes jardins, de mes étangs, à m'entretenir avec mon administrateur, à revoir ses comptes & à prendre des arrangemens pour l'avenir.

Je fais avec ma famille un diner frugal & champêtre, au sortir duquel je continue mes occupations. A cinq heures du soir tout est dit & tout est fait. Nous nous réglons sur le tems pour faire ou une promenade, ou une partie de jeu, ou pour entendre un Concert. Il ne se passe guère de jour que nous n'ayons quelque Ami & souvent plusieurs à souper. La proximité d'Altenbourg nous rend fort liés avec les principaux habitans de cette Ville. Il n'y a qu'une heure de chemin à faire par une Allée de magnifiques tilleuls tirée au cordeau. Altenbourg fourmille de Noblesse dont les plus aisés tiennent un état fort honorable. J'y ai vu des Affem-

blées de passé soixante personnes, tous de qualité. Mais la maison qui orne le plus cette Ville & qui embelliroit toute autre, c'est celle de M. de R \* \* \* Chancelier de la Régence du pays. Si je vous faisois le portrait de ce Magistrat vénérable, de cet homme d'Etat éclairé, de ce citoyen vertueux & aimable, si je vous peignois les charmes & les agrémens de Madame son Epouse & de ses filles, vous croiriez que ces portraits, quoi que tirés d'après nature ne seroient qu'empruntés de Mémoires imaginaires ou de Romans, & que la flatterie ou la prévention auroient guidé ma plume. Nous nous voyons souvent & familièrement, & leur société fait toute la consolation de ma vie.

Les plus beaux jours d'Été nous attirent à Hasselbach. Là nous entrons dans notre barque, & tout en prenant notre collation, ou en faisant une partie de jeu, nos rameurs nous font faire le grand tour du lac, & nous avons souvent le plaisir de voir nos carpes s'élancer à côté de nous hors de l'eau, & nous annoncer une pêche abondante pour l'Automne.

Chaque promenade à la Campagne  
por

porte avec soi son utilité, & ce n'est pas un des moindres agrémens du propriétaire. En les variant avec réflexion, en portant chaque jour ses pas vers une nouvelle partie de son domaine, il fait sans cesse en se promenant la revue entière de ses terres, il remarque tout ce qu'il y a de défectueux à chaque endroit, & y fait remédier le lendemain.

Les différentes Saisons de l'année produisent des travaux & des plaisirs différens. La vie champêtre n'est pas aussi uniforme que se l'imaginent les habitans des Villes. L'Hyver même y a ses agrémens. C'est peut-être le tems de toute l'année où l'oeconome rustique est le plus occupé. Ses greniers sont remplis, & en vendant ses denrées il a le plaisir de remplir ses coffres. Son bétail renfermé dans l'étable exige tous ses soins. Les instrumens de l'agriculture ont besoin de réparations, il les prépare pour le Printems; il fait battre en grange; il jouit de ses travaux. Le Seigneur est plus concentré dans sa famille. Les soirées se passent à l'aide de la lecture, du jeu, de la musique. Un traîneau le fait voler sur la neige qui couvre la Campagne. Il fait des courses rapides soit à la Ville,

le, soit chez ses voisins, soit vers les confins de ses propres terres. La liberté le dispense de toute gêne, assaisonne tous ses plaisirs innocens, & ce n'est pas un petit avantage que l'habitant de la Campagne a sur le citoyen des Villes, qui est asservi à mille contraintes arbitraires.

J'oublois de vous dire, mon cher Frère, que j'ai fait l'acquisition d'un fort bon peintre, & que me rappelant les exercices de ma jeunesse, je me suis remis à la peinture sous la direction de mon Appelles. Je me donne les airs de peindre à l'huile, je fais des paysages & tout en m'amusant j'orne mes demeures.

Cé genre de vie, j'en conviens, ne sauroit avoir des attraits pour un ambitieux, ou pour un avare qui court après la fortune, ni pour un Courtisan enivré de la faveur, & accoutumé à vivre dans le tourbillon du grand monde; ni pour une coquette, qui met son souverain bonheur à entendre une multitude de frêlons, soupirer pour ses appas en bourdonnant autour d'elle; ni pour un Adonis, qui faisant le Héros de Roman, cherche à attacher chaque jour une nouvelle conquête à son char de triomphe.

phe. Non, les fats ont mauvais jeu à la Campagne. Mais un esprit tant soit peu philosophe y triomphe de la frivolité & y jouit, dans un calme délicieux, du vrai bonheur du sage.





## L E T T R E X C I .

A MADAME LA COMTESSE DE  
B....., NE'E COMTESSE D'A....  
A LEIPZIC.

*à Treben le 16. Décembre 1755.*

C'est votre excellent cœur, Madame, qui vous fait compâtir au sort des pauvres habitans de Lisbonne. En effet, jamais malheur ne fut plus grand que celui de cette Ville, autrefois si florissante, & jamais citoyens ne furent plus à plaindre. Toutes les Relations qui nous viennent du Portugal sont si touchantes, & peignent d'une manière si vive les effets cruels du tremblement de terre qu'on y a essuyé le 1. de Novembre dernier, qu'on a peine à retenir ses larmes en les lisant. Quelle horreur plus grande en effet, quel spectacle plus attendrissant, l'imagination la plus échauffée pourroit elle se représenter, que ce-  
lui

tui de tant de milliers d'hommes écrasés, étouffés, estropiés ou mutilés en un clin d'œil, tant de beaux bâtimens tombés en ruines, tant de richesses ou ensevelies sous des décombres, ou dévorées par les flammes; des mères éplorées, tenant sur leurs bras leurs enfans, courir pour les sauver, & le moment d'après être aby-mées; des femmes accoucher dans les rues; des malades & des blessés expirer dans les places publiques, les cris & les soupirs des mourans, les gémissemens de ceux qui fuyoient pour conserver leur vie après avoir perdu leurs biens; des cadavres de tout côté; le danger, la mort, & tout ce qui peut faire frémir la nature à chaque pas. Vous êtes douée, Madame, d'une ame sensible: l'image de tant de maux doit donc vous frapper & vous affecter plus qu'un autre. C'est une belle chose, mais aussi très incommode, que d'avoir le sentiment vif. Comme, selon M. de Mau-pertuis, la somme des maux est plus grande dans ce monde que la somme des biens, un cœur tel que le vôtre a plus de douleurs que de plaisirs à partager dans le cours de sa vie. Je me crois donc obligé en conscience de détourner

VOS

yeux d'un spectacle si affligeant. Fixez les, Madame, sur les motifs de consolation que vous offrent & votre Religion & votre Philosophie. Parmi les objets qui, dans cette catastrophe, ont excité ma compassion, il y en a un qui la suspend & la calme en quelque manière, c'est l'aventure des victimes de l'Inquisition, qui voyant leur affreuse prison renversée, rompent leurs chaînes, se ruent sur les monstres qui les gardent & se procurent leur liberté. Tant il est vrai que les plus grands malheurs sont toujours bons à quelque chose.

Vous me croyez, Madame, plus grand Physicien que je ne le suis, en me demandant mon opinion sur les tremblemens de terre; leur cause efficiente est encore au fond de l'abyme, & je ne suis pas homme à l'en aller tirer. Les conjectures que les Philosophes font là dessus, sont peut être tout aussi éloignées du vrai, que les Contes que les Poètes débitent sur cette matière. Ces derniers amusent du moins pas leur singularité. Ils vous assureroient très sérieusement que c'est un Géant, un des Titans, un des Cyclopes, qui ayant été terrassé par Jupiter & enseveli sous les rochers

chers qui forment le lit du Tage, se remue pour respirer; d'autres vous diront que toute la terre n'est qu'un grand Animal, dont nous avons l'honneur d'être les puces, qui nage dans les airs, qui a des viscères tels que ceux des autres Etres animés, & qui tremble quelques fois de la fièvre. Sices Poètes sont Protestans, ils vous soutiendront que Béezebut se prépare à ouvrir près de Lisbonne un Volcan, pour y précipiter les suppots d'un Tribunal qui profane le nom du Saint-Office, & pour les faire jouir dans son Manoir des récompenses dues de sa part à ces tyrans des consciences. Pour moi, qui franchement n'en fais rien, je prens un milieu entre les Philosophes & les Poètes, & je crois que c'est le Diable qui est là deffous, & qui, comme auteur de tout le mal qui arrive dans le monde, a joué un tour de sa façon aux pauvres Portugais. Vous verrez qu'il aura donné là bas quelque fête infernale qui a fait trembler les voûtes de notre pauvre Hémisphère. Au reste ces tremblemens sont épidémiques. Les Gazettes nous en annoncent de tout côté. Il n'y a pas de si petit bourg en Europe, qui ne veuille se donner les airs d'en avoir

voir senti des secouffes. Je vous proteste, Madame, que le pays d'Altenbourg a été exempt de ce fléau général, que personne n'y a fait la moindre cabriole involontaire, & si par hazard vous ne vous croyez plus en sûreté dans vos Palais de Leipzick, je vous conjure, Madame, de faire à ma chaumière de Treben l'honneur de la prendre pour azile. Vous avez dans votre Université trois Professeurs à la conservation des quels je m'intéresse très fort, ce sont Messieurs Gottsched, Gellert & Christ. Engagez-les, Madame, à vous accompagner dans votre retraite. Je ne vous parle pas de Madame Gottsched; j'espère que vous ne voyagerez pas sans elle. C'est après vous la Dame du monde que j'honore & admire le plus. Elle joint à tous les charmes de son sexe, toute la solidité dont on accuse ou dont on flatte le nôtre. Je lis ses ouvrages avec un plaisir infini & surtout ses vers. Conduisez donc, sous vos auspices, tous ces Cygnes de notre Pleisse jusqu'aux rives de Treben. Il ne changeront ni d'air ni d'eau, ils resteront toujours sur le même fleuve, dont les ondes ont à Leipzick toute la vertu

tu de celles d'Hippocrène. Il est vrai qu'elles acquièrent cette vertu dans leur course, mais elles en sont déjà légèrement empreintes en passant sous les arches de mon pont, & je n'ose mettre de cette eau dans mon vin, crainte de devenir un foible petit Poète. Un de mes Curés, qui est mon Prophète à titre d'office, & qui fait son Almanac au bout des doigts, m'assure que vous pourriez fort bien tremblotter un peu à Leipzick pendant ces fêtes de Noël. Pour votre sûreté & pour ma consolation venez, Madame, passer ce tems chez nous. Ma femme m'assure qu'elle a six bons lits à offrir à la docte Compagnie. Si la gelée continue vous serez rendue en trois heures à Treben. Les chemins sont unis comme une glace de miroir. Il nous viendra tous les jours d'Altenbourg quelques bonnes recrues pour la Société, mais qui s'en retournent après souper en Ville aux flambeaux.

Vos Professeurs n'ont guère que ce tems des vacances à me sacrifier. On dit que vous vous amusez, Madame, à dessiner & à peindre, que vous formez un beau Cabinet de Médailles & d'Antiquités, & que vous faites des progrès  
éton-

étonnans dans toutes les parties des Belles-Lettres. Si vous ajoutez encore tant d'agrémens acquis à ceux qui vous sont naturels, il n'y aura plus moyen de vivre avec vous. J'ai à vous parler sur tout cela & sur mille autres choses, dont je ne sonne mot, pour vous engager à venir ici en personne, & en remettre la discussion à un entretien verbal; d'autant plus que mon épitre n'est déjà que trop longue, & que je brûle d'impatience de vous assurer de bouche de mon profond respect,





LETTRE XCII.

A MR. PAJON MINISTRE DU ST.  
EVANGILE ET PASTEUR DE  
L'ÉGLISE FRANÇOISE  
A LEIPZIC.

*à Treben le 20. de Septembre 1756.*

**I**l m'est arrivé ces jours-ci la plus singulière aventure du monde. Je ne puis m'empêcher de vous la raconter. On m'avoit parlé depuis quelque tems de divers préparatifs de guerre qui se faisoient, tant dans l'armée Prussienne que dans celle de l'Impératrice, Reine de Bohême. J'avois aussi remarqué quelques mouvemens dans les Troupes Saxonnnes, dont plusieurs régimens des garnisons voisines étoient défilés par la terre de ma belle Sœur & par d'autres Villages voisins; mais comme le genre de vie auquel je me suis asservi, me rend assez indifférent sur les affaires du monde & les querelles des Rois, je ne lisois

*Tome II.*

R

plus

plus les Gazettes que par manière d'acquit, & franchement ces Gazettes ne m'apprennent pas grand chose. Dans cette heureuse indolence je passois des jours tranquilles & sereins. Samedi dernier il me prit fantaisie de faire le tour de mes étangs à Hasselbach. Un ami qui m'étoit venu voir & mon Secretaire m'accompagnèrent dans cette promenade. Il étoit environ 7. heures du soir quand nous nous trouvâmes à l'extrémité de mon grand lac, qui s'étend jusques sous Regis, petite Ville de la Saxe Electorale. Tout à coup nos oreilles furent frappées comme d'un coup de foudre par le bruit du tambour. Nous entendîmes distinctement trois appels, & l'instant d'après la retraite Prussienne. Je vous avoue, Monsieur, que je fus saisi d'étonnement & nous restâmes immobiles tous les trois. La réflexion, qu'il n'y avoit point de Garnison Saxonne dans cette Ville, augmenta notre surprise, & nous ne pouvions nous imaginer que les Prussiens se trouvaient comme transplantés au centre de la Saxe. Mes compagnons résolurent d'aller jusqu'à Regis pour s'éclaircir de la chose, & moi je retournai au petit pas à Hasselbach,

felbach. Ils ne revinrent qu'au bout de trois heures & fort consternés. En effet ils avoient trouvés aux portes de la Ville deux sentinelles Prussiennes, qui les avoient arrêtés & conduits au Chef du régiment d'Infanterie qui y étoit en quartier. C'étoit par bonheur M. le Général de Kleist, que j'avois eu l'honneur de connoître particulièrement à Magdebourg, & qui faisoit profession d'être de mes amis. Il fut surpris d'apprendre que j'étois si près de lui; il relâcha sur le champ les deux prisonniers, & m'envoya une belle pièce de gibier, en me faisant savoir qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir me voir, se trouvant fort fatigué, & dans l'obligation de continuer sa marche le lendemain matin à la pointe du jour. Je me contentai donc de lui renvoyer un beau compliment, & une bonne provision des meilleurs vins que j'eusse en cave. Depuis ce jour notre pays d'Altenbourg a été comme submergé de Troupes Prussiennes; mais c'est un torrent qui n'a fait qu'y passer sans laisser en arrière des traces funestes de ses ravages. Monseigneur le Prince Ferdinand de Brunswick, qui conduit une Colonne s'est arrêté une nuit à Bornaz

tout près d'ici. Je l'ai ignoré sans quoi  
 j'y ferois allé pour lui faire ma cour. On  
 dit que cette nuée de guerriers va se por-  
 ter vers Dresde, mais il est incertain si  
 elle crévera en Saxe ou en Bohême. Dieu  
 veuille que ce soit loin de nous, car le  
 bruit des armes m'est insupportable, &  
 je fuirois jusqu'aux extrémités du mon-  
 de pour ne point l'entendre. De gra-  
 ces, mon cher Evêque, dites-moi ce  
 qui vous est arrivé à Leipfick; car il n'est  
 pas croyable que vous n'ayez pas été at-  
 teint de quelque contusion dans un choc  
 si général. Je fais bien des vœux pour  
 votre conservation, & me recommande  
 en revanche à l'efficace de vos prières.





L E T T R E X C I I I .

A U M E M E .

*à Treben le 4. de May 1757.*

Ce n'est que pour donner signe de vie que je vous écris ce peu de lignes. J'ai passé la plus grande partie de cet Hyver à Chemnitz, ou S. A. R. Mgr. le Prince Ferdinand a été en quartier avec son Régiment. Je m'y suis très bien amusé. Bonne compagnie en hommes & en Dames, bonne chère, bon vin, concerts, assemblées, & par dessus tout un Prince très gracieux, qui s'est empressé à nous combler de bienfaits, & à nous procurer tous les divertissemens possibles dans ces circonstances. J'y ai vu le superbe cabinet de S. Ex. M. le Général de Wilster. C'est une des collections les plus complètes & les mieux choisies de coquillages, de pétrifications, de marbres, de cailloux & de pierres précieuses, qu'il y ait en Europe. S. A. R.

R 3.

m'a

m'a fait revenir une seconde fois à Lauterbach , d'où j'ai marché avec la colonne sous les ordres du Prince Maurice d'Anhalt jusqu'à Obern Planitz, qui est sur les frontières de la Bohême. Nous n'avons rencontré ni Pandoure ni autre ennemi. Dans les intervalles de ces Courses j'ai été fort lié avec Mr. de Pennavaire, Lieutenant Général & Chef du Régiment des Carabiniers, & avec Mr. de Schmettau Colonel du même Régiment. Ils ont passé l'Hyver dans mon voisinage, & nous nous sommes procurés mutuellement tous les amusemens qui pouvoient dépendre de nous. Tous ces fils de Mars ont quitté ces environs. Ils s'avancent vers la Bohême & la Campagne est ouverte. Puiffe-t-elle éloigner la guerre de nos frontières! Je ne cesse de dire soir & matin, *Da Pacem Domine in diebus nostris*, ni d'être avec le plus tendre attachement.

LET-



L E T T R E X C I V .

A M O N F R E R E .

à Treben le 10. Septembre 1757.

**L**a plus cruelle nécessité , mon très cher Frère , me force à quitter Treben & à venir m'réfugier dans le sein de ma famille à Hambourg. C'est presque le seul endroit de l'Allemagne où le démon de la guerre n'étende pas ses fureurs , & qui sert encore d'azile aux infortunés fugitifs. Je compte de partir d'ici le 13. de ce mois & de voyager à petites journées , ayant à conduire mon Épouse & un Enfant délicat. Je vous prie de m'arrêter un logement honnête , mais non pas fastueux. Ma résolution subite pourroit vous surprendre , si je ne vous prévenois sur les motifs qui m'y ont déterminé. Pour cet effet , je vais , mon cher Frère , vous faire un récit fidèle mais abrégé des malheurs qui m'ont

R 4

pour-

poursuivi, & dont j'ai été enfin accablé cette année.

Le jour des Rois fut la première époque de mes disgraces. Je faisois un petit concert dans ma salle, quand tout à coup j'entendis tirer quelques coups de pistolets & sonner le tocsin de mes cloches. J'accourus & je trouvai tout mon Village investi par des Carabiniers Prussiens, & une douzaine de Maîtres dans le Cabaret, qui m'enlevèrent cinq paysans pour en faire des recrues. Il n'y avoit pas moyen de repousser cette violence, mais j'en fus piqué au vif, & le lendemain matin j'envoyai mon Secrétaire au Général de Pennavaire, pour en porter les plaintes les plus amères. Ce respectable vieillard me donna, il est vrai, toute la satisfaction imaginable, en me faisant rendre sur le champ mes vassaux, qui étoient tout morfondus de froid, vu qu'il avoit gelé à pierre fendre la nuit de leur enlèvement; j'eus même le bonheur de faire connoissance à cette occasion avec le digne Colonel de Schmettau, & plusieurs Officiers aimables du Régiment des Carabiniers; cependant le mal étoit fait, la frayeur & la colère s'étoient saisies à la fois de mon ame, & ma santé s'en est ressentie long tems.

Lors-

Lorsqu'au mois de Mars le premier dégel fit fondre les glaces, dont les rivières étoient couvertes, je vis arriver mon meunier tout effoufflé, qui me conjura de venir en toute diligence vers les écluses bâties dans la Pleisse pour faire tourner mes moulins, qui se trouvoient en danger. J'y accourus sur le champ, me faisant suivre par tous mes paysans armés de grandes perches ferrées, pour détourner les glaçons. Mais, hélas! tous les efforts humains étoient vains contre leur violence & celle des eaux. Je vis des Montagnes de glaçons accumulés les uns sur les autres descendre la rivière, & portés par un torrent rapide avec tant d'impétuosité sur mes écluses, qu'elles furent emportées à mes yeux comme un Château de cartes en moins d'une minute, malgré toute la résistance que faisoient plus de cent hommes placés sur le rivage. Il m'en a coûté des sommes considérables, pour réparer ce dégât.

Dépuis la bataille de Collin en Bohême, j'ai été vexé à tout moment par des soldats & des détachemens des deux armées qui ont passé chez moi, & dont l'insolence n'étoit pas soutenable. Point

de jours sans chicanes. Ma femme se trouvoit alors prête d'accoucher. J'attribue aux épouvantes réitérées qu'elle en eut, le malheur qui lui est arrivé de mettre au monde un Enfant mort. Je vous laisse à penser combien nous avons été affligés de ce triste accident.

Le huitième jour de ses couches, l'après diner à cinq heures, de malheureux Incendiaires mirent le feu au Village de Treben, & en quatre heures de tems 33 bâtimens, tant maisons, que granges & étables furent consumés par les flammes, malgré les pompes à feu & tous les efforts que je fis pour en arrêter les progrès. Ce malheur arriva le dernier jour de notre récolte, c'est-à-dire, dans un tems où toutes les granges étoient remplies de grains. L'Incendie éclata dans une maison vis à vis des fenêtres de l'appartement de ma femme, & elle en eut une frayeur mortelle. Pour comble de disgrâce, un de nos Curés, M. Winckler, homme aimable & très instruit, qui faisoit toute ma consolation à la Campagne, fut si vivement saisi de ce malheur, que voulant courir chez moi pour sauver ma Bibliothèque au risque de perdre la sienne, il fut frappé d'un  
coup

coup d'apoplexie & expira dans les bras d'un de mes laquais. Figurez-vous l'horreur de ce moment. Tout mon Village en feu ; ma femme dans le plus grand danger ; mon Aumonier & mon ami étendu mort ; mon Enfant criant sur les bras de sa nourrice & prêt à tomber en convulsion ; tous mes vassaux éplorés, courans ça & là & se désespérans de la perte de tous leurs biens ; la crainte où j'étois pour la conservation de ma propre maison ; la résistance que je faisois opposer à la violence des flammes ; les cris & le tumulte que faisoient ceux qui venoient accourir à notre secours. Il est surprenant que je n'y fois pas succombé. La solidité de ma maison, de mes granges & de mes écuries toutes bâties de pierres de taille, fut notre salut. La bonté divine a préservé ces bâtimens, de même que le moulin, l'Eglise, les maisons des Curés, l'Ecole & les autres édifices appartenans à la paroisse, de l'embrasement général. Vous ne sauriez vous représenter assez vivement, mon cher Frère, quel fut l'état déplorable & le désespoir de ces pauvres payfans le lendemain. Il fallut leur fournir jusqu'au pain & aux vêtemens.

A peine quelques jours de calme nous

avoient-ils remis de notre frayeur & de nos premiers chagrins , qu'un dernier fléau vint nous accabler tout à fait. Le pays d'Altenbourg fut inondé tout à coup par un corps nombreux de Houzards, de Croates, & d'autres troupes légères de l'armée de S. M. l'Impératrice Reine, aux ordres de M. le Général de Laudon. Ces troupes, dès qu'elles entrent dans un pays semblent s'y multiplier. Vous les voyez par tout. Pas un Village n'est exempt de leur visite. Treben subit le même sort des autres. Le Régiment de Spleni Houzards & quelques Commandés de celui de Gichini vinrent s'y camper au milieu des mazures, tristes restes de l'Incendie. Leur arrivée fut impétueuse. Tous les Officiers (qui étoient affamés) demandèrent à diner. J'étois justement dans mon autre terre de Hasselbach. J'envoyai vite mon Cuisinier à Treben, & leur fis préparer à la hâte un repas qu'ils trouvèrent délicieux, & qui leur inspira une tendresse extrême pour moi. Je restai coucher à Hasselbach. & bien m'en prit, car la même nuit S. M. le Roi de Prusse, & Mgr. le Prince Henri étant venus établir leur Quartier Général à la  
peti-

petite Ville de Rôthe, qui n'est qu'à deux heures de chez moi, & ayant appris qu'ils étoient si près de mes terres, eurent envie de me voir. Monseigneur le Prince me dépêcha **deux** **payfans** avec un billet d'invitation, ouvert & écrit en crayon. Si ce billet fut tombé entre les mains des Officiers Autrichiens j'étois perdu, mais, par un bonheur singulier, ces messagers passèrent à travers des piquets, & vinrent me trouver à une heure de la nuit à Hasselbach où ils heurterent violemment à la porte cochère, en criant qu'ils venoient de la part du Roi de Prusse. J'étois dans mon premier somme & ne sachant ce que ce pouvoit être. Je fus fort effrayé de cette algarade nocturne; mais ayant lu le billet, je conçus d'abord tout le danger qu'il y auroit d'y répondre par écrit, je le jettai même tout de suite au feu, & je me contentai de dire verbalement aux Messagers, *que quelque envie que j'eusse de faire ma cour à Sa Majesté & à S. A. R. l'impossibilité même s'y opposoit, me trouvant environné par deux mille Houzards Impériaux qui ne me permettoient pas de bouger de mes terres.* Cette prudence me sauva. Le lendemain matin je me rendis à Treben, & j'y fis ma visite au Colonel d'E\*\*\*

qui commandoit ce détachement. Je trouvai un Cavalier aimable, d'une belle figure, & l'Officier le plus humain & le plus poli qu'on puisse voir. Sa discrétion l'avoit empêché de se loger au Château, il s'étoit contenté d'une petite chambre chez le maître des forêts. Il me reçut le plus affectueusement du monde, & nous eumes bientôt fait connoissance ensemble. Je l'invitai à dîner, il y consentit pour lui & pour tous ses Officiers. Ce dîner fut très-agréable & se passa en politesses mutuelles. l'Aumonier du Régiment, homme charmant, nous prit en grande affection, surtout mon petit bon homme, qu'il prit sur les bras & le porta dans leur camp, où jusqu'au moindre Houzard nous fit des honnêtetés. Le Colonel d'E \* \* \* avec lequel je venois de lier une amitié véritable, fit observer la discipline la plus exacte & l'ordre le plus admirable à ses troupes, pendant tout le séjour qu'elles firent à Treben; mais ayant été enfin vivement poussé & fort maltraité par les Houzards Prussiens du Régiment de Zeckeli, il fut obligé de quitter la place & de se retirer derrière Altenbourg. Cette retraite se fit en un

alin

clin d'œil, & avant de partir le Colonel me dit, *Monsieur, je vous ai traité avec tout le ménagement possible; mais d'autres pourroient venir après moi qui n'auroient pas la même discrétion. Vous courrez risque de devenir suspect aux deux partis. Je vous conjure donc de vous éloigner d'ici au plus vîte, & de vous retirer en lieu de sûreté. C'est un conseil d'Ami. Je l'en remerciai de bon cœur, & je pris dès ce moment la résolution de le suivre. Je ne vois pas d'endroit plus convenable pour cette retraite que ma Patrie, & vous me verrez dans quelques jours à Hambourg, où j'espère d'avoir la satisfaction de vous embrasser, mon très Frère, de vous présenter ma femme & mon fils, & de vous raconter de bouche tous les détails cruels de mes malheurs. A Dieu donc jusqu'au revoir!*





## L E T T R E X C V.

A MADAME LA CHANCELIERE  
DE R\*\*\*. A ALTENBOURG.

*à Hambourg le 4 d'Octobre 1757.*

**I**l n'y a pas eu moyen, Madame, de voyager vite avec une Femme & un Enfant, & il a fallu faire de grands détours pour éviter de tomber dans les mains des troupes de toutes les Nations dont notre route étoit infestée. Nous avons pris par Leipfick, Wittemberg, Brandebourg, Ruppin, Rheinsberg, Lentzen & Boitzenbourg. A Lentzen nous avons couru risque d'être happés par les François, qui entrèrent dans la Ville quelques heures après que nous en fumes sortis. Enfin notre ange tuteur nous a conduit en 10 jours de marche fort heureusement à Hambourg. Je respire plus librement depuis mon arrivée dans une Ville où tout respire la paix & la liberté. Ce sont les deux plus grandes prérogatives que la

Pro.

Providence accorde aux pauvres Humains. J'en sens aujourd'hui le prix plus que jamais, & je me trouve dans l'état délicieux d'un convalescent qui sort d'une grande maladie. Les charmes d'une vie libre & tranquille effacent dans mon ame une foule de bizarreries, que je trouve dans les mœurs & les usages des Républicains. Tout est compensé dans ce monde. Le ton & les manières d'un Citoyen appliqué à son Commerce ne sauroit être égal à celui d'un Courtisan, nourri dans la politesse qui environne le trône des Rois. Mais la valeur intrinsèque de la franchise & de la candeur, balancent, peut-être, ici celle de l'aménité fardée & du brillant extérieur qui en impose dans les Cours. Je conviens cependant que ces qualités ne font pas un effet égal dans la société, & que la politesse épurée fait l'agrément de la vie. Il est singulier de voir à quel point les hommes de différens états se méprisent mutuellement, & sur quels principes ils fondent ce mépris. Turcaret dit, qu'il vaut mieux prêter sur gage que sur rien. Le Commerçant, en mettant la main sur son coffre fort, croit que l'estime, qu'il fait de soi-même & de sa condition, est fon-

dée

dée sur un gage solide, au lieu que le Noble en s'appuyant sur de vieux parchemins, ne fonde son amour propre précisément sur rien. L'Homme de qualité, fier du mérite de ses Ayeux, envisage le roturier comme un Etre différent de lui, il le croit pétri d'un autre limon, il le prend pour une créature mitoyenne, entre le noble & l'animal, & il le traite tant qu'il peut sur ce pied. Le Négociant au contraire, dans le sein de sa Ville commerçante, jette du haut de son oppulence des regards dédaigneux sur le gentilhomme indigent, qui, par la crainte de déroger en se livrant à un travail honnête, est obligé tantôt de vendre son sang pour gagner sa vie, tantôt de faire l'esclave des Souverains pour jouer le rôle de grand Seigneur, & tantôt de sacrifier sa probité, ses lumières & sa conscience dans un Cabinet pour servir à la fantaisie de son maître. En partant de ce principe ils nous envisagent comme des gueux, qui, malgré la misère de leur condition, s'estiment être grands par une chimère. On pourroit crier aux uns & aux autres. O vanité, des vanités, tout est vanité! *Oui, c'est la vanité qui vous aveugle tous.* Tous les Etats, toutes les conditions,

tions; tous les métiers honnêtes sont utiles à la société & par conséquent estimables. La fainéantise est seule roturière. Un homme désœuvré, qui devient le fardeau des autres, est seul méprisable. J'y ajouterai cependant une seconde espèce de gens, dont je vois ici beaucoup d'exemples devant les yeux. Ce sont ces hommes qui, s'étant élevés sur les ailes de Mercure au sommet du temple de la fortune, veulent imiter tout à coup les plus grands Seigneurs dans leur luxe & leur magnificence, sans y être fécondés par le génie, les manières, & l'usage du grand monde. Ce sont de lourdes machines qui montent sur un grand théâtre, & prétendent y fixer tous les yeux sur eux en faisant des entrechats & des cabrioles. Faute de savoir vivre, ils commettent à tout moment avec la meilleure intention du monde des impolitesse grossières. C'est à quoi l'on est exposé très souvent ici, mais c'est une rouille qui dans les Républiques s'attache aux outils les plus polis, & à laquelle le sage ne doit point faire attention. A force de se servir d'un pareil meuble on parvient quelques fois à lui enlever cette rouille. Que n'êtes vous ici, Madame, nous ferions souvent  
 bien

404 LETTRES DU BARON

bien des réflexions sur les objets qui s'y  
présentent sans cesse, & vous jouiriez  
au reste avec les habitans d'Hambourg  
de tous les biens de la terre que la mer  
y apporte.

J'ai l'honneur d'être.



LET-



LETTRE XCVI.

A LA MEME.

*à Hambourg le 4. Juillet 1758.*

Hélas! oui, Madame, il n'est que trop vrai que le Prince de Prusse n'est plus, & que sa mort m'auroit coûté la vie, si l'on pouvoit mourir de douleur. Jamais regrets ne furent plus justes. Le respect, l'admiration & la reconnaissance se réunissent dans mon cœur, pour y former une source intarrissable de larmes. Si vous l'aviez connu, Madame, vous ne pourriez vous empêcher d'y mêler les vôtres. Les Orateurs sacrés de Berlin ont pris pour Texte du Discours funèbre, qui a été prononcé dans toutes les Eglises de cette Capitale, les paroles remarquables que Moïse dit au peuple d'Israël, avant de monter sur la Montagne de Horeb, *Je quitte cette terre, mais Dieu sera toujours avec vous.* Les bouches les plus éloquents ont célébré la mémoire d'un  
des

des plus grands hommes & des plus aimables mortels que la Providence ait présenté à l'Univers. Mais, comme ces discours pourroient ne pas parvenir jusqu'à vous, & qu'il est peu de personnes qui ayent connu ce Prince incomparable aussi bien que moi, permettez, Madame, que je vous le fasse connoître à mon tour, que ma main répande aussi quelques fleurs sur sa tombe, & que cette Lettre soit consacrée au plus triste souvenir. La flatterie ne sauroit dicter mes éloges. Le desir de captiver sa bienveillance ne peut plus conduire ma plume. La vérité seule guidera mes crayons. Tout autre motif est enseveli avec mon Héros.

Auguste Guillaume, troisième Fils de Frederic Guillaume Roi de Prusse & de Sophie Dorothee Princesse d'Angleterre naquit à Berlin le 9. d'Août de l'année 1722. Le Fils aîné du Roi étant mort presque au berceau, le grand Prince qui règne aujourd'hui avec tant de gloire monta par le droit de sa naissance au rang de Prince Royal, & Auguste Guillaume fit un pas qui l'approcha tout près du trône. Quoi que né dans la pourpre, sa haute naissance ne servit point à corrom-

rom-

rompre son cœur. L'austérité des mœurs du Feu Roi son père éloignoit de la Cour & de la Famille Royale ce faste imposant qui éblouit les yeux, & surprend l'ame d'un jeune Prince. L'adulation n'osa point approcher des Enfans du Monarque en se courbant, & en fléchissant le genoux pour leur présenter le poison de son encens. Peut-être ce Roi tout guerrier poussa-t-il cette simplicité, d'ailleurs vénérable, trop loin dans l'éducation de son Auguste Famille. Peut-être le Prince Guillaume fut-il privé du bonheur inestimable d'avoir des Gouverneurs excellens. Peut-être eut-il trop constamment sous ses yeux le tableau mouvant d'une Ecole toute militaire. Peut-être lui inspira-t-on des dégoûts pour l'acquisition de l'aménité & des talens sans lesquels le Héros le plus célèbre ne fut jamais un vraiment grand homme. On a dit de Leibnitz qu'il étoit devenu tout ce qu'il avoit voulu. Mais le Prince Guillaume étoit né tout ce que Leibnitz étoit devenu. En respirant la première fois, la semence de tous les talens étoit entrée dans son ame, mais elle n'y germa bien qu'à la mort du feu Roi. Le Prince Guillaume vit alors sur le trône un Frère chéri, un  
Hé-

Héros Philosophe, un Monarque nourri par les Muses & qui les honoroit à son tour. C'en fut assez pour exciter en lui la plus noble des émulations. Le desir de s'instruire devint sa passion. Une imagination vive, l'esprit le plus juste qui fut jamais, une volonté toute portée au bien, une humeur sans cesse tournée à la gaieté & même à la plaisanterie, une mémoire dont il y a peu d'exemple, faisoient le composé de sa belle ame. Avec des dispositions aussi heureuses, ses progrès ne pouvoient qu'être rapides. En peu d'années il acquit une science si universelle, qu'il n'auroit tenu qu'à lui de soutenir des thèses encyclopédiques. Sa curiosité s'étendit jusqu'aux arts utiles, & on auroit pu lui appliquer l'éloge que l'Écriture donne à Salomon en disant, qu'il connoissoit depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. La pratique des beaux arts formoit son amusement. Il manioit avec la même délicatesse le pinceau d'Appelles, qu'il touchoit la lire d'Orphée. La basse de viole étoit son instrument favori. Sa main traçoit les desseins de ses Palais & de ses jardins. Il se plaisoit à la Comédie & jouoit lui-même les grands rôles comiques avec un art & un naturel  
qui

qui enlevoit tous les suffrages. Ses traits étoient aussi beaux que réguliers. La bonté de son caractère sembloit être exprimée sur sa physionomie par les mains des grâces. Sa taille, au dessus de la médiocre, achevoit de donner de l'élegance à toute sa figure. Son cœur étoit né sensible. Ce mot renferme plus d'un éloge. De beaux yeux & plus encore des yeux spirituels avoient un droit acquis sur lui, mais il étoit capable de sacrifier son amour à l'amitié. Jamais Prince, jamais homme n'y fut plus fidèle. Elle étoit ordinairement le résultat de ses observations soigneuses & le prix de son estime. Ni letens ni l'absence ne pouvoient l'altérer, & si je ne craignois de faire retomber sur moi une partie des louanges que je lui donne, je dirois qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire les Lettres les plus ingénieuses, les plus gaies & les plus tendres jusqu'à la fin de sa vie. Il étoit toujours magnifique, souvent généreux, mais jamais prodigue. Ses ameublemens, ses livrées, sa table, ses fêtes & ses plaisirs se ressentoient sans cesse de cette magnificence. Le sang des Héros couloit dans ses veines, sa valeur étoit & naturelle & réfléchie. Il aimoit la guerre &

en étudioit l'art systématiquement. Dans le calme de la paix il faisoit avec le Prince Henri son Frère, ce qu'on peut appeller à la lettre une guerre de plume. Ces deux Héros supposoient une rupture entre la Prusse & ses voisins. Chacun d'eux conduisoit sur le papier & sur des Cartes Géographiques les armées & les négociations d'un des Partis belligérans. Chacun déployoit, dans cette correspondance, son génie, ses talens & sa prudence. Les Princes s'écrivoient deux Lettres par semaine, pour s'avertir des mouvemens que chacun d'eux avoit jugé à propos faire. Les plans des marches, des camps, des sièges & des autres opérations militaires étoient joints à ces Lettres, qui auroient mérité d'être écrites en Lettres d'or, pour servir d'exemple & d'instruction aux Généraux à venir.

Peu avant son mariage le Roi se voyant sans postérité, lui donna le titre de Prince de Prusse, & en effet il sembloit être né pour régner. Il avoit plus de talens pour commander aux hommes, que de dispositions à obéir. Il respectoit ses augustes Parens, il chérissoit ses Frères & ses Sœurs, & il adoroit secrètement ses Enfans. Une espèce de fausse honte lui fai-

faisoit cacher une partie de sa tendresse pour ces derniers. Son attachement à l'État & son amour pour les Peuples Prussiens étoient extrêmes. Je n'oserois presque placer ici une ombre dans un portrait si brillant, & remarquer qu'il donnoit un peu trop d'estime à la Noblesse, & à la qualité d'Officier, & trop peu au mérite réel destitué de ces avantages accessoires.

Son premier abord étoit froid, mais sa conversation très spirituelle, très vive & toujours enjouée. J'en appelle au témoignage du meilleur des Juges, du plus bel esprit & du plus célèbre Poëte de la France, qui m'a dit plus d'une fois, *jamais homme ne m'a tenu des propos plus jolis, ni fait des questions plus captieuses que le Prince de Prusse.* Mais, Madame, voulez-vous une autorité encore plus grande, lisez l'Épître dédicatoire des Mémoires de Brandebourg. Frédéric y donne à son auguste Frère une couronne immortelle, & les fleurs dont il la forme ne sont point artificielles, mais toutes cueillies dans la Nature même. Aussi, Madame, après avoir mis sous vos yeux ce monument précieux de la gloire du Prince & de l'excellent cœur du Roi, ne m'est-il

plus permis d'ajouter ici le moindre trait qui pourroit concourir à son éloge. Tout est renfermé dans cette belle expression du Monarque. *Que je suis heureux, mon cher Frère, de connoître tant de vertus dans le plus proche & le plus cher de mes Parents!*

Je finis donc en vous aTurant de mon respectueux attachement &c.

P. S. J'ai oublié de vous dire, Madame, que ce Prince adorable m'avoit écrit, trois semaines avant sa mort, une Lettre d'invitation, pour venir passer quelque tems avec lui à Orangebourg, que j'ignorois absolument le danger de sa maladie, & que me trouvant en nombreuse compagnie à la belle terre de Yersbeck, le Valet de chambre du Seigneur du lieu vint m'apporter les Gazettes cruelles qui annonçoient la mort de mon illustre Protecteur, en me disant sans détour ni précaution: *Hélas le Prince de Prusse a quitté la vie!* J'ai pensé en avoir la mort, je me remets avec peine, mais mes regrets seront éternels.

LET-



LET T R E X C V I I .

A MADAME LA DOUAIRIÈRE DE  
S... DAME DE BREITENHAYN.

à *Hambourg le 21. d'Octobre 1759.*

MA TRÈS CHÈRE SOEUR.

Au milieu des malheurs qui me poursuivent, & des chagrins qui sont venus m'accompagner jusqu'à Hambourg, la Providence vient d'en adoucir l'amertume par la naissance d'un fils, dont ma femme est heureusement accouchée avant hier au matin. Je connois trop, Madame, la tendresse que vous avez pour votre Sœur unique, & les bontés dont vous m'honorez, pour ne pas me persuader que vous prendrez un vif intérêt à un événement qui nous comble de joie. Elle est d'autant plus juste de ma part, que la Mère & l'Enfant jouissent de la meilleure santé que leur état présent peut faire espérer. J'en bénis avec un cœur pénétré de reconnoissance la bonté divine, & je remets en sa garde ces objets de ma tendresse. Parmi les humains,

ma chère Sœur, je n'ai personne à qui je puisse les recommander à plus juste titre qu'à vous. Vous nous servez de Mère à plus d'un égard. Dans ces momens de tracas il me reste à peine le tems de vous assurer que je ne cesserai d'être jusqu'au tombeau.



## L E T T R E X C V I I I .

A M. DE STUVEN A BRUNSWICK.

à Hambourg le 20. Decembre 1759.

**M**algré toutes mes répugnances, & malgré les mouvemens de mon amour propre, j'ai risqué enfin de mettre mes Institutions politiques sous les yeux du Public. Monsieur Goffe Junior, Libraire de la Cour du Prince d'Orange, en a fait une belle édition. C'est l'homme le plus intégre & le plus poli que je connoisse. Il n'a épargné ni soins ni fraix pour contenter tous mes desirs, & pour les satisfaire promptement. Cependant j'ai été vingt fois tenté de lui écrire *Hélas, Monsieur Goffe, ne m'imprimez pas!* C'est une chose terrible pour un Auteur modeste que la publication de son Ouvrage

vrage. Il semble que son ame se montre toute nue aux yeux de tout le monde, & qu'il soit désormais permis au plus chétif des lecteurs d'éplucher tous ses défauts & de les lui reprocher. Tant qu'on est encore le Maître de son Manuscrit on est courageux, mais le jour que le Libraire expose le livre en vente, qu'on est souple, qu'on est timide! Je l'ai été plus qu'un autre, parce que j'avois à lutter contre ma Matière & contre la Langue, dans laquelle je me suis avisé d'écrire. Mais en me défiant de mes talens, j'ai compté beaucoup sur l'indulgence du Public. Les motifs qui m'ont fait entreprendre cet Ouvrage, l'utilité & la nouveauté du sujet devoient naturellement me faire trouver grace devant mes lecteurs équitables & éclairés. C'est à eux seuls que j'ambitionne de plaire, tandis que je méprise la censure des Critiques de profession que leur métier fait vivre. Je ne me suis point trompé. Non seulement les Gazettes & les Journeaux ont parlé avec éloge de mes Institutions, mais la plupart des Souverains de l'Europe, auxquels j'avois envoyé un Exemplaire de ce livre, pour rappeler dans les Cours le souvenir d'un homme enseveli

dépuis trois ans dans la retraite, ont daigné m'honorer d'une réponse infiniment flatteuse. J'en ai fait un Recueil, qui sera encore précieux à ma Postérité. Les plus généreux de ces Princes ont même ajouté à leurs Lettres des gages de leur approbation. Quoi que la Providence me fasse sentir aujourd'hui le poids de la guerre, & les effets des fléaux qui sont venus m'accabler, sa bonté cependant m'a mis dans un état à pouvoir conserver ces sortes de bienfaits, comme des monumens de la grandeur d'ame des Souverains qui régneront dans le XVIII. Siècle, & comme des marques précieuses de leur estime pour les travaux de ceux qui cherchent à étendre la Sphère des connoissances utiles. Je crois, mon cher Frère, que vous ne ferez pas fâché de lire quelques unes des Lettres que j'ai écrit à cette occasion, & des réponses gracieuses qu'elles m'ont valu. Je vous en envoie ici les Copies, & je me flatte que vous aurez reçu l'Exemplaire que je vous ai adressé il y a quelque tems sous une simple enveloppe, ayant été trop occupé alors pour pouvoir vous écrire. Dites-moi, je vous en conjure, votre sentiment sur tout cela, avec cette franchise

chise qui doit toujours accompagner l'amitié fondée sur les liens du sang; & répondez-moi promptement foyez & persuadé de toute ma tendresse.



L E T T R E

*écrite à S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.*

S I R E,

Un Prince appelé au trône par les vœux d'un Peuple libre dans son choix, dont le sang a paru si précieux à une des plus respectables Nations de l'Europe, qu'elle a désiré de le voir mêlé avec celui des Bourbons pour en faire naître ses Rois, un Prince enfin qui, après avoir fourni la carrière la plus glorieuse & la plus remarquable dans l'Histoire, jouis dans un âge avancé de toutes les faveurs de la Providence, gouverne ses sujets avec le sceptre de Titus, cultive les sciences, encourage les arts, l'industrie & les talens, & laisse à la postérité les plus beaux monumens d'un règne aussi poli que fortuné; un tel Monarque ne sauroit être envisagé que comme le Protecteur le plus puissant des Gens de

Lettres, & comme le Juge naturel des Ouvrages qui traitent du grand Art de régner. Frappé de cette vérité, dans le fonds même de ma retraite obscure, j'ose, Sire, avoir la témérité de porter aux pieds de V. M. des Institutions politiques que j'ai ébauchées autre fois pour l'instruction d'un jeune Prince, dont l'éducation m'étoit confiée, & que je présente aujourd'hui au Public sous une forme plus systématique & plus régulière. Je souhaiterois que l'hommage que j'en fais à V. M. fut plus digne de lui être offert; mais une ame aussi grande, aussi généreuse que la sienne accepte toujours, à l'exemple de la Divinité, les offrandes les plus simples avec indulgence & bonté. Les efforts que je fais dans cet Ouvrage pour dégager la politique des erreurs coupables du Machiavellisme, & pour appuyer ses principes sur la probité; la vertu & la raison, en font le seul mérite, & peuvent rendre excusable la témérité que j'ai d'offrir à V. M. ce tribut de mon admiration & de mon profond respect. Je l'accompagne des vœux les plus ardeurs pour la conservation de ses précieux jours, & je fais gloire d'être avec la plus grande soumission.

S I R E

R E.





*M. le Baron de Bielfeld à Hambourg.*

REPONSE DE S. A. S. E. DE COLOGNE.

„ **O**n ne peut être plus sensible que  
 „ je le suis, Monsieur, à l'atten-  
 „ tion que vous avez eu de m'envoyer  
 „ votre Ouvrage, & à tout ce que vous  
 „ me dites d'obligeant dans la Lettre qui  
 „ l'accompagne, vous pouvez compter  
 „ que je ne desirer rien tant, que de vous  
 „ témoigner les sentimens de l'estime par-  
 „ ticulière avec laquelle je suis, Mon-  
 „ sieur, *Bonn le 25. Mars 1760.*

*Votre affectionné*

CLEMENT AUGUSTE, Electeur.



REPONSE DE S. A. S. E. DE BAVIERE.

*Munich le 15. Mars 1760.*

„ **I**l y a déjà quelque tems, Monsr. le  
 „ Baron, que l'on m'a présenté l'Ex-  
 „ emplaire que vous m'avez fait parve-  
 „ nir de vos Institutions politiques, a-  
 „ vec la Lettre du 4 Obre. dernier que  
 „ vous m'avez écrite pour l'accompa-  
 „ gner;

„ gner ; l'un & l'autre m'ont été fort  
 „ agréables, & je ne puis que vous être  
 „ obligé de m'avoir fait part d'un Ou-  
 „ vrage, qui contient des matières éga-  
 „ lement importantes & instructives, &  
 „ dont la lecture doit être très intéres-  
 „ sante ; ce que j'en fai jusqu'à présent  
 „ me donne une haute idée des talens de  
 „ son Auteur, & je ne regarderai pas  
 „ comme un tems perdu celui que j'em-  
 „ ployerai à m'en amuser. Je joins ici  
 „ une foible marque de ma reconnoif-  
 „ sance, en vous assurant que j'ai pour  
 „ vous, Monsr. le Baron, une vraie es-  
 „ time.

MAX: JOS: Electeur.



R E P O N S E

DE S. A. S. E. PALATINE.

*Manheim le 7 Juin 1760.*

„ Je vous fais tout le gré, Monsieur  
 „ le Baron, de l'offre que vous m'a-  
 „ vez faite de vos Institution politi-  
 „ ques, & fais tout le cas de cet Ou-  
 „ vrage, comme d'une production de  
 „ votre esprit qui mérite l'applaudisse-  
 „ ment du Public au quel vous l'avez

„ voué. Je suis avec estime, Mon-  
 „ sieur le Baron, votre affectionné.



A MR. LE BARON DE BIELFELD.

L E T T R E

*de M. de Voltaire à la même occasion.*

„ J e crois, Monsieur, que votre Let-  
 „ tre m'a guéri, car le plaisir est un  
 „ souverain remède. Et j'ai senti,  
 „ un plaisir bien vif en voyant que vous  
 „ vous souvenez de moi. Je ne songe  
 „ plus qu'à m'amuser & à finir gaiement  
 „ ma carrière, mais je m'intéresse beau-  
 „ coup aux Ouvrages sérieux que vous  
 „ donnez au Public. J'attends avec im-  
 „ patience celui que vous m'annoncez.  
 „ Apprenez aux Princes à être justes.  
 „ C'est toujours une consolation pour  
 „ ceux qui souffrent de leur ambition,  
 „ de leurs caprices, de leurs injustices,  
 „ de leurs méchancetés. Les hommes  
 „ aiment à entendre parler du droit des  
 „ Gens. Ce sont des malades à qui on  
 „ parle du remède universel. N'avez  
 „ vous pas dit aussi quelque petit mot  
 „ sur la liberté? je m'imagine que vous  
 „ vous la goûtez à votre aise dans Ham-  
 „bourg

„bourg, pour moi j'en jouis, & je  
 „ suis depuis six ans dans l'ivresse de la  
 „ jouissance, étant assez heureux pour  
 „ posséder des terres libres sur la fron-  
 „ tière de France, & me trouvant dans  
 „ une indépendance entière. Vous sou-  
 „ vient-il du tems où il ne vous étoit  
 „ pas permis d'aller dans vos terres?  
 „ C'est bien cela qui est contre le droit  
 „ des Gens.

„ Je souhaite la paix à votre Alle-  
 „ magne, mais je ne peux *exalter mon*  
 „ *ame* au point de deviner le tems où  
 „ toutes ces horreurs cesseront. Le se-  
 „ cret de prévoir l'avenir s'est perdu  
 „ avec le modeste Président. Je vous  
 „ embrasse de tout mon cœur sans céré-  
 „ monie, il n'en faut point entre les  
 „ Philosophes. C'est assez de dater sa  
 „ Lettre & de signer la première Let-  
 „ tre de son nom aux Délices 20. Juin.  
 V.

„ Votre Lettre du mois de Février  
 „ ne m'a pas été rendue par des Gens  
 „ pressez de s'acquies de leurs commis-  
 „ sions.



## L E T T R E

DE MONSR. LE COMTE DE  
SCHOUWALAW.

à St. Petersbourg le 27. Fevrier 1761.

MONSIEUR.

„ J e n'ai jamais été surpris si agréa-  
 „ blement, qu'en recevant la Let-  
 „ tre que vous m'avez fait l'honneur  
 „ de m'écrire. Je me préparois à vous  
 „ témoigner en mon particulier, la re-  
 „ connoissance qu'un Ouvrage qui nous  
 „ instruit, autant qu'il vous honore ex-  
 „ ige généralement. Jè l'ai lu, Mon-  
 „ sieur, avec une profonde vénération  
 „ pour vos lumières, & avec toute l'at-  
 „ tention nécessaire pour en profiter,  
 „ je le relisois encore, lorsque je reçus  
 „ l'Exemplaire que vous m'envoyez, &  
 „ que je conserve comme une marque  
 „ précieuse de l'opinion favorable que  
 „ vous voulez bien avoir de moi. Je  
 „ crois avoir rendu un service essen-  
 „ tiel à ma Patrie, en faisant traduire  
 „ vos *Institutions* dans ma Langue, &  
 „ j'aurai bientôt le plaisir de voir sortir  
 „ le I. Tome de Presse; je me ferai  
 „ une

DE BIELFELD, *Lettre XCIX.* 425

„ une fête de vous en offrir un Exem-  
„ plaire. Permettez moi, Monsieur,  
„ de vous écrire, & chargez moi de vos  
„ ordres. Je m'estimerai heureux, si  
„ vous vouliez me procurer des occasions  
„ propres à vous convaincre de l'estime  
„ singulière que j'ai pour votre mérite,  
„ & du respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

*Votre très humble & très  
obéissant serviteur*

J. SCHOUWALOW.



LETTRE XCIX. *Fragment.*

A M. DE M\*\*\* A B\*\*\*.

à *Hambourg* le 6. *Juin* 1760.

**N**on, Monsieur, je n'ai pas l'hon-  
neur d'être de toutes les Académies  
dont vous supposez que je suis. J'oc-  
cupe une place à celle de *Berlin* dé-  
puis son renouvellement, & les Sociétés  
Royales de *Konigsberg en Prusse* & de  
*Griefswalde dans la Poméranie Suédoise*  
m'ont fait l'honneur de m'admettre, dé-  
jà depuis plusieurs années, au rang de  
leurs

leurs Associés étrangers. Je n'ai point d'autre titre Académique, & je vous prie même de supprimer tous les autres que je puis avoir eu à la Cour de Berlin, dans l'Épître **dédicatoire** de votre Ouvrage que vous voulez m'adresser. Tenez-vous en à la belle simplicité de l'Inscription que vous trouverez sous mon portrait gravé. Je ne cherche point à briller par des titres fastueux, & mes vœux seroient remplis si je pouvois, par quelque mérite réel, honorer ceux que je tiens d'un grand Monarque, duquel tous les dons sont flatteurs. J'avois à Berlin une demi douzaine de Charges, dont les simples dénominations remplissoient les adresses des Lettres que mes cérémonieux Compatriotes m'écrivoient, & si jamais mes services peuvent être utiles à mon Maître, je ferai gloire de porter le Titre de l'emploi auquel sa bonté me destinera réellement. C'est alors l'étiquette d'un sac; mais vous sentez bien, Monsieur, que l'étiquette d'un sac vuide ne dit pas grand chose.

J'ai l'honneur d'être.

LET.



## L E T T R E C.

A M. LE COMTE DE \* \* \*  
A COPPENHAGUE.

à *Hambourg* le 20. d'*Octobre* 1760.

DIGNE AMI!

**S**i les hommes naissoient tigres, si leur subsistance étoit fondée sur leurs exploits carnaciers, s'ils étoient obligés de s'entretuer & de s'entredétruire pour leurs besoins ou pour leur bonheur mutuel, je trouverois en effet un grand mérite aux qualités guerrières, & un Héros seroit à mes yeux un Etre très raisonnable. Mais comme la Providence divine dispense à tout le genre humain tout ce qui est nécessaire pour la nourriture, le vêtement & le logement de chaque homme; que la raison, le droit naturel & les loix positives des différentes Nations ont accordé une portion de ces biens à chaque Individu de la société; que personne ne meurt à la lettre de faim ou d'indigence dans le monde; que l'abondance des besoins de la vie dépend  
mé-

même des secours mutuels des humains, & du calme de la paix, il me semble qu'il seroit à desirer que cette paix fut durable, que la guerre ne fut pas seulement connue de nom, & que l'état militaire fut pros crit de dessus la terre. Plus j'y pense en effet & moins je trouve que des dispositions naturelles, ou des talens acquis pour tuer ou exterminer notre semblable, soient des qualités estimables, & que tout ce que la folie humaine décore des beaux noms de valeur & d'héroïsme, mérite la moindre gloire. C'est une espèce de duperie, une illusion que les grands font aux petits pour les faire servir d'instrumens à leurs passions & surtout à leur ambition, qui est une autre chimere aux yeux du sage. Malheureusement ils séduisent, ils attrapent dans ce piège les plus honnêtes Gens.

Mais la guerre étant, de l'aveu de tout le monde, un mal, il me paroît qu'il seroit raisonnable de diminuer ce mal, & d'en rendre les effets les moins funestes que possible au genre humain en général. Ce seroit là en quoi consisteroit la véritable humanité & par conséquent le principe de la véritable gloire. Quel coup

coup d'œil en effet plus affreux que celui d'une contrée ravagée par la guerre! où l'on ne voit que le fer & la flamme, que la crainte, le désespoir, la désolation & la mort. Quel spectacle plus beau que celui d'un pays qu'habite la paix, où chaque citoyen jouit du fruit de ses travaux, où tous les talens sont occupés & encouragés, où fleurissent les arts, les sciences, le commerce, où régner les douceurs de la société, le calme & les plaisirs innocens!

Les Conquérans, qui font ressentir les effets de la guerre à d'autres qu'à ceux dont les bras armés sont levés contre eux, les Généraux, qui font tomber leurs coups sur le cultivateur, le commerçant, le bourgeois & le gentilhomme habitant tranquille de la campagne, ces guerriers me paroissent agir peu héroïquement, & il ne seroit pas difficile de leur prouver qu'ils entendent fort mal leurs intérêts, en se privant de tous les fruits de leurs victoires, dont la gloire n'est pas un des moindres.

Le plus insigne des malheurs de la guerre est, quand les monumens les plus rares & les plus précieux de la science & des beaux arts, où l'Antiquité a excel-

cellé sont livrés à la fureur du soldat effréné. Ces dégats sont irréparables. Ce sont pour jamais des pertes pour tout le genre humain & la postérité, ne pardonne point aux Chefs des Armées qui ont commis ou toléré excès de cette nature. Les expressions vuides de sens de raison de guerre, de droit de représailles, ne sont pas même applicables ici. Qu'on détruise tout ce qui peut rendre un ennemi formidable, tout ce que le travail, & l'industrie peuvent réparer, à la bonne heure, mais des objets qui n'ajoutent rien à l'opulence ou à la force d'un pays, des Dépôts sacrés que les Ancêtres ont pour ainsi dire transmis à chaque génération pour les rendre fidèlement aux siècles à venir, d'immoler de pareils monumens à une petite animosité, c'est là une barbarie qui doit révolter tout homme qui pense.

Si les Goths & les Vandales n'avoient été que Conquérans, nous aurions mauvaise grace de les regarder aujourd'hui avec mépris, & de détester leur mémoire; mais ils furent destructeurs de tout ce que la Grece & l'Italie avoient produit de plus parfait en Architecture, en Sculpture, en Peinture & en Gravure.

C'est

C'est là ce qui les fera envisager à jamais comme des Barbares.

Feu M. le Cardinal de Polignac avoit ramassé à grands fraix une Collection superbe de statues, de bustes, de bas-reliefs, de tables de pierres précieuses & d'autres antiquités échappées à la fureur des Goths. Celles qui s'étoient trouvées mutilées & dont surtout les nez avoient été emportés, avoient été réparées par la main des Bernini & des Puges. A la mort de son Eminence, le Roi de Prusse fit l'acquisition de ce superbe Cabinet. La famille de Licomede, Achille travesti en femme, & s'introduisant sous ce déguisement parmi les filles de ce Roi, la Déesse du fort couchée & jouant aux osselets, un Morphée dormant, & quantité d'autres statues parfaites, un buste incomparable de César, un autre de Domitien toutes ces pièces faisoient l'admiration des Connoisseurs & le bonheur des Artistes.

Hélas! ce magnifique Cabinet n'est plus. Il a été enveloppé dans le sac de Charlottenbourg le 10. d'Octobre dernier. Jour fatal pour les beaux-arts & pour l'humanité! Je détourne mes yeux d'un

d'un événement si déplorable. La plume échappe de mes mains & je ne puis vous en dire d'avantage. Adieu Monsieur.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

F I N.



## E R R A T A.

*Fautes a Corriger dans le Tome I.*

- Pag. 29. Ligne 12. C'est le Mortel le plus joli du Royaume. Lisez le plus poli du Royaume.
- Pag. 94. Ligne 18. de Tehrberlin , lisez Fehrberlin.
- Pag. 107. Ligne 5. & 6. Je ne pus m'empêcher de faire tout haut la remarque. Lisez. Je ne pus m'empêcher de faire la remarque.
- Pag. 327. Ligne 9. Capable de trouver le contraire. Lisez Capable de prouver le contraire.

*ERRATA*



## **E R R A T A.**

*Fautes a Corriger dans le Tome II.*

Pag. 165. Ligne 1. Vers la Saverne, Lisez vers Saverne.

Pag. 192. Ligne 28. Lisez tantôt sous le Voile de L'amitie & tantôt sous le masque de l'enjouement.

Pag. 306. Ligne 11. en vain je demande aux païsans, Lisez en vain je demande aux Passans.



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

Pythagoras

25: 3, 1989

[VOLT.]

2 vols.

882969

www.libtool.com.cn

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.hbtool.com.cn](http://www.hbtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



